

OLYMPICA PINDARICA (II)*

GAUTHIER LIBERMAN

École Pratique des Hautes Études, Paris
gauthier.liberman@ephe.psl.eu

RESUME

Remarques critiques, exégétiques et métriques sur les plus longues *Olympiques* de Pindare, incluant des propositions sur les autres poèmes de Pindare et sur le texte d'autres auteurs.

MOTS-CLES

Pindare, poésie lyrique grecque, critique textuelle, métrique.

ABSTRACT

Critical, exegetical, and metrical remarks on Pindar's longest *Olympics*, including suggestions on Pindar's other poems and on the text of other authors.

KEYWORDS

Pindar, Greek Lyric Poetry, Textual Criticism, Metrics.

Fecha de recepción: 22/07/2022

Fecha de aceptación y versión final: 14/03/2024

* Voir « *Olympica Pindarica (I)* », *ExClass* 27, 2023, 9-55. Pour la faute que suppose notre changement (54-5) de ἐξ φανερὰν ὄδὸν ἔρχονται en ὅμι φανερὰν ὄδὸν ἔρχονται (*O*. 6.73), nous aurions pu rapprocher la belle correction de Bursian ἀμβαλεῖν pour ἐμβαλεῖν dans Euripide *Alc.* 50 οὐκ, ἀλλὰ τοῖς μέλλουσι θάνατον ἀμβαλεῖν, « différer la mort de ceux qui doivent mourir ». Dans la citation (55 n. 231) de Simias de Rhodes, fr. 24.2 Fränkel = fr. 20.2 Powell, on rétablira ἡγίεσσο<*a*>v. Nous illustrerions la mutilation du cadavre des tyrans défunt (37, à propos d'*O*. 2.56-60) au moyen de Tacite, *hist.*, 1.49.1, « Galbae corpus diu neglectum et licentia tenebrarum plurimis ludibriis uexatum ».

O. 7.11-12

ἄλλοτε δ' ἄλλον ἐποπτεύει Χάρις ζωθάλμιος ἀδυμελεῖ
θαμὰ μὲν φόρμιγγι παμφόνοισι τ' ἐν ἔντεσιν αὐλῶν.

« Elle pose tantôt sur cet homme, tantôt sur celui-là son regard protecteur, Charis qui épanouit les vivants, en faisant entendre conjointement les douces notes de la *phorminx* et la variété tonale complète¹ des instruments que sont les *auloi* ». Pris dans son seul sens attesté, celui de « souvent », θαμά fait difficulté. « It would be », remarque avec sagacité Verdenius², « inconsistent with Pindar's self-confidence to say that his poetry 'often' (i.e. not always) gives permanence to the victor's renown ». Un rapporteur réfère θαμά à l'instrumentation musicale : « Pindar's poetry would "often" be sung to the lyre and pipe, but not always » ; « on this occasion, Pindar specifies that he is using *both* : καὶ νῦν ὑπ' ἀμφοτέρων ». Si cette interprétation³ est juste, il faut reconnaître que Pindare s'est exprimé obscurément et même gauchement, car l'exégèse naturelle de θαμά est celle qui se heurte à la critique de Verdenius. Graf⁴ veut que la

¹ Voir, sur la signification de παμφόνοισι, E. Graf, *De Graecorum veterum re musica quaestitionum capita duo*, Marburg 1889, 5-6 ; T. Reinach, article « Tibia » du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* de Daremburg et Saglio, Paris 1892, V, col. 304B ; O. Crusius, *Die delphischen Hymnen. Untersuchungen über Texte und Melodien*, Göttingen 1894, 48 ; M. Glaser, *Die zusammengesetzten Nomina bei Pindar*, Amberg 1898, 53, et M.L. West, *Ancient Greek Music*, Oxford 1937, 344 et 346. « Da man, wie Proclus (zu Platons Alcibiades) bemerkt, durch jedes Loch der Flöte mehrere Töne hervorbringen kann, während die Saiten der Lyra nur je einen Ton geben, so ist die Flöte von vornherein an πολυφωνίᾳ, nach antikem Sprachgebrauch, dem Saiteninstrument überlegen » (E. Graf, *Der Kampf um die Musik im griechischen Altertum*, Quedlinburg 1907, 5). Bien sûr, l'instrument à cordes, qui, en tant qu'heptacorde, avait, remarque H. Usener, *Altgriechischer Versbau*, Bonn 1886, 117, fourni le « clavier » de l'instrument à vent, demeurait le plus noble.

² *Commentaries on Pindar*, Leiden 1987, I, 51.

³ W.B. Henry, « Pindaric Accompaniments », dans P.J. Finglass, C. Collard, N.J. Richardson, eds., *Hesperos. Studies in Ancient Greek Poetry Presented to M. L. West on his Seventieth Birthday*, Oxford 2007, 126-31, spéc. 127 présente cette interprétation comme une évidence indiscutable et fonde sur elle une hypothèse liant à l'emploi occasionnel des *auloi* et à l'intention de faciliter la tâche des aulètes la présence occasionnelle dans la première triade de « syllabae ancipites » brèves que l'on retrouve sporadiquement dans les triades suivantes. « Any freedom of responsion of which the aulos-player was not aware in advance would cause him to become out of step with the other performers for a time », écrit Henry, *op. cit.*, 128 ; la bonne exécution musicale de la partition dépend-elle vraiment de la connaissance qu'a ou non l'aulète des irrégularités de responsion liées à ces « ancipitia brevia » ? Et, si la thèse de Henry est juste, comment s'expliquer que, par l'effet de la « licentia primi systematis », « more often than not (...), a short anceps in the first triad is not reproduced in the later ones » (M.L. West, *Greek Metre*, Oxford 1982, 74 ; cf. W.S. Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism. Collected Papers*, Oxford 2007, 118-19) ? Pour une explication de ce fait par l'intention de faciliter le chant, voir F. Vogt, *De metris Pindari quaestiones tres*, Argentorati 1880, 106-7.

⁴ *De Graecorum veterum re musica*, 40-2. L'importance du traité de Graf, une « Habilitationsschrift », est inversement proportionnelle à sa notoriété. C'est par exemple à ses dépens que, en discutant (West, *Ancient Greek Music*, 104) la notion de διάλεκτος des *auloi* chez Aristoxène, West

double instrumentation ait été d'usage pour les épinicies et que le contraire ne puisse se conclure des passages où est mentionné un seul type d'instruments, surtout le plus noble, l'instrument à cordes⁵ : s'il a raison, l'explication de notre rapporteur est à rejeter pour une raison de fond. West admet qu'il y eut double instrumentation « sometimes, at least »⁶. Si l'on suit l'interprétation ordinaire de θάμα, celle que critique Verdenius, et à plus forte raison si on lit ἄμα, la portée générale du passage implique que la double instrumentation était usuelle dans les épinicies⁷. Cette observation selon nous pertinente revient à Graf⁸. Précisons qu'il lit θάμα « conjointement ». Bergk⁹ a, en effet, inventé un adverbe θάμα censé avoir ce sens, qui est le sens attendu, et, emboitant le pas à Bergk sans le nommer, Verdenius¹⁰ imagine que le système coordonnant θ' ἄμα... καὶ (cf. I. 2.11, κτεάνων θ' ἄμα λειφθεὶς καὶ φίλων) a produit la « cristallisation » θάμα, que l'on trouverait ici et en N. 2.9, θαμὰ μὲν Ἰσθμιάδων δρέπεσθαι κάλλιστον ἄωτον

ignore les analyses par lesquelles Graf, 13-36 réfute l'idée d'un dialogue soit « between the two pipes » soit, s'agissant de l'expression κρουματικὴ διάλεκτος (attestée au pluriel dans un fragment d'Aristoxène), entre les *auloi* et la *phorminx*. Le chapitre « Polyphonie » du traité de R. Westphal *Griechische Harmonik und Melopoeie*, Leipzig 1886, 37-46 développe la thèse d'un dialogue instrumental (hétérophonie et contrepoint ou polyphonie au sens moderne) en partant d'un passage de Pindare comparable au nôtre, O. 3.8, φόρμιγγά τε ποικιλόγαρυν καὶ βοὸν αὐλῶν ἐπέων τε θέσιν. Estimant son idée d'un Pindare utilisant le contrepoint réfutée par H. Guhrauer, « Zur Frage der Mehrstimmigkeit in der griechischen Musik », dans *Philologische Abhandlungen Martin Herz zum siebzigsten Geburtstage (...) dargebracht*, Berlin 1888, 169-88, Westphal y renonce dans le dernier livre publié sous son nom, *Aristoxenos von Tarent, Melik und Rhythmik des classischen Hellenenthums*, Leipzig 1893, II, 5.

⁵ W. von Christ, *Pindari carmina*, Leipzig 1896, XCVIII est, sur ce point, d'accord.

⁶ *Ancient Greek Music*, 346. C'est l'opinion de Boeckh dans le traité fondateur *De metris Pindari* que contient le premier tome de son édition de Pindare, Leipzig 1811, 258. « Die Vereinigung von beiden wird immer eine besondere Leistung bedeuten haben », croit savoir Wilamowitz, *Pindaros*, 95. Cette thèse exclut la référence de θάμα à la double instrumentation. Vingt ans auparavant, Wilamowitz (*Notes of Wilamowitz' Course on Pindar, Berlin 1900/01. A First Edition*, Berlin 1900-1, 177 et 179) professait ceci : « Pindar poesie ist <eine art> chor. tanzmusik. Clarinetten u. saiteninstrum., während d. tragödie bekanntl. sich auf d. blassinstrument (αὐλός) beschränkt » ; « Wir stellen uns vor, dass P. flöten u. κιθάραι zu einem orchest vereinigt ».

⁷ Westphal, *Die Musik des griechischen Alterthumes*, 172 = *Griechische Harmonik und Melopoeie*, 38 semble être de cet avis.

⁸ « Graf, écrit Henry (« Pindar's Accompaniments », 127 n. 3), goes astray in finding evidence in this last passage for Pindar's universal practice ». Ce jugement est fondé si l'on accepte l'interprétation que donne Henry à θάμα, mais on peut le retourner contre son auteur si l'on refuse son interprétation à notre avis peu plausible de θάμα.

⁹ *Meletematum lyricorum specimen*, Halle 1859, 4-6. Il suggère aussi θάμα en N. 7.19-20, ἀφενὸς πενιχρός τε θανάτου παρὰ σῆμα νέονται, « riche et pauvre s'en vont par-devers le tombeau de la mort ». Mais la correction ἀφενὸς πενιχρός τε θανάτου πέρας | ἄμα νέονται, « riche et pauvre s'en vont l'un et l'autre vers le terme de la mort » est infinitémen supérieure : voir Liberman, « Hermann et la colométrie pindarique de Böckh. Révolution et contre-révolution en métrique », dans *Gottfried Hermann (1772-1848)*, edd. K. Sier et E. Wöckener-Gade, Leipzig, 2010, 212 en ajoutant un renvoi à P. Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar*, Zweites Stück, Berlin 1921, 17 n. 5 et à Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 187-8.

¹⁰ Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 51.

ἐν Πυθίοισι τε νικᾶν, « en même temps cueillir le fleuron¹¹ très beau des concours isthmiques et triompher aux pythiques »¹². En réalité, ici et là Pindare avait, dans l'alphabet bœotien qui note l'aspiration initiale, écrit ΘAMA = ἄμα¹³, mais, au cours d'une opération de translittération, la lettre notant l'aspiration fut prise pour une forme de Θ très proche, d'où le θαμά de la tradition textuelle postérieure. Cet accident s'est probablement aussi produit en *N.* 7.83, γαρνέμεν ἡμέρᾳ | ὥπι, « dire d'une voix douce », où il a amené l'adjectif θεμέρᾳ, «solennelle », lequel entraîne une anomalie de responsion et n'est sans doute que le reflet trompeur de la graphie primitive ΘEMEPAI = ἡμέρᾳ¹⁴. L'adverbe restitué ἄμα amène un hiatus avec ἀδυμελεῖ, mais ce mot est le premier d'un nouveau vers et l'hiatus est irréprochable (cf. v. 68-9, κορυφαί | ἐν ἀλαθείᾳ).

O. 7.35-7

ἀνίχ' Ἀφαίστου τέχναισιν
χαλκελάτῳ πελέκει πατέρος Ἀθαναία κορυφὰν κατ' ἄκραν
ἀνορούσαισ' ἀλάλαξεν ὑπερμάκει βοᾶ.

35

« Quand, jaillissant en haut du chef (κορυφάν = latin « uerticem ») de son père, grâce à une hache forgée de bronze, du fait de l'habileté d'Héphaïstos, Athéna poussa un hurlement en forme de cri de guerre démesuré ». Pour justifier κορυφὰν κατ' ἄκραν là où on attendrait le génitif d'origine appelé par ἀνορούσαισ(α)¹⁵,

¹¹ Sur le véritable sens du mot ἄωτος, « growth to or appearance on the surface or extremity », voir R.A. Raman, « Homeric ἄωτος and Pindaric ἄωτος. A Semantic Problem », *Glotta* 53, 1975, 195-207.

¹² Voir Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 52 n. 30 : « it would be too confident a prophecy to say that Timodemus is destined to win many victories in the Isthmian games and many victories in the Pythian games ». Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, Milano 2020, traduit « spesso » et ne relève aucune difficulté.

¹³ Conjecture d'Ahlwardt (1820) et de Hartung (1855) en *O. 7.12* et de Hartung (1856) en *N. 2.9*.

¹⁴ Voir Liberman, « Hermann et la colométrie pindarique de Boeckh », 213 en ajoutant un renvoi à B. Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, Wiesbaden 1966, 41-5 sur ἡμερος (la forme primitive, restituée par Snell-Maehler) / ἄμερος, à B.K. Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, Berlin 1998, 132 et à Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 484 à *N. 8.3*, ainsi qu'à A. Fries, *Pindar's First Pythian Ode*, Berlin-Boston 2023, 180-1, qui reviennent à la tradition manuscrite (ἄμερος). La forme ἄμερος (mss. de Pindare) n'est pas, pour Forssman, un hyperdorisme inauthentique, mais elle fut tirée par les poètes eux-mêmes de εὐάμερος, rattaché à ἡμερος et non, comme il aurait fallu, à ἡμέρᾳ « jour ». Il est regrettable que Forssman ignore *N. 7.83*. On pourrait appuyer la restitution de ἄμερα en *N. 7.83* sur la variante θαμερῷ (B). Mais on peut aussi voir en θεμερῷ (D) un argument en faveur de la restitution de la forme ἄμερος partout où la tradition du texte de Pindare offre ἄμερος. O. Schroeder, *Pindari carmina*, Lipsiae 1923², 498 voit en ἄμερος un hyperdorisme, mais c'est à tort que Braswell lui fait dire qu'il faut partout rétablir ἡμερος chez Pindare.

¹⁵ Voir C. Bossler, *De praepositionum usu apud Pindarum*, Darmstadt 1862, 34-5 : « prosiliens in summo patris vertice, nam quod Boeckhius dixit : ex vertice prosiliens, id in κατά inesse non potest ». Bossler aurait dû préciser « κατά casu accusandi ».

Verdenius en est réduit à citer cette explication tout artificielle de Gildersleeve : « Athena makes her sire's head the stage of her first appearance ». Nous trouvons beaucoup plus plausible de voir en κορυφὰν κατ' ἄκραν une faute pour κορυφᾶς κατ' ἄκρας¹⁶, « bondissant d'en haut du chef de son père (et se retrouvant sur la terre ferme) »¹⁷. Tel est le texte qu'aura connu Euripide, si ces vers de l'*Ion* (452-7) sont bien un souvenir de Pindare : σὲ τὰν ὠδίνων λοχῖσν <ἀν>ειλείθυιαν, ἐμὰν Ἀθάναν, ίκετεύω, | Προμηθεῖ Τιτᾶνι λοχευθεῖσαν κατ' ἄκροτάτας κορυφᾶς (κορυφᾶς le Laurentianus, corr. Matthiae) Διός, « je te supplie, toi, qui ne connus ni Ilithyia ni le travail d'accouchement, mon Athéna, toi que le Titan Prométhée fit venir au monde de tout en haut du chef de Zeus ». Si Euripide ne s'inspire pas de Pindare, il reste que son λοχευθεῖσαν κατ' ἄκροτάτας κορυφᾶς illustre et appuie notre émendation. Espérons que personne n'osera arguer, en reprenant la remarque de Gildersleeve, que κατ' ἄκροτάτας κορυφᾶς (pluriel poétique !) est la vraie leçon chez Euripide et que cette leçon et κορυφὰν κατ' ἄκραν se corroborent mutuellement¹⁸.

O. 7.45-7

ἐπὶ μὰν βαίνει τι καὶ λάθας ἀτέκμαρτα νέφος,
καὶ παρέλκει πραγμάτων ὄρθαν ὁδόν
ἔξω φρενῶν.

45

45 ἀτέκμαρτα Schmid : ἀτέκμαρτον codd. contra metrum (recepit tamen Gentili).

« Mais vient exercer subrepticement son emprise un mystérieux nuage d'oubli, et voilà qu'il détourne de l'esprit la droite route des entreprises ». Les Héliades, prêts à fonder l'autel d'Athéna Lindia sur prescription d'Apollon, n'apportèrent pas le feu indispensable à l'exécution de l'ordre (σεμνὰν θυσίαν θέμενοι, « avec l'effectuation d'un sacrifice brûlé digne de révérence », v. 42).

¹⁶ Tycho Mommsen, *Pindari carmina*, Berlin 1864, 61 enregistre, nous rappelle un rapporteur, la variante κορυφᾶς κατ' ἄκρας (sic), attribuée à « N^{ac}? O^{ac} » (sur ces deux mss., voir J. Irigoin, *Histoire du texte de Pindare*, Paris 1952, 257-60). La mémoire de cette variante, dont l'autorité est incertaine (n'est-ce pas une conjecture ?), s'est perdue chez les éditeurs suivants.

¹⁷ On ne connaît chez Pindare, aujourd'hui, comme du temps de Bossler (1862), que κατὰ γῆς (O. 2.59) « sous terre », mais on trouve déjà dans la poésie homérique la préposition employée avec le génitif ablatif au sens de « herab von », « du haut de » (cf. B. Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, Strasbourg 1893, I, 760-1) et il n'y aucune raison de refuser à Pindare cet usage.

¹⁸ T. Bergk l'a-t-il pensé ? Dans un mémoire de 1860 intitulé *Die Geburt der Athena* et réimprimé dans ses *Kleine philologische Schriften*, Halle 1886, II, 641, il rejette κορυφᾶς chez Euripide et cite Pindare avec la leçon κορυφὰν. Il vient de mentionner les passages épiques relatant la naissance de la déesse « aus des Vaters Haupte (ἐκ κεφαλῆς) ».

L'Olympique VII livre l'étiologie des ἄπυρα ιερά d'Athéna Lindia¹⁹. L'« oubli » des Héliades expliquerait aussi qu'Athéna ait censément préféré habiter Athènes plutôt que Rhodes²⁰. De cela, il est vrai, Pindare ne dit rien, lui qui ne mentionne aucun inconvénient dont l'île aurait pâti du fait de la négligence des Héliades. Au contraire, il met en exergue les bienfaits dispensés à l'île par la déesse. Une certaine dilection de Pindare pour la σύγχυσις²¹ explique παρέλκει... ὥρθαν ὁδὸν ἔξω φρενῶν à la place de παρέλκει... ὥρθαν ὁδῶν ἔξω φρένας (conjecture à notre avis fourvoyée de Bergk²²), mais il convient de se demander avec Verdenius si πραγμάτων peut équivaloir au pluriel « actions » ou au singulier « action »²³. Il pense que ce n'est pas le cas et admet que le point de vue « objectivant » de Pindare lui fait considérer les actions humaines comme des « choses ». Cela nous paraît forcé. Pindare n'emploie πρᾶγμα, en comptant ce passage, que quatre fois, trois fois au singulier dans un sens que le *Lexicon* de Slater rend par « undertaking, business »²⁴. Le même Slater explique πραγμάτων par « duty », ce qui cadre avec

¹⁹ Voir W. Dittenberger, *De sacris Rhodiorum commentatio altera*, Halle 1887, VI-VII ; P. Sfyroeras, « Fireless Sacrifices: Pindar Olympian 7 and the Panathenaic Festival », *AJPh* 114, 1993, 1-26 ; B. Kowalzig, *Singing for the Gods, Performances of Myth and Ritual in Archaic and Classical Greece*, Oxford 2007, 224-38.

²⁰ Voir Philostrate, *imagines*, 2.27.3, et Boeckh en son commentaire de 1821, 171-2. C'est un point ignoré par, entre autres, Mme Kowalzig, Sfyroeras et P. Giannini, *Pindaro. Le Olimpiche*, Milano 2013, 171-2 et 486-90.

²¹ Voir *O.* 5.15-16, ἔργον κινδύνῳ κεκαλυμμένον, « a work in which there is hidden danger » (W.G. Cookesley) ; 6.96-7, ὁδύλογοι δέ νιν | λύραι μολπαί τε γινώσκοντι ; 7.83, ὅ τ' ἐν Ἀργεί χαλκὸς ἔγνω νιν (nous excluons dans ce passage et le précédent l'interprétation causative de γιγνώσκω : voir notre observation sur *O.* 10.1-3) ; 9.6-8, Δία τε (...) ἐπίνειμα τοιοῦσδε βέλεσσιν ; peut-être *N.* 3.29, ἔπειται δὲ λόγῳ δίκας ἄωτος, « ἐσλός αἰνεῖν », « la maxime “loue les valeureux” est en accord avec le sumnum de la justice » (nous préférons à ἐσλὸν la variante ἐσλὸς, accusatif pluriel dorien de scansion brève, cf. A. Rzach, *Der Dialekt des Hesiodos*, Leipzig 1876, 402 ; Schroeder, *Pindari carmina*, 1923², 35 § 73 et 500-1 et Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 321, qui, en disant que c'est le seul passage où l'accusatif dorien devrait être scandé bref, oublie *O.* 2.71). C'est la figure classiquement illustrée par le très audacieux « spem fronte serenat » de Virgile (cf. G. Liberman, *Cynthia. Monobiblos de Sextus Properce*, Huelva 2020, 156 et 318).

²² Un rapporteur ente sur cette conjecture une autre conjecture, tirée de son propre fonds, παρέλκει πρᾶγμ' ἀγοντ' ὥρθαν ὁδῶν ἔξω φρενῶν, « [and the cloud] drags a person conducting his business from the straight roads of the senses ». C'est ingénieux, mais ces « straight roads of the senses » nous semblent constituer un obstacle insurmontable. Opposer *I.* 6.72, ἔξω φρενῶν.

²³ Voir O. Becker, *Das Bild des Weges und verwandte Vorstellungen im frühgriechischen Denken*, Berlin 1937, 94 : « Freilich geht einmal auch der Verbogenheit Wolke darüber hin und zieht den rechten Weg des Tuns neben aus dem Sinn hinaus ». Becker tient la métaphore pour nautique : « ein Wolkenvorgang zieht auf und verdeckt dem Schiffer die Sicht, sodaß er den Kurs verliert ». Selon Sfyroeras, « Fireless Sacrifices », 10-2, l'extinction de la flamme échappa aux Rhodiens lors d'une lampadodromie où Athéniens et Rhodiens concourrent pour la faveur d'Athéna, et la formulation des v. 46-7 peut faire allusion à cette course. C'est, à notre avis, forcé.

²⁴ Quand Philon, *quod deterius potiori insidere soleat*, 22 (I, 263 Cohn), parle, en se souvenant ou non du texte transmis de Pindare, de τὸ μὴ δύνασθαι τὴν ὥρθην ὁδὸν τῶν πραγμάτων ἐναργῶς ὥρᾶν, « l'incapacité à voir clairement la droite route des choses », le génitif τῶν πραγμάτων présente un sens « objectal » qu'on ne peut attribuer à πραγμάτων chez Pindare. Nous supposons que pour Philon « la route des choses » représente à peu près la même chose que ἀλαθείας ὁδὸν chez Pindare

le contexte mais non avec le mot *πρᾶγμα*²⁵. Le pluriel *πρᾶξιον*, « effectuations », se heurterait au fait que Pindare n'emploie ce mot qu'au singulier (cf. *O.* 1.85, *πράξιος* ; *P.* 9.67-8, *ώκεῖα* ...) *πρᾶξις* ὄδοι τε βραχεῖαι). Mais les vers 45-7 n'exprimaient pas, suggérons-nous, une vérité générale (« l'oubli fait dévier de la ligne droite l'agir humain »)²⁶ mais décrivaient, au moyen de présents de narration exceptionnels²⁷, la situation spécifique des Héliades, *παρέλκει θυμάτων ὥρθαν*

P. 3.103, où ἀλάθεια vise la réalité apparente, non voilée (cf. Becker, *Das Bild des Weges*, 98).

²⁵ Voir aussi M. Schmidt, *Pindar's Olympische Siegesgesänge griechisch und deutsch*, Jena 1869, CXXX : « offendit πραγμάτων eo sensu admissum, quo πρακτέον rerum gerendarum exspectaveris ». Pindare n'utilise qu'une seule fois cet adjetif verbal « déontique » (*O.* 2.6, γεγωνητέον, la première occurrence [476] incontestable selon Schwyzler, *Griechische Grammatik*, München 1939 = 1953, I, 810, cf. J. Wackernagel, *Kleine Schriften*, Göttingen 1953, I, 303 n. 3), plutôt très rare jusqu'à Eschyle inclus (voir H. Moissisztzig, *Quaestiones de adjективis graecis, quae dicuntur verbalibus*, Konitz 1844, 25-6 ; A. Willi, « Zu Ursprung und Entwicklung der griechischen Verbaladjektive auf -τέος », *RFIC* 137, 2009, 7-22). On peut dire que πρακτέον (cf. Démosthène, *Phil.*, 2.28, Περὶ μὲν δὴ τῶν ἡμῶν πρακτέον) ne serait pas pindarique, ce que savait Schmidt, puisqu'il propose une correction différente. Dans des notes en notre possession prises par G. Pöthko lors d'un cours de G. Hermann professé à Leipzig durant le semestre d'été 1847, l'illustre philologue traduit « obrepit tamen etiam quaedam oblivionis nubes latenter, abducitque recti agendi viam a mentibus ». L'explication de H. Bischoff, *Gnomen Pindars*, Würzburg 1938, 10, « den geraden Weg der Begebenheiten (d. h. so wie sie sein sollten oder vorgestellt wurden) », est forcée.

²⁶ On admet en général l'existence de deux maximes (« Doppelgnome », Bischoff, *Gnomen Pindars*, 10, 53, 70 et 72), la première v. 43-4 (passage très difficile que discute notre observation sur *O.* 13.16-17), et la seconde v. 45-7, qui corrigerait la première en mettant en exergue la faillibilité de l'esprit des hommes. Mais, si les v. 43-4 expriment indubitablement une vérité humaine universelle (ἀνθρώποισι), l'oubli est, croyons-nous, non une manifestation généralisée ou régulière de la faiblesse humaine (la maxime requerrait une restriction telle que ἐνίστε, ajouté par la scholie 82a ; Bischoff lui-même, 10, rajoute « bisweilen ») mais le dysfonctionnement qui affecta spécifiquement les Héliades, τι καὶ λάθας νέφος, « un mystérieux nuage d'oubli » (cf. *O.* 2.37, τι καὶ πῆμα, « une infortune détonnante [au sein de la félicité des Emménides] »). T. Mommsen, *Des Pindaros Werke in die Versmaasse des Originals übersetzt*, Leipzig 1846, 28 fut apparemment du même avis sur les v. 45-7 : « Und doch, explique-t-il, berückt selbst die kluger Göttersöhne [cf. v. 40, παισὶν φίλοις] eine geistige Blindheit, dass sie den rechten Weg nicht sehen noch thun, was ihre Pflicht ist ».

²⁷ J. Wackernagel, *Lectures on Syntax*, Edited with Notes and Bibliography by D. Langslow, Oxford 2009, 211, et Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 30 n. 9 et 305 n. 31 en excluent l'existence chez Pindare (et plus largement dans les poésies lyrique et épique), mais voir Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, Leuven-Paris 1993, 227 à propos de *P.* 5.86. Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 102 à *P.* 4.26, φέρομεν, exprime un doute sur la validité absolue du dogme. O. Erdmann, *De Pindari usu syntactico*, Halle 1868, 56 relève au v. 57 (cf. *P.* 2.22 ; 6.23 ; *I.* 8.46a) un emploi de l'infinitif présent (φαντί...) ἔμμεν qui correspond à un présent de narration conjugué à un mode personnel. Gildersleeve, *Pindar, The Olympian and Pythian Odes* appose, à l'entrée « historical present » de son index (390), un point d'interrogation à cinq passages et, dans son commentaire, rejette à chaque fois ce présent, notamment en *P.* 2.31, où il pourrait bien avoir tort, malgré le consensus des commentateurs : on notera qu'il est là aussi question d'errements, ceux d'Ixion, αἱ δύο δ' ἀμπλακίαι | φερέποντι τελέθοντι. A. Willi, « Towards a Grammar of Narrative Voice: From Homeric Pragmatics to Hellenistic Stylistics », dans N.W. Slater, ed., *Voice and Voices in Antiquity*, Leiden-Boston 2017, 233-59 reconnaît (234) un tout petit nombre d'exemples homériques. Les présents de narration seraient ici, pour reprendre la caractérisation de Brugmann dans des pages difficiles à égaler (« Zur Syntax der indogermanischen Sprachen, besonders des Griechischen », *Berichte über die Verhandlungen der Königl.-Sächsischen Gesellschaft der*

όδὸν ἔξω φρενῶν, « (un mystérieux nuage d'oubli) détourne de leur esprit la droite route des sacrifices²⁸ », καὶ τοὶ γὰρ²⁹ αἰθοίσας ἔχοντες | σπέρμ’ ἀνέβαν φλογὸς οὐ. τεῦχαν δ’ ἀπύροις ιεροῖς | ἄλσος ἐν ἀκροπόλει (47-9), « et donc c'est sans avoir la semence de la flamme incandescente qu'ils montèrent³⁰, et ils fondèrent avec des offrandes sans feu le sanctuaire sur l'acropole ». Nous faisons valoir en faveur de θυμάτων cette observation de Verdenius : « Libations and offering fruits and cakes to the gods were quite common in Greece (...), but in the case of Athena it must have seemed abnormal (46 παρέλκει... ὥρθαν ὁδὸν) to the inhabitants of the mainland »³¹. Les présents ne sont peut-être pas seulement « historiques » mais emportent aussi l'idée d'une répétition ininterrompue jusqu'au temps présent, puisque les Rhodiens sacrifient encore sans feu³². On doit peut-être à l'idée que Pindare exprime aux v. 45-7 une vérité générale la substitution de πραγμάτων, pris dans une acception inhabituelle (« actions », « l'agir humain »)³³, à θυμάτων. Ce mot apparaît en grec littéraire pour la première fois dans l'*Agamemnon* d'Eschyle (cf. 1310, τόδ’ ὥξει θυμάτων ἐφεστίων, à propos d'animaux sacrifiés)³⁴ et, croit-on, chez Pindare, *threni*, fr. 58a.8-10 Cannatà Fera (= fr. 129.8-10 Maehler), ὁδὺν δ’ ἐρατὸν κατὰ χῶρον κίδναται | αἰεί (nous ponctuons ici), θύματα μειγνύντων

Wissenschaften, Philologisch-Historische Klasse, 35, 1883, 169-95, spéc. 169-73), « dramatiques »: neutralisant les rapports de temps, le locuteur fait défiler devant lui-même et son auditeur la saisie des Héliades par le « nuage d'oubli » et leur sortie de la « droite route ».

²⁸ La « droite route » consistant dans les θύματα eux-mêmes, le génitif est peut-être épexégétique. Rapprocher, au moins pour le caractère concret et non abstrait, conceptuel, du substantif complément, *O.* 1.110, ἐπίκουρον εὐρών ὁδὸν λόγον, avec notre observation sur *O.* 1.108-12.

²⁹ Unique combinaison avant Galien ! Elle équivaut à καὶ γάρ τοι, que commente J.D. Denniston, *The Greek Particles*, Oxford 1959³, 113-14. On trouve non τοι γάρ mais γάρ τοι (3 x) chez Pindare, une fois (*P.* 4.148) avec abrègement en hiatus de τοι. Il y a donc lieu d'envisager ici καὶ γάρ τοι. On peut objecter qu'il existe, en dehors de notre passage, deux exemples de καὶ τοι chez Pindare.

³⁰ Selon Sfyroeras, « Fireless Sacrifices », 10, la place finale de la négation où est mimétique : « The Rhodians ran the race maintaining fire all along until the end, when their torch was unexpectedly extinguished. The delay of the negative produces suspense and mirrors the tension of the race ». C'est pure fantaisie ; la place idiomatique de la négation (cf. G. Liberman, *Pindare. Pythiques*, Paris 2004, 204 à *P.* 11.54-5a) surprend l'auditeur et le rend sensible à la gravité de l'oubli. L'idée que le « nuage d'oubli » renvoie à la seule inattention des Héliades lors de la lampadodromie nous semble faire de λάθας νέφος une hyperbole ridicule. Et ἀνέβαν suggère le contraire de la course.

³¹ Rapprocher l'explication que donne de la locution ἀπύρον ιερῶν chez Eschyle *Ag.* 70, G. Hermann, *Aeschylus tragoediae*, Berlin 1859², II, 369 : « metaphorice dicta sunt, ut sacra igne carentia ea intellegantur, quae irrita sunt impieque facta ». E. Fraenkel (Oxford 1962², II, 43) au passage d'Eschyle écartera cette interprétation métaphorique au motif qu'elle contredit la conception grecque exprimée par cette glose de U. von Wilamowitz, *Aeschylus tragoediae*, Berlin 1914, 185 : « ἄπυρα ιερά nulla sunt nisi nota illa maxime casta ».

³² Comparer *P.* 5.86 δέκονται θυσίασιν ? Liberman, *Pindare. Pythiques*, 137 n. 205, avait là rejeté l'interprétation qu'impliquerait un présent historique. Même double valeur du présent dans τελέθοντι, *P.* 2.31 ?

³³ Giannini, *Olimpiche*, 489 explique « “retto modo di agire” con πράγματα eccezionalmente = “azioni” (cfr. LSJ, s.u., I) ».

³⁴ Voir, sur θύμα, J. Casabona, *Recherches sur le vocabulaire des sacrifices en grec, des origines à la fin de l'époque classique*, Gap 1966, 146-52 et 309.

πυρὶ τηλεφανεῖ | παντοῖα θεῶν ἐπὶ βωμοῖς³⁵, « une odeur dans le lieu aimable se répand sans cesse, tandis qu'ils mêlent à un feu visible de loin toutes sortes d'offrandes sur les autels des dieux »³⁶. Toutefois, dans une évocation de la vie des Bienheureux, on attend de préférence, s'agissant d'une odeur qui « se répand toujours », un mot signifiant « encens », « parfums », ce qui appellerait plutôt θύα (Hermann)³⁷ que la leçon transmise θύματα, vocable non attesté dans ce sens³⁸.

³⁵ P. Oxy. 2247 fr. 38 (« late second century ») livre des briques du fragment transmis par Plutarque *consolatio ad Apollonium* 120C (I, 249 Paton-Wegehaupt). E. Lobel, *The Oxyrhynchus Papyri. Part XXVI*, London 1961, 125 précise que παντοῖα θεῶν ἐπὶ βωμοῖς ne peut avoir figuré dans le papyrus ni sur la même ligne que le v. 9 ni à la ligne suivante. Comme ce vers est impeccable, il y a lieu d'envisager que le scribe l'ait omis accidentellement, peut-être en raison de l'homéoméson (μειγνόν)των / θεῶν.

³⁶ Voir, sur θύμαta ainsi entendu, Mme Cannatà Fera, *Pindarus. Threnorum fragmenta*, Roma 1990, 178-80. Pindare a, en dehors de πρόγμα et de θῦμα, ἄγαλμα, ἄθυρμα, αἴμα, αἰνίγμα, ἄκεσμα, ἄλμα, ἄνδημα, ἄρμα, αὐχημα, δεῖμα, δέρμα, δῆμα, εἴμα, ἔργμα, ἔρεισμα, θαῦμα, θρέμμα, κῆμα, κῶμα, λῆμα, μέλημα, μερίμναμα, μνᾶμα, νόνημα, οὔκημα, σῆμα, σχημα, πάλαισμα, πῆμα, ρήμα, σῶμα, σόφισμα, στέρμα, στεφάνωμα, στόμα, σῶμα, τέρμα, φάσμα, φθέγμα, φύτευμα, χρῆμα. On ne peut pas dire qu'il n'aime pas cette formation (comparer E. Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, Berlin-New York 1974², 49-51).

³⁷ La correction de Hermann fait son apparition, sans justification, dans les *Pindari carmina* de Heyne, Leipzig 1817, III 1, 34. Sur θύα « suffimenta », voir Callimaque fr. 564 Pfeiffer avec la note de l'éditeur ; U. von Wilamowitz, « Satzungen einer milesischen Sängergilde », SPAW 1904, 630, 633 et 637, ainsi que *Pindaros*, 498 (il accepte θύα) ; Casabona, *Recherches sur le vocabulaire des sacrifices en grec*, 116. Le mot figure dans des briques inintelligibles de Sappho, fr. 19.3 Voigt, Neri. Comparer latin « *tus* », pluriel « *tura* », « *encens* », emprunté au grec θύος, attesté au singulier et au pluriel en mycénien dans ce même sens (cf. F. Aura Jorro, *Diccionario micénico*, Madrid 1993, II, 382).

³⁸ Lobel, *The Oxyrhynchus Papyri. Part XXVI*, 125 indique que non seulement αἰεὶ θύα mais même αἰεὶ θύματα, qui ne font pas partie des briques papyrologiques, sont trop courts (αἰεὶ θύμαta à une lettre près, il est vrai). Le texte de Mme Cannatà Fera reproduit ci-dessus serait déjà problématique s'il n'y avait que cette raison. S'y ajoutent, pour le vers concerné, la difficulté du sens de θύμαta et celle de la suite initiale de trois longues (voir plus loin). Quant à αἰεί, la leçon des mss. de Plutarque d'après Paton et Wegehaupt (mais Wilamowitz 1922, 497 a αεί), il faut le rattacher à κίδναται : il y a enjambement expressif. Rapprocher *Odyssaea*, 4.567-8, αἰεὶ ζεφύροι λιγὺ πνείοντος ἀήτας | Ωκεανὸς ἀνίστιν ἀναψύχειν ἀνθρώπους ; Tibulle, 1.3.61-2, « fert casiam non culta seges totosque per agros | floret odoratis terra benigna rosis » ; Tennyson, *Tiresias*, « every way the vales | wind, clouded with the grateful incense-fume | of those who mix all odor to the Gods | on one far height in one far-shining fire ». Souvenir possible de Pindare chez Athénaios *Hymnus in Apollinem* col. I.11-14, 64-5 Pöhlmann-West, ὅγιοις δὲ βωμοιοῖστιν Ἀφαίστος αἰείθει νέων μῆτρα ταύρων· ὄμουοῦ δέ viv (censément datif : effectuer la même correction que dans P. 4.36 ? voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 94) Ἀραγ̄ ἀτμὸς ἐξ Ὄλυμπον ἀνακίδναται, avec le commentaire d'Otto Crusius, *Die delphischen Hymnen. Untersuchungen über Texte und Melodien*, 46-7. S'agissant du vers de Pindare, αἰέν, <όμδς> θύα μειγνόντων πυρὶ τηλεφανεῖ, « (se répand) sans cesse, tandis que sans cesse aussi ils mêlent... », est une solution à considérer. Elle semble plus plausible qu'un texte produisant une suite initiale de trois longues (αἰεὶ θύμ-), exceptionnelle dans les « dactylo-épitrites » de Pindare et qui se produit dans des conditions spécifiques : P. 1, troisième vers de la str. / antistr., le vers précédent se terminant par le même spondée apparent qui forme le premier élément du vers suivant ; N. 8, *incipit* de la str. / antistr. (cf. Vogt, *De metris Pindari*, 70 et 84-5 ; Liberman, *Pindare. Pythiques*, 224).

O. 7.58-61

ἀπεόντος δ' οὕτις ἔνδειξεν λάχος Άελίου·
καὶ ὥρα νιν χώρας ἀκλάρωτον λίπον,
ἄγνὸν θεόν.
μνασθέντι δὲ Ζεὺς ἄμπαλον μέλλεν θέμεν. ἀλλὰ νιν οὐκ εἴασεν.

60

Le tirage au sort destiné à répartir la terre entre les dieux ayant eu lieu sans Hélios, Zeus s'apprête à procéder à un nouveau tirage mais Hélios préfère se voir allouer l'île qu'il voit surgir de la mer, Rhodes. « Or en l'absence d'Hélios personne n'indiqua (?) sa part (ou « de part <pour lui> » ?). Et donc ils le laissèrent sans lot de terre, lui, dieu vénétré. Comme cependant il avait rappelé (le fait qu'il restait les mains vides), Zeus s'apprêtait à procéder à un nouveau tirage. Mais Hélios ne le laissa pas faire ». Schroeder (1900) semble être le dernier éditeur et commentateur à être embarrassé par ἔνδειξεν ; il croit s'en tirer en expliquant, à la fin d'une note compacte, « *absentis vero nemo dedit nomen Solis* », ce qui ne correspond guère au grec. La réflexion³⁹ et le « parallèle de situation » que constitue Callimaque fr. 119.1-3 Pfeiffer et Harder, Μηκώνην μακάρων ἔδρανον αὐτῖς ιδεῖν, | ἦχι πάλους ἐβάλοντο⁴⁰, διεκρίναντο δὲ τιμάς | πρῶτα Γιγαντείου δαίμονες ἐκ πολέμου, suggèrent qu'il faut un verbe pourvu du sens de ἔμβαλεν, « *absentis vero nemo inmisit sortem Solis* »⁴¹, « il n'y eut personne, en son absence, pour jeter (dans le réceptacle prévu à cet effet) de πάλος répondant à Hélios ». Le processus inverse est mentionné par Eschyle *Eum.* 742 ἐκβάλλεθ' ὡς τάχιστα τευχέων πάλους. Schroeder objecte qu'on eût attendu non λάχος mais πάλον ou κλῆρον, mais Pindare utilise λάχος « *sors* »⁴² parce qu'il va employer ἀκλάρωτον et ἄμπαλον. Après plusieurs essais infructueux, van Herwerden⁴³ s'est, croyons-nous, approché du vrai en suggérant ἔνδιξεν, composé non attesté mais impeccable de δίκω, dont l'aoriste II δικεῖν fait concurrence chez Pindare et ailleurs à l'aoriste βάλεῖν⁴⁴. Mais il est vain de suggérer un aoriste I non attesté ἔνδιξεν, car la métrique permet ἔνδικεν, qui correspond exactement à ἀφνεᾶς dans l'*incipit*⁴⁵ : la quantité de la dernière syllabe de la dipodie trochaïque

³⁹ Bergk avait fait le bon diagnostic dans sa troisième édition (1866) : « *obscuratum est aliud verbum, quod sortitioni illustrandae inserviebat* ».

⁴⁰ Voir les notes de Pfeiffer (Oxford 1949, I, 134) et de A. Harder (Oxford 2012, II, 915).

⁴¹ Comparer Hygin, *de limitibus constituendis*, 199-200 Lachmann, « *omnium nomina sortibus inscripta in urnam mittemus* ».

⁴² Le mot se prête aux emplois métonymiques : comparer Eschyle, *Choeph.*, 361-2, μόριμον λάχος πιπλάλων (πιπλάντων M, corr. Wilamowitz) | χεροῖν πεισίβροτόν τε βάκτρον, « *wielding in his hands the office which destiny allotted him, namely the sceptre to persuade the people* » (A.F. Garvie, *Aeschylus. Choephoroi*, Oxford 1986, 139).

⁴³ « *Pindarica* », *Mnemosyne* 25, 1897, 37-58, spéc. 40.

⁴⁴ Voir K. Brugmann, « δικεῖν als Aorist zu βάλλειν », *IF* 39, 1921, 144-9. Il mentionne, entre autres, Hésychios, A 4707, ἀνδικε· ἀνάρρηψον.

⁴⁵ Mommsen et Schroeder ont raison d'adopter la variante ἀφνεᾶς, défendue par Vogt, *De me-*

est indifférente⁴⁶. Une autre difficulté, inaperçue celle-là, grève le passage. Le participe μνασθέντι offre un sens faible et, de surcroît, souffre d'absence de complément et de détermination⁴⁷. Nous soupçonnons que ce verbe « neutre » (et banal) s'est substitué à un autre qui ne l'était pas, par exemple θραυσθέντι « brisé », dans un sens figuré en lui-même peu surprenant et dont la première attestation pourrait bien ne pas se trouver chez Aristophane *aues* 465-6 μέγα καὶ λαρινὸν ἔπος τι | ὅ τι τὴν τούτων θραύσει ψυχήν (« cassera la dureté de leur cœur »). Voir aussi Hérodicos de Babylone (?) *SH* 495.11-13 (Aspasie à Socrate) ἢ σ' ἀνακινεῖ | στέρνοις ἐνναίων σκηπτὸς πόθος ὅμμασι θραυσθείς | παιδὸς ἀνικήτου; « serait-ce que t'ébranle, habitant ton cœur, un désir-coup de foudre blessé par les regards d'un garçon imprenable⁴⁸ ? ». En *O.* 6.97 μὴ θραύσου χρόνος ὄλβον ἐφέρπων, « puisse le temps qui s'approche ne pas briser sa félicité », Adorjáni⁴⁹ et les éditeurs sensibles au solécisme que représenterait l'optatif futur dans une proposition indépendante⁵⁰ lisent θράσσοι (Boeckh, cf. scholie 163b, μὴ ταράσσοι ; *I.* 7.39 ὁ δ' ἀθανάτων μὴ θραστέτω φθόνος, « que la jalouse des dieux n'interpose pas de trouble »), mais la leçon θραύσοι et la scholie 163a, ὁ ἐπιγινόμενος χρόνος τὸν ὄλβον αὐτῶν μὴ θραύσοι, suggèrent la restitution de θραύσοι. Van Herwerden⁵¹ conjecturait θραύσοι et alléguait Euripide *Hercules* 777-80 χρόνου γὰρ οὕτις ρόπαλον εἰσορᾶν ἔτλα | νόμον παρέμενος, ἀνομίᾳ χάριν διδούς : | ἔθραυσεν ὄλβου κελαινὸν ἄρμα, « nul qui outrepasse la loi, nul qui s'abandonne à l'anomie, n'a le cœur d'envisager la massue du temps ; elle casse le char sombre de la félicité »⁵².

tris Pindari, 95, et les éditeurs qui, comme Turyn, Snell-Maehtler, Gentili, préfèrent ἀφνειᾶς ont tort. Nous évoquons dans notre observation sur *O.* 13.92 la question de savoir quelle(s) forme(s) de ἀφνεός Pindare a utilisée(s).

⁴⁶ Vogt, *De metris Pindari*, 93 énonce la règle ainsi : « In prima stropha et in prima epodo (multo rarius in prima antistropha) carminis dorici colum acatalectum quodvis exire potest in medio versu in trochaeum pro spondeo, in reliquis autem strophis et epodis ibi tantum trochaeum pro spondeo ponere licet, ubi in prima stropha vel epodo (vel etiam antistropha) positus est ». Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 128-73, examine à la loupe cette règle et les exceptions très rares et motivées, sans connaître l'étude de Vogt.

⁴⁷ Dans des notes en notre possession prises par G. Pöthko lors d'un cours de G. Hermann, ce dernier traduit « monenti », qui est élégant mais plus aisément que le grec. Pöthko semble corriger « monenti » en « uolenti », qui ne fait guère sens. Le rendu « when he mentioned it » (Verdenius) est bien arrangeant.

⁴⁸ Ou « inébranlable », si on lit ἀκινήτου, conjecture de A. Meineke (*Analecta critica ad Athenaei Deipnosophistas*, Leipzig 1867, 95) qui produit entre ἀνακινεῖ et ἀκινήτου un jeu de mot difficilement résistible. Le pénétrant Meineke a aussi vu que θραυσθείς est mis pour θραυσθέντα par un curieux effet de la contrainte métrique. Les conjectures qu'on trouve chez Lloyd-Jones (*SH*) et ailleurs pour remplacer θραυσθείς sont à côté de la plaque. Mais σκηπτὸς πόθου (Jacobs) est peut-être juste. Le garçon dont il est question est Alcibiade.

⁴⁹ Voir Z. Adorjáni, *Pindars sechste olympische Siegesode*, Leiden-Boston 2014, 300.

⁵⁰ Opposer *P.* 9.116, ἄντια σχήσοι τις ἡρώων, « laquelle de ses filles chacun d'eux aurait », avec la remarque de Liberman, *Pindare. Pythiques* : « première attestation de l'optatif futur, suivie de peu (474) par Esch. *Perses* 369 ».

⁵¹ *Pindarica*, Leipzig 1882, 10-11.

⁵² Comme van Herwerden, nous suivons Wilamowitz, qui corrige audacieusement et peut-être

F. Bechtel⁵³ relie θραύω, θρῆλίζω, θρῆλ[λ]εῖ· ταράσσει, ὥχλεῖ (Hésychios Θ 790) au latin « frustum ». Cela étant, au moins trois autres mots que θραυσθέντι sont, dans le même ordre d'idée, possibles : κνισθέντι⁵⁴ « piqué au vif », μεμφθέντι « ayant protesté » (cf. I. 2.20 et N. 11.30 pour le passif utilisé au sens du moyen), σπερχθέντι « irrité » (cf. N. 1.40). Un rapporteur suggère une autre piste, qui le conduit à λασθέντι (= λησθέντι), « oublié »⁵⁵, et mène à d'autres possibilités, ainsi βλαφθέντι. La rareté extrême de μερθέντι « lésé », « privé (de sa part) » (cf. Hésychios M 872 μερθεῖσα· στερηθεῖσα. ἀμερθεῖσα)⁵⁶ expliquerait la substitution de l'insipide μνασθέντι.

O. 8.65

νῦν μὲν αὐτῷ γέρας Ἀλκιμέδων νίκαν τριακοστὰν ἐλών·

« Et maintenant Alcimédon <est> pour lui (son entraîneur Mélèsias) un honneur par le fait d'avoir remporté une trentième victoire », c'est-à-dire, veut-on, « et maintenant Alcimédon a honoré son entraîneur en lui valant une trentième victoire ». Il y a là, de l'aveu général, une phrase nominale d'une phraséologie peu ordinaire⁵⁷ : « è un nesso unico : il dono di Melesia non è Alcimedonte, ma la vittoria da lui conseguita » (Giannini). Mais le sage Hartung⁵⁸ est fondé à objecter que la phraséologie du texte transmis suggère qu'il est question de

génialement l'impossible texte transmis ἔτλα τὸ πάλιν εἰσορᾶν en ρόπαλον εἰσορᾶν ἔτλα (voir son commentaire, Berlin 1909, 381-4).

⁵³ *Lexilogus zu Homer*, Halle 1914, 168.

⁵⁴ Voir la remarque à O. 6.44.

⁵⁵ Sur cette forme rare et son sens, voir R. Kühner, F. Blass, *Ausführliche Griechische Grammatik, Erster Teil, Elementar- und Formenlehre, Zweiter Band*, Hannover 1892³, 473. Les auteurs ont raison de préférer la restitution de Barnes θνάσκει δὲ στγαθὲν καλὸν ἔργον (Pindare, fr. 121.4 Maehler) à celle de Sylburg θνάσκει δ' ἐπιλασθὲν καλὸν ἔργον.

⁵⁶ Notre observation sur O. 2.30-3 discute la correction de Schroeder ἀμερσάμενοι (« dépossédés du doux retour chez eux ») dans N. 9.22-3 γλυκύν | νόστον ἐρεισάμενοι (B) / ἐρυσάμενοι (D). Voir, sur ἀμέρσαι, μέρσαι et le présent ἀμείρειν (cf. P. 6.27), innovation « régressive » fondée sur ἀμέρσαι, Bechtel, *Lexilogus zu Homer*, 38 et M. Leumann, *Homerische Wörter*, Bâle 1950, 162-3. Les étymologistes abandonnent naturellement le rapprochement de ἀμέρσαι avec la famille de μέρος que firent les auteurs anciens, relayés par certains Modernes : cf. Pott, *Etymologische Forschungen*², II 1, Lemgo-Detmold 1861, 386-8 et 486, chez qui l'on trouve aussi le lien avec le latin « mordeo », admis par M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin*, 389. F. Réveillac, « Le nom mythique Μαρδύλας et grec μερδ-, ἀμερδ- et σμερδ- », *RPh* 93, 2019, 187-97, spéc. 193-5 veut désolidariser du groupe le présent μέρδοι et le rattacher à σμερδνός, σμερδαλέος en supposant que « effrayant » provient du sens de « qui fait du mal » (allemand « Schmerz »). T. Benfey, *Griechisches Wurzellexikon*, Berlin 1839, I, 528-9 suggère de voir en σμερδ- un élargissement de la racine (« *smi ») à laquelle, selon lui, appartient σμοιός, « einer der ein finstres Gesicht macht » (cf. A.F. Pott, *Etymologische Forschungen*², Detmold 1870, II 2, 635-40).

⁵⁷ L'absence du verbe-copule est bien sûr irrépréhensible. Voir N. Lanérès, « Pindare, *Pythique IV*. Les phrases nominales, Contribution à une étude linguistique », *RPh* 70, 1996, 255-80 ; « Les emplois de la phrase nominale chez Pindare, *Pythique IX* », *Ladies* 17, 1997, 217-27.

⁵⁸ J.A. Hartung, *Pindar's Werke, I. Die Olympischen Oden*, Leipzig 1855, 269.

la trentième victoire d'Alcimédon en propre et non, comme c'est le cas, de la trentième victoire d'un élève, ou, si l'on préfère, des élèves de Mélèsias. C'est, observons-nous, la seule occurrence de *vūv μέν*⁵⁹ (μέν « solitarium ») chez Pindare, qui a, en début de phrase, *vūv δέ* (plus de 10 x), *vūv γε μάν* (non *vūv μάν*, non attesté en grec), *vūv γε μέν* (μέν « solitarium »). Nous soupçonnons que sous *vūv μὲν αὐτῷ* se cache *vūv δέ οἱ δῶ*, l'équivalent poétique de *vūv δὲ αὐτῷ ἔδωκε*, « et maintenant Alcimédon a donné en prix (γέρας attribut du complément d'objet *víkav*) à Mélèsias une trentième victoire, qu'Alcimédon a remportée ». Le pronom personnel *οἱ*⁶⁰ interdit chez Pindare l'élation du mot qui précède, en raison du « digamma efficiens »⁶¹. L'aoriste radical sans augment *δῶ est à *ἔδω⁶², ἔδωκε ce qu'épique γνῶ est à ἔγνω, ce qu'épique βῆ est à ἔβη ou *θέν à θέσαν, ἔθεσαν dans la « wunderschöne »⁶³ correction de Tycho Mommsen ἄφθιτον | θέν viv (*O.* 1.63-4) pour ἄφθιτον | ἔθεσαν, où il manque le COD et où ἔθεσαν amène une impureté de responsion⁶⁴. Rapprocher *P.* 5.124, εῦχομαί viv Ὄλυμπίᾳ τοῦτο δόμεν γέρας ἐπὶ Βάττου γένει, « je prie pour qu'à Olympie il (Zeus) accorde un autre prix comme celui-ci à la lignée de Battos », en relevant l'infinitif aoriste radical δόμεν, et, pour γέρας attribut avec un « uerbum dandi », comparer Euripide, *Troades*, 253-4, ἢ

⁵⁹ « Übrigens hat die Anknüpfung des Satzes durch μέν keinen Sinn », prononce peut-être hâtivement J.A. Hartung, auteur d'une excellente *Lehre von den Partikeln der griechischen Sprache*, Erlangen 1832. Denniston, *The Greek Particles*, 361, cite notre passage à la suite de *Odyssea* 18.79.

⁶⁰ Sur son emploi chez Pindare, voir I. Hajdú, *Über die Stellung der Enklitika und quasi-Enklitika bei Pindar und Backhyrides*, Lund 1989, 133-9 ; D. Petit, **Sqe en grec ancien : la famille du pronom réfléchi. Linguistique grecque et comparaison indo-européenne*, Leuven-Paris 1999, 68-74.

⁶¹ Voir A. Heimer, *Studia Pindarica*, Lund 1885, 50 ; Petit, **Sqe en grec ancien*, 120. Mais les cas que Petit présente comme « non probants » sont probants, car l'absence du « digamma efficiens » produirait des hiatus qui doivent être évités et il est faux que πέφνει οἱ en *O.* 2.42 puisse se scander – ~ –, ce qui ruine le mètre : le premier colon est un dochmie et la seule possibilité est non πέφνει οἱ – – – (~ –), car le « digamma efficiens » du pronom atone ne peut allonger par position la syllabe finale brève fermée du mot précédent (voir Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakhyrides und Pindar*, 1914, 19 et *Metrica greca*, trad. A. Ghiselli, Firenze 1979², 112), mais ἔπεφνε οἱ ~ – – (~ –), recommandé par Maas, *Responsionsfreiheiten*. « La strophe pindarique, dit Petit (69), est largement une réinvention des érudits alexandrins, et il n'est pas sûr que le pronom [Ν. 10.29, οἱ στόμα] soit réellement en début de vers » : la strophe pindarique n'est en rien une « réinvention des Alexandrins » (le papyrus anté-alexandrin de Timothée sépare, nous l'avons dit, les strophes) et le pronom n'est pas en début de vers. Petit se laisse abuser par la typographie, bien que l'*εἰσθεσις* signale que ce n'est pas un nouveau vers qui commence.

⁶² On trouve ἔδον chez Hésiode, *theog.* 30. Pindare a ἔγνον (2 x) et ἀνέγνον (voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 208 à *P.* 4.120).

⁶³ Wilamowitz, *Pindaros*, 236 n. 3, qu'approuve Schroeder, *Pindari carmina*, 1923², 509. On songe aussi à la correction de Maas σύ iv pour σφιν (BD, σφισν *Triclinios*) en *N.* 7.98 (cf. L. Lehnus, *Maasiana & Callimachea*, Milano 2016, 348).

⁶⁴ Rapprocher ἀνέθεν transitif par exemple chez Simonide, *Anth. Pal.* 6.215.2 = *epigrammata* 12.2, 94-5 Sider, et ἀνέθε = ἀνέθη transitif dans une inscription vasculaire de Thèbes (*DGE* 472B n° 14 Schwyzer, cf. Schwyzer, *Kleine Schriften*, 846 ; W. Blümel, *Die aiolischen Dialekte*, Göttingen 1982, 194-5). Sur ces aoristes radicaux, on peut voir A. Willi, *Origins of the Greek Verb*, Oxford 2018, 299-332 notamment, en regrettant l'absence de θέν, lequel figure pourtant dans le texte de Snell-Maehler et chez Race.

τὰν τοῦ Φοίβου παρθένον, ἢ γέρας ὁ χρυσοκόμας ἔδωκ' ἀλεκτρὸν ζόαν;⁶⁵ Le participe ἐλών s'emploie, comme chacun sait, pour indiquer l'acquisition d'un objet qui est aussi le complément du verbe conjugué à un mode personnel : citons la formule ἐλών γὰρ ἔχει γέρας, *Ilias* 1.356, 507 ; 2.240 ; 9.111 ; *Odyssea* 17.316-8 δῶρον δ' ὅπτι κέ μοι δοῦναι φίλον ἥτορ ἀνώγῃ, | αὗτις ἀνερχομένῳ δόμεναι οἴκονδε φέρεσθαι, | καὶ μάλα καλὸν ἐλών. Pour νῦν et l'aoriste, voir par exemple *O.* 7.13 καί νῦν ὑπ' ἀμφοτέρων σὺν Διαγόρᾳ κατέβαν, « à mon tour, en cette occasion, au son de la *phorminx* et des *auloi*, je suis descendu avec Diagoras »⁶⁶.

O. 8.74-80

ἀλλ' ἐμὲ χρὴ μναμοσύναν ἀνεγείροντα φράσαι
χειρῶν ἄωτον Βλεψιάδαις ἐπίνικον,
ἔκτος οἵς ἥδη στέφανος περίκειται φυλλοφόρων ἀπ' ἀγώνων.
ἔστι δὲ καὶ τι θανόντεσσιν μέρος,
καὶ νόμον ἐρδόμενον·
κατακρύπτει δ' οὐ κόνις
συγγόνων κεδνὰν χάριν. 75

80

« Mais il me faut réveiller la mémoire et dire le fleuron de victoire que leurs mains ont valu aux Blepsiades, sur qui à présent repose une sixième couronne provenant des concours dispensateurs de prix feuillus. Il échoit aussi aux morts une part, une part offerte selon le rite ; la poussière qui recouvre les parents ne fait pas disparaître leur gloire chérie ». Une part de quoi ? Une part de l'éloge, expliquent les scholies 102a et b et tant d'exégètes, pour qui cette part d'éloge est métaphoriquement assimilée au « Totenopfer » rituel⁶⁷. C'est une partie du chant de gloire du poète qui va étancher sous terre la soif des Blepsiades défunt : rapprocher, avec Schroeder⁶⁸, *P.* 5.98-103, μεγάλαν δ' ἀρετάν | δρόσῳ μαλθακῇ | ράνθεῖσαν | κώμων ὑπὸ χεύμασιν, | ἀκούοντί ποι χθονίᾳ φρενί, | σφὸν ὅλβον νιῷ τε κοινὰν χάριν | σύνδικόν τ' Ἀρκεσίλᾳ, « la grande prouesse aspergée d'une rosée douce au moyen de flots d'hymnes, leur esprit sous la terre sûrement la perçoit, félicité qui est la leur et gloire qu'a en commun et partage à juste titre avec eux leur fils Arcésilas »⁶⁹. Si « les morts aussi ont leur part d'éloge rituel »,

⁶⁵ Les éditeurs terminent ce qu'ils tiennent pour un dimètre dochmiaque (253) avec l'article proclitique ὁ, ce qui est absurde. Il s'agit d'une suite de quatre dochmies. Impossible de supprimer l'article avec Dindorf ; même Pindare dit ὁ χρυσοκόμας.

⁶⁶ Voir Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 52-3.

⁶⁷ Voir Wilamowitz, *Pindaros*, 405 n. 3 : « Auch die Verstorbenen bekommen ihren Anteil, der nach dem Herkommen geopfert wird ». ἐρδεῖν ergibt einen Metapher vom Totenopfer ». Le mot μέρος est lui aussi technique : voir F. Poland, *Geschichte des griechischen Vereinswesens*, Leipzig 1909, 258 et 269. Rapprocher Pline, *nat. hist.* , 12.84, «Quota enim portio ex illis ad deos, quaeso, iam uel ad inferos pertinet ?».

⁶⁸ Schroeder, *Pindari carmina*, 1923², 513.

⁶⁹ Texte et traduction de l'édition de Liberman, *Pindare. Pythiques*. Comparer Barrett, *Greek*

l'éloge des vivants est lui aussi κὰν νόμον ἐρδόμενον, conforme au rite sacrificiel funéraire. Il y a là une difficulté, que l'on résoudra en considérant κὰν νόμον ἐρδόμενον comme une précision ajoutée, d'où la virgule dont nous avons fait précéder ce syntagme⁷⁰. Le mot μέρος a paru appeler un génitif, ἐρδομένων, « une part des offrandes faites selon le rite », correction de Schmid qui est en fait une autre interprétation de la graphie originelle où -ον serait noté -ov. Schroeder⁷¹, Snell-Maehler et Race adoptent ἐρδομένων. Mais qu'est-ce que cette part (partie) des offrandes faites selon le rite funéraire ? Pindare veut-il dire que les morts ne reçoivent qu'une partie des offrandes qu'on leur fait ou que les offrandes qu'on leur fait ne sont qu'une partie de celles qu'on fait, l'autre partie revenant aux vivants ? La première explication contrevient à la conception grecque du « Totenopfer »⁷². L'autre explication est bien pire, car elle implique que la partie qui revient aux vivants consiste en offrandes funéraires ! En effet, à la différence de ἐρδόμενον, le génitif ἐρδομένων ne peut être séparé de μέρος comme dans l'explication et la ponctuation adoptées plus haut. On relèvera l'écho que μέρος fait à μένος à la même place dans la strophe (v. 70). Il faut se garder de se servir de ce passage pour défendre la pertinence du choix du mot « Totenteil », « la part du mort », par l'auteur du livre fondamental intitulé *Totenteil und Seelgerät im griechischen Recht*⁷³. Eduard Fraenkel⁷⁴ remarque que rien ne correspond à « Totenteil » ni dans les institutions ni dans la terminologie des Grecs et des Romains, « whereas there exists plenty of evidence for ‘Totengabe’, ‘Grabbeigabe’, which words Bruck uses to gloss ‘Totenteil’ ». Ici, μέρος ne vise que la part du chant de glorification de la victoire qui échoit aux Blepsiades défunts.

O. 9.47-9

ἔγειρ' ἐπέων σφιν οἴ̄μον λιγύν,
αἴνει δὲ παλαιὸν μὲν οἴ̄ον, ἄνθεα δ' ὕμνων

(épode)
νεωτέρων. (...)

Lyric, Tragedy, & Textual Criticism, 191.

⁷⁰ Rapprocher O. 2.36-7 θεόρτῳ σὺν ὅλῳ | ἐπί τι καὶ πῆμ' ἄγει, παλιντράπελον ἄλλῳ χρόνῳ, « (leur destin) avec la félicité d'origine divine amène quelque détonnante infortune, appelée à s'inverser à un autre moment ».

⁷¹ Schroeder en 1900 (« *editio maior* »), mais Schroeder, *Pindari carmina*, 1923², 513 se rallie à Wilamowitz. Dans le troisième tirage (Leipzig 1930) de son « *editio minor* », Schroeder garde ἐρδομένων : palinodie ou négligence ?

⁷² Voir E.F. Bruck, *Totenteil und Seelgerät im griechischen Recht. Eine Entwicklungsgeschichtliche Untersuchung zum Verhältnis von Recht und Religion mit Beiträgen zur Geschichte des Eigentums und des Erbrechts*, München 1970²(1926¹), 27-116.

⁷³ Bruck, *Totenteil und Seelgerät*.

⁷⁴ *Kleine Beiträge zur klassischen Philologie*, Roma 1964, II, 59-61.

Le poète s'exhorte à renouveler le récit traditionnel de Deucalion et Pyrrha⁷⁵. « Fais se lever pour eux un chemin de chants strident et loue le vieux vin mais les fleurs d'hymnes plus nouvelles⁷⁶ ». Regrettions qu'éditeurs et commentateurs⁷⁷, à l'exception de Boeckh⁷⁸, fassent si peu honneur à la belle correction de Gedike (1786), ἔγειρ' ἐπέων σφιν οὐρὸν λιγύν, « fais se lever pour eux un vent de chants strident », qui restitue au verbe ἔγειρε un complément très adéquat et trouve une corroboration éclatante dans *P.* 4.2-3, ὅφρα κωμάζοντι σὺν Ἀρκεσίλᾳ, | Μοῖσα, Λατοίδαισιν ὄφειλόμενον Πυθῶνι τ' αὐξῆς οὐρὸν ὕμνων, « afin qu'avec Arcésilas qui banquette, Muse, tu accroisses le bon vent des hymnes dû aux enfants de Léto et à Pytho » et *N.* 6.28ab-9, εὐθυν' ἐπὶ τοῦτον, ἄγε, Μοῖσα, | οὐρὸν ἐπέων | εὐκλέα, « allons, dirige, Muse vers cette famille un vent de vers glorificateur »⁷⁹. On dirait qu'une faute par anticipation de οἴνον a amené οἴμον⁸⁰. D'aucuns verront dans l'écho οἴμον / οἴνον une confirmation de οἴμον : pour notre part, nous oserions, face à une telle démarche, reprendre à notre compte les mots de Pindare, où οἱ μετέχω θράσεος (*P.* 2.83). Mais c'est le soupçon d'une faute plus profonde affectant le second des deux colons ennéesyllabiques, ἄνθεα δ' ὕμνων νεωτέρων qui motive la présente observation. Nous nous étonnons de la reprise du verbe αἴνει avec ἄνθεα, car le poète s'apprête à cueillir lui-même « les fleurs d'hymnes nouvelles » et il nous paraît plausible que, s'il s'exhorte à louer le vin vieux, c'est à cueillir les fleurs d'hymnes nouvelles qu'il s'invite :

⁷⁵ Voir Wilamowitz, *Pindaros*, 353 et suivantes.

⁷⁶ Vague écho de ce texte ou similitude de rencontre chez Eubule fr. 122 = Alexis fr. 284 Kassel-Austin, ἀποτόν γε τὸν μὲν οἶνον εὐδοκιμεῖν ἀεί (ἀεί Eubule, σφόδρα Alexis) | παρὰ ταῖς ἑταίραις τὸν παλαιόν, ἄνδρα δέ | μὴ τὸν παλαιόν, ἀλλὰ τὸν νεώτερον.

⁷⁷ Y compris Becker, *Das Bild des Weges*, 69.

⁷⁸ Voir là-dessus *Briefwechsel zwischen August Böckh und Ludolf Dissen Pindar und anderes betreffend*, 129 (27/3/1821) et 175 (25/12/1823). Les objections que lui communiqua Dissen, 126 (16/3/1821) sont des plus fuitives ; les retrouvera-t-on sous la plume d'un futur défenseur de la leçon transmise ? Dans la seconde édition de sa « recensio », *Pindari carmina quae supersunt*, Leipzig-Leiden 1825, 40, Boeckh maintient οὐρὸν.

⁷⁹ F. Bamberger, *Aeschyli Choephoroi*, Göttingen 1840, 114 rapproche notre passage d'Eschyle, *Choeph.* 821-3, οὐριοστάταν (...) νόμον | μεθήσομεν.

⁸⁰ Nous restituons aussi ΟΥΡΟΣ = οὐρὸς (ainsi avant nous Bamberger, *Aeschyli Choephoroi*, 56, sans aucun effet, hélas, sur l'ecdotique eschyléenne) pour θυμός = ΘΥΜΟΣ chez Eschyle, *Choeph.* 391-3, πάροιθεν δὲ πρώρας | δριμὺς ἄηται κραδίας | θυμός, ἔγκοτον στύγος, « devant la proie de mon cœur souffle, aigu, un vent, rancœur et détestation » : rapprocher Sophocle, *Phil.* 639-40, ἐπειδὴν πνεῦμα τούκ πρώρας ἀνῆ, | τότε στελοῦμεν ; Thucydide 2.97.1, ἦν αἰεὶ κατὰ πρύμναν ἵστηται τὸ πνεῦμα. Chez Sophocle, *Phil.* 1450-1, ὃδ' ἐπείγει γὰρ καιρὸς καὶ πλοῦς κατὰ πρύμνην (ainsi Burges et Hermann ; texte transmis καιρὸς καὶ πλοῦς ὃδ' ἐπείγει γὰρ κατὰ πρύμναν), nous lisons non πλοῦς mais πνοῦς, mot rarissime, attesté maintenant chez Posidippe, 72.1 Austin-Bastianini. Si l'on intègre la conjecture de M.L. West πρύμνας (accentuation périspomène chez West) dans le texte qu'il édite (*Aeschyli tragoeiae*, Stuttgart 1998²), èk δὲ πρώρας | δριμὺς ἄηται κραδίας | θυμός, il faut encore lire οὐρὸς. West rapproche *Supplices* 989, τοιῶνδε τυγχάνοντας ἐκ πρύμνης φρενός. A. Sommerstein (*Aeschylus, Oresteia*, Cambridge, Mass.-London 2008) lit θυμός mais traduit οὐρὸς : « Ahead of the prow of my heart there blows a harsh wind of anger ». Bamberger construit κραδίας avec οὐρὸς, mais nous préférons le rattacher à πρώρας.

comparer *paeans* G1.4-5, 364 Rutherford (fr. 52m.4-5 Maehler) ἄνθεα τοιᾶ[σδε | .]ύμνήσιος δρέπῃ, « tu (Astéria) cueilles les fleurs d'une telle poésie » ; fr. 75.6 Maehler ιοδέτων λάχετε στεφάνων τῶν τ' ἐαριδρόπων ἀοιδᾶν, « recevez (dieux de l'Olympe) les couronnes tressées de violettes et les chants cueillis au printemps »; P. 6.48-9 ὄδικον οὐθ' ὑπέροπλον ἥβαν δρέπτων, | σοφίαν δ' ἐν μυχοῖσι Πιερίδων, « cueillant une jeunesse qui n'est ni injuste ni insolente et le savoir-faire poétique dans les retraites des Piérides »⁸¹. Wilamowitz a raison de traduire « frische Liedesblüten » : le comparatif νεωτέρων équivaut au degré zéro νέων (cf. I. 5.63 νέον σύμπεμψον ὕμνον, « joins à ces envois un chant nouveau »)⁸². Nous suggérons que Pindare avait écrit ἄνθεα δ' ὕμνων | <ἄμα> νέων, « cueille les fleurs d'hymnes nouvelles »⁸³. L'impératif ἄμα sera tombé après ὕμνων et on aura étendu le degré zéro νέων en νεωτέρων pour obtenir les deux syllabes manquantes et le schéma métrique requis⁸⁴. Le DGE commet une grosse bévue en donnant pour naturellement long l'« alpha » initial du verbe ἄμαω 1 (« *h₂meh₁- »), « cueillir » : W. Schulze⁸⁵ savait déjà qu'il est originellement bref. Rapprocher Théocrite, *Eidyllia* 11.73 Gow, θαλλὸν ἀμάσας ; *Anth. Pal.* 9.184.5-6 (anon.) ήδύ

⁸¹ Voir R. Nünlist, *Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung*, Stuttgart-Leipzig 1998, 212-15. Nünlist (214) croit que, dans le fr. 52m.4-5 Maehler, le verbe δρέπῃ est une troisième personne du subjonctif et que le sujet du verbe est Artémis, mais voir I. Rutherford, *Pindar's Paeans*, Oxford 2001, 365-6 : « Lines 3-5 seem to contain an invocation to a goddess, perhaps Asteria, who is said to pluck flowers of poetry as she attends the bed of Leto ». Rapprocher la métaphore du labour du champ des Muses (par ex. P. 6.1-3 ; Nünlist, 138-9). Voir, en dehors des poètes, Platon, *Ion*, 534AB, 81 Rijksbaron, λέγουσι γὰρ δῆπονθεν πρὸς ἡμᾶς οἱ ποιηταὶ ὅτι ἀπὸ κρηνῶν μελιτρύτων ἐκ Μουσῶν κήπων τινῶν καὶ ναπῶν δρεπόμενοι τὰ μέλη ἡμῖν φέρουσιν ὥσπερ αἱ μελιτταὶ, καὶ αὐτὸι οὕτω πετόμενοι· καὶ ἀληθῆ λέγουσι.

⁸² Sur ce concept de « nouveauté » — le mot n'est pas dépourvu d'ambiguïté, « récent », sens étymologique (« *nu », latin « nu-n-c ») ; « frais », « jeune », « moderne », « innovant » — du chant et son expression chez Pindare et dans la tradition indo-européenne, voir M.L. West, *Indo-European Poetry and Myth*, Oxford 2007, 75-6 ; E. Meusel, *Pindarus Indogermanicus*, Berlin-Boston 2020, 540-51. Wilamowitz, *Pindaros*, 409 met l'accent à juste titre sur la palinodie désenchantée de N. 8.20-1 (pièce tardive dans la carrière poétique de Pindare), νεαρὰ δ' ἔξευρόντα δόμεν βασάνῳ | ἐξ ἔλεγχον, ἄπας κίνδυνος, « présenter pour examen à la critique les nouveautés qu'on a créées n'est qu'absolu danger ».

⁸³ Un rapporteur s'étonne que nous n'envisagions pas νέων δρεπέο : nous avions bien envisagé δρεπέο νέων ou νέων δρεπέο, mais, dans l'état de notre documentation, Pindare ne semble avoir pratiqué cette synthèse de -έο (syllabe finale ouverte) ni dans les formes verbales concernées ni ailleurs.

⁸⁴ Ceux qui ne croient pas à une telle corruption dans une tradition textuelle étalée dans le temps devraient lire le compte rendu des fouilles de Milet par Wilamowitz, *GGA* 176, 1914, 109 = *Kleine Schriften*, Berlin 1937, V 1, 466. Une inscription funéraire porte στὰς πρόσθε τύμβου δέρκε τὴν ἀνύμφον (*IDid* 567.6 = *GVI* I 1264.6) : barbarisme (déρκε) et trimètre iambique catalectique à la place de l'acatalectique. Wilamowitz voit que le poète excellent avait composé στὰς πρόσθε τύμβου τὴν ἀνύμφον (« inépousée ») déρκε. « Daß solche Korruptel selbst auf Stein vorkommt, mögen die Sklaven der >Überlieferung< sich hinters Ohr schreiben ». A. Rehm (1958) préfère remettre le vers sur pied en ajoutant au barbarisme δέρκε le néologisme ἀνύμφ<i>ov (sans νυμφίος, « époux »), dont il se sert ensuite pour suppléer *IDid* 331.10, où Haussoullier avait suggéré ἀνύμφων. Le barbarisme et le néologisme ont fait leur entrée dans le DGE.

⁸⁵ *Quaestiones epicae*, Gütersloh 1892, 365-6 (note).

τε Πειθοῦς | Ἰβυκε καὶ παίδων ἄνθος ἀμησάμενε. Un rapporteur nous objecte que la position de μέν appelle un contraste entre παλαιὸν οἶνον et ἄνθεα ὕμνων νεωτέρων à l'intérieur de la proposition dont αἴνει est le verbe, mais, dans le texte que nous suggérons, la position de μέν s'explique parce que αἴνει δὲ μὲν était impossible et que Pindare recourt volontiers à ce que Mme Hummel⁸⁶ appelle le « balancement décalé » de μέν et δέ : citons *N.* 6.53-4 καὶ ταῦτα μὲν παλαιότεροι | ὁδὸν ἀμαξιτὸν εὔρον· ἔπομαι δὲ καὶ αὐτὸς ἔχων μελέταν, « où sont, remarque Mme Hummel, mis en balancement παλαιότεροι et la personne verbale soulignée par αὐτός ».

O. 9.53-6

.....κείνων δ’ ἔσαν χαλκάσπιδες ύμέτεροι πρόγονοι
ἀρχῆθεν, Ἱαπετιονίδος φύτλας 55
κοῦροι κορᾶν καὶ φερτάτων Κρονιδᾶν, ἐγχώριοι βασιλῆες αἰεί (...)

53 ἔσαν] ἦσαν E¹F¹ (coniecerat Turyn).

« C'est d'eux (Deucalion et Pyrrha), à l'origine, que venaient vos ancêtres au bouclier d'airain, ces fils de filles de la lignée de Japet et des excellents Cronides, rois indigènes qui se succédèrent les uns aux autres (...). La forme Ἠσαν⁸⁷ (dont dépend l'idiomatique génitif d'origine κείνων⁸⁸) élimine une impureté de responsion admise par Snell et Maehler⁸⁹. « La famiglia di Efarmosto (...) era pertanto discendente de Giapeto lungo la linea femminile (come suggerisce l'aggettivo Ἱαπετιονίδος, v. 55 / 56), quindi da una donna di questa stirpe che si era unita a Zeus (cfr. Κρονιδᾶν) », explique Giannini⁹⁰. Il nous paraît évident

⁸⁶ *La syntaxe de Pindare*, 385-6. Voir aussi Denniston, *The Greek Particles*, 372. Hartung, *Lehre von den Partikeln der griechischen Sprache*, II, 415-6 relève que μέν et δέ peuvent opposer non les mots qui les précèdent mais deux propositions ou syntagmes entiers, et il cite Aristophane, *Acharn.* 33, στυγῶν μὲν ἄστον, τὸν δ’ ἐμὸν δῆμον ποθῶν.

⁸⁷ « The Pindaric form is invariably [O. 2.9 ; P. 4.209 ; N. 9.14] ἔσαν », affirmait J. Bury, *The Ne-mean Odes of Pindar*, London 1890, 173, à N. 9.17, où il rejette Ἠσαν μέγιστοι, qui en effet n'est pas au dessus du soupçon, mais pour d'autres raisons que la forme Ἠσαν. La tradition papyrologique (fr. 111a.3 Maehler) offre Ἠσαν. La poésie épique présente les deux formes, dont aucune n'est dorienne ou bœotienne. L'épique Ἠσαν se trouve aussi chez Sappho (cf. Blümel, *Die aiolischen Dialekte*, 186 n. 213). À Ἠσαν chez Pindare on préférait, note Schroeder, *Pindari carmina*, 141 à O. 9.53, *ἔσσαν, forme qui n'a que l'autorité de mss. « recentiores » (cf. Mommsen, *Pindari carmina*, Berlin 1864, 84) et qui n'est « attestée » que dans un fragment prétendu d'Alcée (voir G. Liberman, *Alcée. Fragments*, Paris 1999, 254 n. 365). Dans N. 9.17, *ἔσσαν est une correction de Boeckh tirée de la variante ἔσσαν en O. 9.53.

⁸⁸ Voir Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, I, 331.

⁸⁹ Nous préférons à leur étrange analyse métrique celle de U. von Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, Berlin 1921, 318.

⁹⁰ *Olimpiche*, 220. Nous ne voyons pas comment l'adjectif Ἱαπετιονίδος (φύτλας !) pourrait suggérer par lui-même une descendance « à travers la lignée féminine ».

qu'il faut rendre à Pindare φερτάτου Κρονιδᾶν, « fils (...) du plus considérable des Cronides ». Les scholies, qu'il faut ici lire non chez Drachmann mais chez Wilamowitz⁹¹, veulent que le pluriel soit mis à la place du singulier mais c'est là, croyons-nous, une explication forcée, typiquement « scholiographique ». La locution φερτάτων Κρονιδᾶν suscite en effet la perplexité : faut-il comprendre « des excellents Cronides » (platitude insupportable), « des plus considérables Cronides » ou encore, avec Κρονιδᾶν génitif partitif, « des plus considérables parmi les Cronides » ? Pour corroborer φερτάτου Κρονιδᾶν, rapprochons *I.* 7.5 τὸν φέρτατον θεῶν « le plus excellent des dieux » et *P.* 2.38-39, ὑπεροχωτάτᾳ (...) Οὐρανί~~δ~~αν⁹² θυγατέρι Κρόνου « la plus éminente parmi les descendants d'Ouranos, la fille de Cronos ». Le passage du singulier φερτάτου au pluriel sous l'influence de Κρονιδᾶν est une faute banale. Mais il nous paraît impossible que κορᾶν et φερτάτου se répondent et nous croyons que « la donna di questa stirpe »⁹³ était désignée par κόρας. Là encore une scholie veut que le pluriel soit mis pour le singulier. On obtient, croyons-nous, une écriture digne non d'un scholiaste mais de Pindare en lisant Ἱαπετιονίδος φύτλας κοῦροι κόρας καὶ φερτάτου Κρονιδᾶν « fils d'une fille de la lignée de Japet et du plus considérable des fils de Cronos ». Les corrections que nous recommandons ont été, ce n'est pas surprenant, plusieurs fois refaites depuis Heyne. M.J.H. van der Weiden⁹⁴ et S. Lavecchia⁹⁵ allèguent notre passage pour illustrer l'usage du « pluriel poétique » ou « de majesté »⁹⁶ dans le dithyrambe fr. 75.11-2 Maehler, γόνον (v. l. γονέων) ὑπάτων μὲν πατέρων μελπόμεν<οι> | γυναικῶν τε Καδμεῖαν, « chantant le fils de pères souverains et de femmes cadméesennes » (Dionysos fils de Zeus et de Sémerlé), mais, quoique le pluriel nous paraisse ici moins gênant que dans le passage de l'*Olympique*, nous osons suggérer le rétablissement du singulier, γόνον ὑπάτου μὲν πατέρος⁹⁷ μελπόμεν<οι> | γυναικός τε Καδμεῖας. Van der Weiden allègue *I.* 5.43 τοῖσιν (« Achille ») Αἴγιναν προφέρει στόμα πάτραν et 8.35a ἡ Διὸς παρ' ἀδελφοῖσιν

⁹¹ *Pindaros*, 356 n. 1.

⁹² Pour le texte, voir l'apparat critique de l'édition de Liberman, *Pindare. Pythiques*.

⁹³ Pour ce qui est de son identité et de la nature de l'innovation pindarique, nous nous en tenons à l'enquête de police modèle de Wilamowitz, *Pindaros*, 352-60 (il utilise lui-même le vocabulaire policier). Mais nous ne croyons nullement qu'il ait raison de garder les pluriels incriminés ; leur rejet n' invalide pas son enquête.

⁹⁴ *The Dithyrambs of Pindar*, Amsterdam 1991, 199-200.

⁹⁵ *Pindari dithyramborum fragmenta*, Roma 2000, 265 (« plurale enfatico »).

⁹⁶ La meilleure synthèse sur ces usages est, à notre connaissance, le chapitre « Plural statt des Singulars » chez E. Löfstedt, *Syntactica*, Lund 1956², I, 27-65. Hélas, pas plus que K. Witte, *Singular und Plural*, Leipzig 1907, il ne considère les passages dont nous contestons la lecture ; il est vrai qu'il privilégie le latin.

⁹⁷ Rapprocher Himérios, *orationes* 46.8, ὁ πατρὸς ὑπάτου βλάστημα, avec les remarques de T.D. Barnes, « Himerius and the Fourth Century », *CPh* 82, 1987, 206-25, spéc. 218. Selon E. Fraenkel, *Gnomon* 34, 1962, 261, le passage de Pindare exprime un motif parodié par Euripide, *Cycl.* 41-2, παῖ γενναίων μὲν πατέρων | γενναίων δ' ἐκ τοκάδων et que l'on retrouve chez Catulle 64,23-3b, « o bona matrum progenies ». Mais, observons-nous, le passage de Pindare se distingue des deux autres par le fait qu'il évoque un père et une mère identifiables au moyen d'une périphrase précise (« kenning »).

(« Poséidon »), mais il suffit de voir ces deux passages dans leur contexte pour constater que le pluriel intentionnellement général et vague⁹⁸ y diffère de celui que van der Weiden admet dans les passages que nous considérons comme suspects. Mme Hummel⁹⁹ range pêle-mêle les passages cités (elle omet *I.* 5.43 à juste titre¹⁰⁰) dans la catégorie des pluriels « emphatiques » et elle mentionne *P.* 4.50-1 νῦν γε μὲν ἀλλοδαπᾶν κριτὸν εύρήσει γυναικῶν (« Malaché ») | ἐν λέχεσιν γένος, mais le pluriel vague ressortit à la prophétie de Médée¹⁰¹. Le pluriel κύνες à propos de Géryon (*I.* 1.13), également allégué par Mme Hummel, s'explique par sa polycéphalie. En *O.* 6.68 Ἡρακλέης, σεμνὸν θάλος Ἀλκαΐδᾶν (« Amphitryon »), l'idée qu'Héraclès assure la propagation des Alcaïdes n'a rien que de normal¹⁰² ; dans γόνον ὑπάτων μὲν πατέρων μελπόμεν<οι> | γυναικῶν τε Καδμεϊᾶν, le pluriel nous paraît différent et non irrépréhensible. C'est dubitativement que Lavecchia¹⁰³ rapporte *P.* 4.150 ἀμετέρων τοκέων au seul père de Jason. Il invoque *I.* 5.39-41 λέγε, τίνες Κύκνον, τίνες Ἐκτόρα πέφρον | καὶ (...) Μέμνονα χαλκοάραν, mais la pluralité des compléments et des actes évoqués peut justifier le nombre de l'interrogatif. Le pluriel μελπόμεν<οι> a-t-il eu un effet contaminant ? Les pluriels environnants ont eu, si nous voyons juste, raison des singuliers φερτάτου et κόρας.

O. 9.88-90

Ἄργει τ' ἔσχεθε κῦδος ἀνδρῶν, παῖς δ' ἐν Ἀθάναις,

⁹⁸ H. Weir Smyth, *Greek Melic Poets*, London 1906², 361 évoque le « pluriel allusif », appellation qui sied aux deux passages juste mentionnés mieux qu'aux vers du dithyrambe que commente Smyth.

⁹⁹ *Syntaxe de Pindare*, 54. Là aussi, comme l'indique Mme Hummel, une scholie explique « pluriale pro singulari ». H.L. Jones, *The Poetic Plural of Greek Tragedy in the Light of Homeric Usage*, Ithaca 1909, 141-2 (« Homer and Pindar ») met aussi sur le même plan des usages pindariques différents (il allègue même *P.* 9.104-5 αὗτις ἔγειται | καὶ παλαιὰν δόξαν ἐδῶ προγόνων, en rapportant le pluriel au seul Alexidamos, mentionné v. 121). Il nous semble évident qu'il faut établir une distinction entre γόνον ὑπάτων μὲν πατέρων μελπόμεν<οι> | γυναικῶν τε Καδμεϊᾶν et (par exemple) *Ilias* 3.49, νῦν ἀνδρῶν αἰχμητῶν (Hélène), pluriel dont Jones fait très bien ressortir la signification.

¹⁰⁰ Voir E. Thummer, *Pindar. Die isthmischen Gedichte*, Heidelberg 1969, II, 92.

¹⁰¹ Voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 131.

¹⁰² Comparer *O.* 2.45 Ἄδραστιδᾶν θάλος ἀρωγὸν δόμοις (Thersandros, fils de Polynice et d'Aréa fille d'Adraste), « il germoglio che regge la casa degli Adrastidi » (ainsi L. Lehnus, *Pindaro. Olimpiche*, Milano 1981, dont on verra l'exégèse, 42 ; opposer O. Schneider, *Callimachea*, Leipzig 1873, II, 718). Nous tenons pour fourvoyé le rattachement de Ἄδραστιδᾶν à θάλος plutôt qu'à δόμοις (ainsi Catenacci, *Olimpiche*, 397), même si Ἄδραστιδᾶν θάλος dit du fils de la fille d'Adraste ne s'entend pas moins bien que θάλος Ἀλκαΐδᾶν dit d'Héraclès fils d'Amphitryon.

¹⁰³ Il invoque aussi deux passages d'Euripide, *Cycl.* 41-2 (voir n. 98) et *Ion* 262-3. Chez Eschyle *Choeph.* 329-31 πατέρων δὲ καὶ τεκόντων | γόνος ἔνδικος ματεύει | τὸ πᾶν ἀμφιλαφῆς ταρσήθεις, le pluriel permet, croyons-nous, l'ambiguïté intentionnelle consistante en ce que le public peut rapporter τεκόντων à Agamemnon et/ou à Clytemnestre. Nous lirions ἔνδικον ματεύει τίταν (ἔνδικον O. Müller, titân J.F. Martin), « le concert de déploration soulevé pour pères et enfanteurs traqué le vengeur justicier », car ματεύει appelle un complément exprimé et τὸ πᾶν est superflu.

οῖον δ' ἐν Μαραθῶνι συλλαθεὶς ἀγενείων
μένεν ἀγῶνα πρεσβυτέρων ἀμφ' ἀγυριδεσσιν·

90

« À Argos Épharmostos obtint le triomphe dans la catégorie des hommes et dans celle des *paides* à Athènes ; quelle ne fut pas à Marathon la lutte que, retiré de la catégorie des imberbes, il soutenait, aux prises avec de plus âgés que lui, pour obtenir les coupes d'argent ». Ce retrait du lutteur Épharmostos de la catégorie des ἀγένειοι dans les « Herakleia » de Marathon s'explique, remarque Wilamowitz¹⁰⁴, « *weil er so stämmig aussah, wohl schon einen keimenden Flaum auf den Wangen hatte, so daß sie ihm sein Alter nicht glaubten* »¹⁰⁵. Les parallèles qu'offre la documentation littéraire suggèrent que les athlothètes¹⁰⁶ ont, de leur propre initiative, retiré le garçon de la catégorie des ἀγένειοι¹⁰⁷. Il y a, dans la préparation de l'évocation de cet incident et dans la présentation des victoires d'Épharmostos¹⁰⁸, un art qu'il est utile de signaler : l'ordre chronologique inversé ἀνδρῶν, παιᾶς, mis en relief par le rapprochement et la « *uariatio* » de la construction, jette le trouble dans l'esprit du lecteur sur l'âge du garçon et prépare l'idée du changement de catégorie du garçon, συλλαθεὶς ἀγενείων...

¹⁰⁴ *Pindaros*, 350. T. Klee, *Zur Geschichte der gymnischen Agone an griechischen Festen*, Leipzig 1918, 47 ne disait pas autre chose.

¹⁰⁵ Comparer N. 5.6, οὐπ γένουσι φάινον τερείνας ματέρ' οινάνθαν ὄπώρας, « ne présentant pas encore sur ses joues la floraison duveteuse du bourgeon de vigne, cette mère du tendre arrière-été » (à propos de Pythéas d'Égine). Le fait que les éditeurs de Pindare ou bien gardent τερείναν ματέρ' οινάνθαν ὄπώραν, « (ne présentant pas encore sur ses joues) le tendre arrière-été, mère de la floraison duveteuse du bourgeon de vigne » (« Gallimathias », Wilamowitz, *Pindaros*, 171 n. 1), ou bien se contentent de changer τερείναν en τερείνας entache l'érudition pindarique. Dans une note bien documentée, H. Friis Johansen et E.W. Whittle, *Aeschylus. The Suppliants*, Copenhagen 1980, III, 292 au v. 998, τέρειν' ὄπώρα δ' εὐφύλακτος οὐδαμῶς, réussissent à ne pas citer le passage. Il est une pierre de touche de toute édition critique de Pindare. Wilamowitz conserve τερείναν, mais Schroeder, *Pindari carmina*, 1923², 520 se prononce à juste titre en faveur de τερείνας ματέρ' οινάνθαν ὄπώρας. La faute est due à l'idée prosaïque que c'est la saison qui engendre le bourgeon de vigne et non l'inverse, mais le poète voit la chose différemment : cf. fr. 75.14-15 Machler φοινικοεάνων ὄπότ' οιχθέντος Όρεων θαλάμου | εὐδόμον ἐπάγοισιν ἔαρ φυτὰ νεκτάρεα « quand, la chambre des Heures à la robe de pourpre s'étant ouverte, les productions nectaréennes de la nature font venir le printemps parfumé » ; Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, 311 n. 1.

¹⁰⁶ Le décret de peu postérieur à la bataille de Marathon (490 av. J.-C.) et relatif aux « *Herakleia* » de Marathon (*IG I³ 3.2-3*) atteste ce terme.

¹⁰⁷ Voir J.H. Krause, *Die Gymnastik und Agonistik der Hellenen*, Leipzig 1841, I, 265-6. J. Ebert, *Agonismata. Kleine philologische Schriften zur Literatur, Geschichte und Kultur der Antike*, Stuttgart-Leipzig 1997, 193-9 étudie une épigramme de Straton (*Anth. Pal.* 12.255) où un agonothète pythique fait observer à son collègue agonothète olympique que ce dernier admet les garçons trop âgés que lui rejette (έκκρινω), en tant, bien sûr, qu'amateur de garçons plus jeunes. Sur lutte et classes d'âge, voir G. Doblhofer, W. Petermandl et U. Schachinger, *Quellendokumentation zur Gymnastik und Agonistik im Altertum. 6, Ringen*, Wien 1998, 395-7.

¹⁰⁸ L'anthroponyme (« bien articulé à..., bien adapté à... ») convient à un lutteur qui, usant de la feinte et retombant toujours sur ses pieds, abat sur ses adversaires plus âgés des coups foudroyants, φῶτας δ' ὀξυρεπεῖ δόλῳ | ἀπτωτὶ δαμάσσοις (91-2).

ἀγῶνα πρεσβυτέρων. Le mot très fort συλαθείς emporte l'idée d'enlèvement, qui évoque irrésistiblement la coutume au moins crétoise de l'enlèvement du jeune garçon dans l'homosexualité initiatique et rituelle¹⁰⁹, et le passage de la catégorie des ἀγένειοι à celle des ἄνδρες évoque l'inscription εἰς ἄνδρας de l'éromène par l'éraste plus âgé¹¹⁰. Selon Wilamowitz (1922), il ressort nettement du passage que nous étudions que ἀγένειοι et παῖδες ne constituent qu'une seule et même classe. On observera alors le chiasme ἀνδρῶν Α / παῖς Β / ἀγενέιων Β' / πρεσβυτέρων Α' et la double « uariatio » ἀνδρῶν ≈ πρεσβυτέρων et παῖς ≈ ἀγενέιών. Theophil Klee (1918)¹¹¹ pensait, à rebours de l'opinion courante de son temps et du nôtre, que notre texte atteste l'ajout d'une nouvelle classe, celle des ἀγένειοι : dans ce cas, au lieu de ABB'A', on aurait ABCA'. La formulation artistique que nous avons mise en exergue nous paraît, pour ne considérer qu'elle, en faveur de Wilamowitz. Les génitifs brachylogiques ἀνδρῶν (κῦδος) et πρεσβυτέρων (ἀγῶνα) sont caractéristiques du style de Pindare¹¹². Ce qui est remarquable aussi, c'est le silence du poète sur l'assise naturelle (l'aspect physique d'Épharmostos) du changement de catégorie du garçon ; la mention de la beauté du jeune athlète est réservée pour la chute de la strophe, ὥραιος ἐδὼν καὶ καλὸς κάλλιστά τε ρέξαις (v. 94), « épanoui de jeunesse, beau et auteur de beaux exploits ». Mais le silence que nous signalons et le côté abstrait de l'évocation de la beauté du garçon suggèrent que Pindare n'a pas vu Épharmostos et ne le connaît pas directement. C'est, selon une hypothèse antique plausible (scholie 123c) reprise par Wilamowitz¹¹³, à l'intercession du proxène des Thébains Lampromachos (v. 84) que le bel Épharmostos doit l'ode pindarique qui le célèbre. Nous opposons le cas de la pseudo-Néméenne XI, si c'est bien, comme nous le pensons¹¹⁴, par le truchement de son jeune frère, le peu

¹⁰⁹ W.A. Percy III, *Pederasty and Pedagogy in Archaic Greece*, Urbana-Chicago 1996, 56-7, 65, 67, 71, 123, 128, 200 restreint à la Crète la coutume dont E. Bethe faisait une caractéristique de la « Knabenliebe » dorienne dans un article pionnier d'une qualité philologique rarement atteinte dans les publications relatives à ce sujet, « Die dorische Knabenliebe. Ihre Ethik und ihre Idee », *RHM* 62, 1907, 438-75.

¹¹⁰ Voir Plutarque *Amatorius* 761B, commenté par Bethe, 449 : παρ' ὑμῖν δ', ὃ Πεμπτίδη, τοῖς Θηβαίοις οὐ πανοπλίᾳ ὁ ἔραστής ἐδωρείτο τὸν ἔρωμενον εἰς ἄνδρας (ἀνδέτας mss., corr. A. W. Winckelmann) ἐγγραφόμενον; (cf. Photios N 138, III, 18 Theodoridis, νεολαίᾳ· νέος λαὸς καὶ οὐ πάλαι εἰς ἄνδρας ἐγγεγραμμένος).

¹¹¹ Zur Geschichte der griechischen Agone an griechischen Festen, 45-6.

¹¹² Voir notre observation sur *O. 6.15*, πυρᾶν νεκρῶν.

¹¹³ *Pindaros*, 348. Plusieurs scholies supposent un lien de parenté entre Épharmostos et Lampromachos. Doblhofer, Petermandl et Schachinger, *Quellendokumentation zur Gymnastik und Agonistik im Altertum*. 6, *Ringen*, 268 croient savoir qu'ils étaient frères, ce que ne dit pas la très brève notice (*RE* XII,1 col. 587 [Oldfather, 1924]) à laquelle ils renvoient. Dans son commentaire de 1821, 193, Boeckh suggère cette fraternité de sang, alors que, dans une précédente observation (192) peu remarquée, il explique le choix pindarique d'évoquer Patrocle et Achille par l'allusion à une fraternité d'armes entre Épharmostos et Lampromachos. Plus qu'une fraternité d'armes ? La recommandation pressante d'Achille à Patrocle, οὐλίῳ viv ἐν Ἀρει μή ποτε σφετέρας ἀτερθε ταξιοῦσθαι δαμαστιμβρότου αἰχμᾶς (76-9), « dans le meurtrier combat ne te poste jamais loin de ma lance domptuese de mortels », pourrait le suggérer !

¹¹⁴ Voir G. Liberman, « L'elogio pindarico di Teosseno (fr. 123) rivisitato », dans S. Caciagli, ed.,

résistible Théoxène, qu’Aristagoras de Ténédos eut l’honneur de voir son entrée en charge comme prytane célébrée par Pindare.

O. 10.1-3

Tὸν Ὀλυμπιονίκαν ἀνάγνωτέ μοι
Ἄρχεστράτου παῖδα, πόθι φρενός
ἔμᾶς γέγραπται.

« Du vainqueur olympique, fils d’Arkhestratos, lisez-moi le nom, là où dans mon esprit il est inscrit ! », traduit Yvonneau, dans une étude élégante des passages de Pindare relatifs à l’écriture¹¹⁵. Si répandu ce rendu soit-il¹¹⁶, il ne tient pas compte du fait que πόθι introduit une interrogative indirecte¹¹⁷. Or ce fait importe à l’exégèse de ἀνάγνωτε, car, au sens de « lire », qu’il est si tentant d’accepter au vu de la symétrie apparente ἀνάγνωτε / γέγραπται, le verbe ἀναγνῶναι paraît malaisément introduire une interrogative indirecte. Nous croyons qu’il faut supprimer des dictionnaires en usage cette prétendue première attestation dans la littérature grecque du sens de « lire » pour ἀναγνώσκω¹¹⁸ et que ἀνάγνωτε signifie « faites-moi connaître à voix haute », peut-être avec l’idée d’une « recognitio », « recherche », « investigation »¹¹⁹. L’extraction du sujet du verbe de l’interrogation indirecte hors de cette dernière et sa fonction de COD du verbe introducteur de l’interrogation forment un idiotisme trop connu pour que nous y insistions. Le verbe ἀναγνῶναι n’apparaît qu’une autre fois chez Pindare, en I. 2.23-4 (*Νικόμαχος*) ὅν τε καὶ κάρυκες ὥρᾶν ἀνέγνον, σπονδοφόροι Κρονίδα | Ζηνὸς Ἀλεῖοι, παθόντες πού τι φιλόξενον ἔργον « Diesen erkannten auch die Boten der Festzeit, die eleischen Friedensbringer des Kroniden Zeus, weil sie vielleicht seine Gastfreundschaft erfahren hatten »¹²⁰. Avec ce sens de

Eros e genere in Grecia arcaica, Bologna 2017, 153.

¹¹⁵ J. Yvonneau, « Pindare et l’écriture », 2017, 3 (en ligne <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-03172001/document>).

¹¹⁶ Voir par exemple J. Svenbro, *Phrasikleia. An Anthropology of Reading in ancient Greece*, trad. J. Lloyd, Ithaca-London 1993, 180 (les pages 163-70 contiennent une analyse de la notion de « reconnaissance » qui est à la base du sens de « lire » acquis par ἀναγνώσκω) ; R.D. Woodard, *The Textualization of the Greek Alphabet*, Cambridge 2014, 271-2.

¹¹⁷ Nous trouvons confuse la remarque de Verdenius, *Commentaries on Pindar; Volume 2*, 55 : « ἀναγνώσκω used in the sense ‘to read’ does not have the connotation of searching, but the poet asks for a simple report (rightly Nisetich ‘read out’) of the place where the victor’s name is recorded ». Nous avons vu à propos de O. 2.32 que plus d’un exégète font comme si ὄποτε signifiait « si », en l’occurrence πότερα. Ce n’est que récemment (M.D. Reeve, « Pythian 4,263-269 », *SIFC* 11, 2013, 253-6) qu’il fut découvert qu’en P. 4.266 εἰ introduit une interrogative indirecte !

¹¹⁸ La première attestation est alors Aristophane, *Equites*, 118 (année 424), commenté par Svenbro, *Phrasikleia*, 163-4.

¹¹⁹ Le TGL II 318-19 range le passage non dans la rubrique « lego » mais dans celle relative à « agnosco », non sans faire valoir l’analogie du latin « recognosco » et du français « reconnoître ».

¹²⁰ Ainsi E. Thummer, *Pindar. Die isthmischen Gedichte*, Heidelberg 1968, I, 169 et 1969, II, 45,

« reconnaître » reconnu par les lexiques (« Homère » ; Hérodote 2.91.6), nous sommes en terrain connu ; il n'en va pas de même pour *O.* 10.1, mais c'est que nous sommes vers 474, hors de la littérature attique, et que le sens de ἀναγινώσκω est encore flottant et non cristallisé dans l'acception si bien connue de « lire ». On impose ce dernier sens à ἀνάγνωτε en oubliant qu'un des pères de la « klassische Altertumswissenschaft », F.A. Wolf, avait prévenu contre cette faute de méthode¹²¹. L'exégèse pindarique contemporaine¹²², à de rares exceptions près¹²³, conteste l'emploi factitif de γινώσκω chez Pindare au sens de « faire connaître », mais il nous paraît tout à fait artificiel d'entendre en *O.* 13.3-4, γνόσομαι | τὰν ὥλβιαν Κόρινθον, « je connaîtrai la fortunée Corinthe » et non « je ferai connaître la fortunée Corinthe », ainsi que comprennent la scholie ancienne 1b (357.16-17 Drachmann) et la scholie récente γνώσομαι, ἀντὶ τοῦ εἰς ἀνάμνησιν ἄξω τὴν Κόρινθον (I, 386.12-13 Abel), le *TGL III* 630A sous la plume de W. Dindorf, le *LSJ* s. v. B et le *DGE* s. v. V, pour ne mentionner que ces lexiques. Wasserstein¹²⁴ considère ce sens comme approximativement adapté au contexte mais impossible à attribuer à γνώσομαι, et il préfère sa conjecture (métriquement irréprochable) *ἀγγνώσομαι = ἀναγνώσομαι, « je proclamerai », c'est-à-dire « I shall also include in the proclamation of the victor the name of his city ». Mais la possibilité de l'emploi factitif du verbe simple découle, croyons-nous, de la réalité incontestable de l'emploi factitif du composé ἀναγινώσκω au sens de « amener (à), persuader (de) », bien connu chez Hérodote — il s'agit le plus souvent de l'aoriste sigmatique causatif¹²⁵ ἀνέγνωσα¹²⁶, mais on cite Hérodote 7.10.3 γνόντα

d'où nous transcrivons cette remarque : « Das Wiedererkennen setzt eben ein erstes Bekanntwerden voraus, und die in einem solchen Rahmen einzige mögliche Begegnung ist jene der gastlichen Bewirtung ». Race (*Pindar. Nemean Odes, Isthmian Odes, Fragments*, Cambridge, Mass.-London 1997, 149) ignore le sens de ὅν τε et ruine la construction du passage en traduisant « and whom the heralds of the seasons also recognized ».

¹²¹ *Prolegomena ad Homerum*, ed. R. Peppmüller, Halle 1884, 68 n. 51, « Neque ἀναγνῶναι, legere, aut simile aliquid, ibi ubi id maxime exspectes, invenias ; etsi alio sensu dicitur σήματα ἀναγνῶναι Odyss. τ. 250. ψ. 206. ω. 346 ». Wolf a raison d'écrire ἀναγνῶναι, car seul l'aoriste est attesté chez « Homère » et Pindare.

¹²² Ainsi Wilamowitz, *Pindaros*, 371-2 ; L. Lomiento, *Pindaro. Olimpiche*, Milano 2013, 590 ; A. Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro. Introduzione, commento e analisi metrica*, Stuttgart 2021, 24-5.

¹²³ Ainsi Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 221-2. Slater, *Lexicon* s. v. c « recognize, give recognition to » botte en touche.

¹²⁴ A. Wasserstein, « A Gamma in Pindar, Ol. 13.3 », *CQ* 32, 1982, 278-80.

¹²⁵ Voir, sur la valeur causative de l'aoriste sigmatique, P. Buttmann, *Ausführliche griechische Sprachlehre*, Berlin 1825, II 1, 48-9 et 98 ; W. Kühne, *Das Causativum in der griechischen Sprache*, Leipzig 1882, 19-20 ; P. Chantraine, *Histoire du parfait grec*, Paris 1926, 119-21. Selon Kühne, *op. cit.*, 22, Pindare utilise comme causatif (« descendere facit ») le présent immédiatif (κατα)βαίνω en *P.* 8.78, « ein versuch die bedeutung des aorist ἔβησα nach analogie etwa von φαίνω—ἔφηνα auch auf das präsens zu übertragen », mais Liberman, *Pindare. Pythiques*, 160 rejette le texte et l'interprétation sur lesquels se fonde Kühne et que défend, avec καταβαίνει factitif, O. Schroeder, *Pindars Pythien*, Leipzig-Berlin 1922, 74. Il relève la propension de la scholiographie pindarique à supposer indument des causatifs.

¹²⁶ « Brachte zum Entschluß, veranlaßte », d'après Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, 756.

ἐπ’ οῖους ἄνδρας ἀναγινώσκεις στρατεύεσθαι βασιλέα et Antiphon 2.2.7 ύπο τε τῶν κυρίων ἀναγινώσκομενον ἐπινεῦσαι ἦν εἰκός. Puisque certains présents à redoublement en -σκω ont un sens factitif¹²⁷, puisque διδάσκω « doceo » a une valeur causative qui l’oppose à ἐδάην « didici » et au présent latin « disco » que d’aucuns apparentent à διδάσκω étymologiquement¹²⁸, puisqu’enfin Pindare emploie μιμάσκομαι immédiatif (pour parler comme Philipp Buttmann¹²⁹) et, au moins une fois, μιμάσκω causatif (μνάσει, *paeanes*, S3.35, 407 Rutherford = fr. 520.35 Maehler)¹³⁰, il ne nous semble pas interdit de penser que γινώσκω aussi peut avoir cette valeur causative, en l’occurrence celle du factitif sanscrit « jñā-paya-ti »¹³¹, « il fait connaître, il proclame ». Pindare, qui ne connaît pas, s’agissant de γινώσκω, d’opposition entre l’actif causatif (μιμάσκω) et le moyen immédiatif (μιμάσκομαι)¹³² et n’a ni l’aoriste sigmatique ἀνέγνωσα (cf. ἐδίδαξα) ni *ἔγνωσα, exprimerait, au temps et à l’aspect correspondants, l’idée portée par γινώσκω factitif¹³³ au moyen de l’aoriste radical et du futur¹³⁴, par lesquels il exprime surtout le sens immédiatif, seul connu par ailleurs¹³⁵. On ne s’est d’ailleurs pas interdit de penser que Pindare est volontairement ambigu et que γνώσομαι a un

¹²⁷ Voir Kühne, *Das Causativum in der griechischen Sprache*, 7 et 21. Pindare offre un exemple très notable du causatif ἥλασκομαι (*O.* 7.9). On trouve aussi chez lui le plutôt rare πιπίσκω, *I.* 6.74, πίσω σφε Δίρκας ἀγνὸν ὕδωρ, « je lui ferai boire l’eau sainte de Dircé » ; fr. 111.1 Maehler, ἐνέπισε.

¹²⁸ Sur tout cela, voir Willi, *Origins of the Greek Verb*, 64, 183, 486 et 489, faisant fond sur un article célèbre d’A. Debrunner (1937) et, pour le lien avec latin « disco », sur un article de M. Lejeune (1976).

¹²⁹ *Ausführliche griechische Sprachlehre*, II 1, 45-6.

¹³⁰ Mme Hummel, *La Syntaxe de Pindare*, 221 admet ἔμνασεν factitif en *P.* 11.13, où Liberman, *Pindare. Pythiques*, 200 lit et défend ἔμνασεν (Boeckh).

¹³¹ Voir K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Strasbourg 1892, II 2, 1156-7.

¹³² Mme Peri, *L’Olympica XIII di Pindaro*, 24 objecte que les « parallèles » tirés du verbe γινώσκω et censés illustrer le sens causatif de γνώσομαι sont « interni all’opera di Pindaro » et que « in nessuno (...) figura la diatesi media ». Mais, pour ne rien dire de la première objection, γνώσομαι est le futur de γινώσκω, non de *γινάσκομαι ! Voir C. Mutzbauer, *Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre und der homerische Tempusgebrauch*, Strasbourg 1893, 210. Nous écartons, avec Erdmann, *De Pindari usu syntactico*, 52, l’interprétation causative de γινώσκω en *P.* 4.263 et *O.* 6.96 ; 7.83 (voir notre observation sur *O.* 7.45-7).

¹³³ Rapprocher γεγωνέω (trois occurrences chez Pindare), « dire à voix haute », dont le véritable sens est « faire entendre », selon X. Tremblay, « Études sur le verbe vieil-irlandais : III. Les parfaits à longue en celtique et germanique », *Études celtiques* 33, 1997, 109-42, spéc. 115-17. Voir Pott, *Etymologische Forschungen*², II 2, 51, dans la rubrique consacrée à la racine « G'ñā » (> γιγνώσκω) : « so gewinnt es einige Wahrscheinlichkeit, das Perf. γέγωνα mit Präsensbed. (thue kund, rufe) mit Zubehör, und γεγωνίσκω seien kausativ gewendete Formen (zu erkennen geben) » ; Bechtel, *Lexilogus zu Homer*, 87. On trouve un exemple remarquable de γεγωνίσκω chez Thucydide (7.76), dans le *Prométhée* attribué à Eschyle et chez Euripide, pour rester dans la période « classique ».

¹³⁴ Tremblay, « Les parfaits à longue en celtique et germanique », 117, admet γνώσομαι causatif.

¹³⁵ Le passage de Pausanias allégué par Boeckh (commentaire de 1821, 162), 1.28.11, τάδε μὲν οὖν εἰρήσθω μοι τῶνδε ἔνεκα, γνῶναι ὀπόσοις μέτεστι σπουδῆς (<τὰ>) ἐξ τὰ δικαστήρια, doit être pris autrement, à savoir 1) en faisant dépendre γνῶναι de μέτεστι σπουδῆς et 2) en transposant γνῶναι après σπουδῆς, ainsi que fit H. Hitzig (1896). Il est en effet peu « critique » de soutenir 1) en refusant 2), comme font plus d’un éditeur aujourd’hui.

double sens, causatif et immédiatif¹³⁶. Le latin tardif utilise le passif « cognosci » au sens de « notum fieri », « se faire connaître », γνωρίζεσθαι¹³⁷, dans la formule « Anacreon lyricus cognoscitur »¹³⁸. Le verbe ἀναβιώσκομαι est tantôt immédiatif, « revenir à la vie », tantôt causatif, « ramener à la vie »¹³⁹. Le latin « luceo », causatif, signifie « faire luire » (latin archaïque puis tardif) et, essif, « luire » (latin archaïque, classique et tardif)¹⁴⁰. Kühne¹⁴¹ cite λάμπω « briller » et « faire briller » (Euripide) parmi trente-neuf « verbes « primitifs » immédiatifs également utilisés comme causatifs. Le même Kühne¹⁴² relève l'emploi unique de l'actif immédiatif πονέω, « avoir mal », comme causatif, « faire mal », chez Pindare *P.* 4.151, κοῦ με πονεῖ τεὸν οἴκον ταῦτα πορσύνοντ’ ἄγαν, « Et il ne me gêne pas que ces biens pourvoient à ta maison par trop »¹⁴³. Pindare a donc activé la potentialité causative de πονέω, qui, comme « luceo », a la formation d'un intensif ou d'un causatif, et, croyons-nous, celle de γνώσκω. Nous reconnaissions, avec l'exégèse ancienne, l'emploi causatif en *O.* 6.87-90 ὅτρυνον νῦν ἔταίρους, | Αἰνέα, πρῶτον μὲν Ἡραὶ Παρθενίαν κελαδῆσαι, | γνῶναί τ' ἔπειτ', ἀρχαῖον ὄνειδος ἀλαθέσιν | λόγοις εἰ φεύγομεν, Βοιωτίαν νῦν « incite à présent tes compagnons, Ainéas (l'homme chargé de l'exécution de l'ode), d'abord à célébrer Héra Parthénia, et ensuite à faire connaître s'il est vrai, comme nous l'affirmons¹⁴⁴, que nous échappons bien

¹³⁶ Voir les travaux cités par Mme Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 24.

¹³⁷ J.H.H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache*, Leipzig 1876, I, 287 relève que γνωρίζω inchoatif « prendre connaissance de » apparaît au sens causatif de « faire connaître », qui, note-t-il, devient plus tard dominant, dans *Prometheus uinctus* 486-7 κληδόνας τε δυσκρίτους | ἐγνώριστ' αὐτοῖς ἐνοδίους τε συμβόλους (cf. Kühne, *Das Causativum in der griechischen Sprache*, 10). L'inchoatif « innotesco » prend à la fin de l'Antiquité un sens causatif (cf. K. Sittl, « De linguae Latinae verbis incohativis », *ALL*, Leipzig 1884, I, 465-533, spéc. 522-3).

¹³⁸ Voir *TLL III* 1507.74-1508.2.

¹³⁹ Voir G. Curtius, *Das Verbum der griechischen Sprache*, Leipzig 1877², I, 290.

¹⁴⁰ « Luceo » essif a la formation d'un intensif-duratif (cf. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*, II 2, 1147-8 et 1151) : proto-indoeuropéen « *lewk-éh-ye-ti », latin « lūc-e-t », causatif sanscrit « rōc-aya-ti » / essif « rōcate », « il luit ». Il ne faut donc pas s'étonner de la quantité de « ū » dans l'essif. La doctrine classique, à notre avis plus compliquée et moins plausible, est que le « u » long de l'essif « luceo », originellement bref, est analogique de celui du causatif : voir W.M. Lindsay, *The Latin Language*, Oxford 1894, 481 ; M. de Vaan, *Etymological Dictionary of Latin*, Leiden-Boston 2008, 356. « Si-sto », causatif de « sto », est une forme à redoublement dont la valeur était peut-être originellement intensive, selon Westphal, *Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache*, 73. La forme γνωσκω présente généralement le sens intensif de l'immédiatif ; à l'occasion, comme chez Pindare, cette forme semble prendre le sens factitif. Sur le passage du sens intensif au sens factitif, voir aussi Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, II, 118-19, et contre B. Delbrück, K. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*², Strassburg 1916, II 3, 247-8.

¹⁴¹ *Das Causativum in der griechischen Sprache*, 4.

¹⁴² *Das Causativum in der griechischen Sprache*, 7.

¹⁴³ Voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 234, en ajoutant un renvoi à Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, 70-5.

¹⁴⁴ Nous entendons ainsi, c'est-à-dire comme l'équivalent de ἐτύμος (le seul adverbe que Pindare emploie, et encore une seule fois, au sens de « vraiment »), la locution ἀλαθέσιν λόγοις, que le dernier commentateur, Adorjáni, *Pindars sechste olympische Siegesode*, 280, rapporte à l'ensemble

à l'ancienne expression injurieuse “truite béotienne” ». Dans ce passage, comme dans *O.* 10.1, le verbe est suivi d'une interrogative indirecte.

O. 10.7-12

ἔκαθεν γὰρ ἐπελθὼν ὁ μέλλων χρόνος
ἔμὸν καταίσχυνε βαθὺ χρέος.
ὅμως δὲ λῦσαι δυνατὸς ὀξεῖαν ἐπιμοιφὰν τόκος ὄνάτωρ νῦν ψῆφον
[έλισσομέναν]
οἴπα κῦμα κατακλύσσει ρέον,
<τίσιν> τε κοινὸν λόγον
φίλαν τ<ε>ίσομεν ἐς χάριν. 10

8 καταίσχυνε Boeckh : καταίσχύνει codd. || 9 ὄνάτωρ Hermann: θνατῶν codd. | pessimam ante νῦν distinctionem sustulimus, praeente Hartung, qui locum aliter nec bene constituit || 10 οἴπα Lomiento post Hermann, nescimus an non recte (uide sis adn. nostram) : οἴπα uel οἴπα codd. ueteres : οἴπᾳ edd. inde a Bergk 1866 || 12 τίσιν nos, alia possis : οἴπα uel οἴπα codd. ueteres : οἴπᾳ Lomiento post Hermann : οἴπᾳ edd. inde a Bergk 1866.

« Car, venu de loin, le temps écoulé en attente de l'échéance a fini par faire honte à ma dette abyssale. Néanmoins maintenant l'intérêt profitable, à même de solder le reproche acerbe, submergera (la dette), comme (οἴπα) la vague qui déferle fait avec le galet qu'elle roule, et pour paiement nous verserons un éloge collectif en gage de bonne amitié ». Pour que l'on saisît immédiatement le mouvement et la structure à notre avis authentiques du passage, nous avons fait honneur à la géniale correction de Hermann ὄνάτωρ et admis, à titre d'exemple, un mot (τίσιν) qui élimine la répétition, à notre avis fautive, de οἴπᾳ. Nous tenons pour fatale à la bonne intelligence du passage la ponctuation ordinaire par laquelle νῦν ouvre une nouvelle proposition. Le futur κατακλύσσει condamne tout texte qui fait de οἴπᾳ κατακλύσσει une proposition comparative, laquelle réclamerait le présent : ainsi « come (οἴπᾳ) l'onda che corre sommergerà il sasso che rotola, così (οἴπᾳ τε¹⁴⁵) noi pagheremo il debito con pubblico canto in grazia all'amico »

du poème. Il se réclame, entre autres, de l'interprétation de G. Hutchinson, *Greek Lyric Poetry, A Commentary on Selected Larger Pieces*, Oxford 2001, 416, mais ce dernier dit expressément que « ἀλαθέστιν λόγοις must be seen as referring to this very clause » et nous croyons que cela est juste. Sur le caractère « performatif » de l'ensemble du passage, voir Graf, *De Graecorum veterum re musica*, 62-3. Adorjáni, 278 voit lui aussi que l'énoncé relatif à la célébration d'Héra Parthénia est performatif et ne renvoie pas à un « Kultlied » précédent l'exécution de la sixième *Olympique* (erreur stupéfiante de Wilamowitz, *Pindaros*, 307).

¹⁴⁵ Nous tenons pour beaucoup plus que douteuse l'idée que οἴπᾳ... οἴπᾳ τε puisse équivaloir à « ut... sic » (P. Brandt, *De particularum subiunctivarum apud Pindarum usu*, Leipzig 1898, 13 ; Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 330 ; Gentili, approuvé par Mme Lomiento) et nous trouvons très peu plausible l'explication lapidaire de Mme Lomiento, *Olimpiche*, 558, « l'expressione vale, elliticamente, per (νῦν) ἔστιν οἴπως », même si elle remonte à Hermann (pour une présentation

(Gentili) ou « let him (le vainqueur) see now (ópátω vūv, conjecture de Fennell très faible et qui n'a même pas pour elle la « vraisemblance » paléographique): just as a flowing wave washes (!) over a rolling pebble, so shall we pay back a theme of general concern as a friendly favor » (Race¹⁴⁶). La leçon ΘΝΑΤΩΝ introduit une légère impureté de responcion, ~ – – (tókoς θνατῶν) pour ~ .. –, à laquelle Hermann avait d'abord tenté, en 1798, de remédier en lisant tókoς <ό> θνατῶν, mauvaise conjecture qu'il fit oublier en 1817 avec ΘΝΑΤΩΡ¹⁴⁷, proposé lapidairement, sans la moindre justification, mais qui reçut l'agrément non moins lapidaire de Boeckh¹⁴⁸. C'est que ὥξεῖαν ἐπιμομφὰν θνατῶν, « il biasimo mordace dei mortali » (Gentili), est incongru, puisque Pindare est le débiteur d'Agésidamos, non des mortels en général, et que c'est de lui, non des mortels, que doit émaner le reproche ! La correction de Hermann allie à l'évidence « paléographique » l'adéquation sémantique, l'idiotisme poétique et l'ambiguïté pindarique (car il n'est pas si facile de déterminer le sens exact de la belle expression tókoς ὥντωρ¹⁴⁹) : comparer *P.* 3.55 ἀγάνορι μισθῷ « un

claire de cette interprétation alambiquée, voir Brandt). Dans un article intitulé « Riflessioni minime sulla logica della congettura in filologia », *QUCC* 85, 2007, 57-63, Mme Lomiento reprend la traduction de Gentili et défend la graphie ὥπᾳ = ὥπῃ, adoptée ailleurs (cf. Thucydide 5.77.6 et 79.3 ; M.S. Silk, « Pindar, *Olympian 2.5-7, Text and Commentary* », *CQ* 70, 2020, 506-7), mais, pour toute explication de la construction, elle se contente (58 n. 8) de renvoyer aux scholies : « Il valore modale del nesso correlativo ὥπᾳ... ὥπᾳ τε nel passo di Pindaro è chiarito dagli Schol. ad *Pind. Ol.* 10, 13 e, h, i, m ; 10, 14a che lo intendono equivalente a “come... così” ». Un philologue doit-il prendre pour argent comptant une telle explication ? Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 56 et 61 voit dans ὥπᾳ... ὥπᾳ τε « a paratactic comparison » (ainsi déjà Brandt). On se gardera d'alléguer en faveur de cette prétendue « comparaison paratactique » 1) le virgilien « ut... ut » (= « ut..., sic... » ?) et le grec homérique et théocritéen ώς... ώς (ώς ?), sur quoi voir A.S.F. Gow, *Theocritus*, Cambridge 1950, II, 51-2 ; 2) les véritables cas de parataxe τόσον... τόσον « autant... que » en *N.* 4.4-5 (cf. Schneider, *Callimachea*, I, 187) et καὶ... καὶ en *N.* 2.1-5. Nous adoptons ὥπᾳ, mais l'accentuation dorienne ὥπᾳ se retrouve dans παντῇ (cf. H.L. Ahrens, *De Graeciae linguae dialectis*, Göttingen 1843, II, 34 et 369 ; R. Westphal, *Formenlehre der griechischen Sprache*, Jena 1870, I, 92), que conserve l'édition de Gentili à laquelle Mme Lomiento a collaboré (*O.* 1.116, 9.24).

¹⁴⁶ Voir aussi Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 61 : « let him see then how the wave as it flows will deluge the rolling pebble, and how I shall pay a tale of common concern to render my loving goodwill ».

¹⁴⁷ L'apparat de Gentili mentionne ὥθνατῶν, mais non ὥντωρ !

¹⁴⁸ « Ohne Zweifel das Richtige » (*Kleine Schriften*, V, Leipzig 1871, 383). Il l'adopte dans la seconde édition de sa « recensio » *Pindari carmina quae supersunt*, Leipzig-Leiden 1825, 46.

¹⁴⁹ P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, Paris 1999², 803, traduit « qui porte secours » : faut-il entendre que l'intérêt porte secours au débiteur, Pindare ? On aurait plutôt attendu que le profitier soit le créancier, Agésidamos, et en définitive les Locriens (cf. κοτὼν λόγον). Mais le poète, badin, exagère certainement la durée de son manquement (ce faisant, il accroît, bien sûr, l'importance de l'ode au moyen de laquelle il s'acquitte de son dû) et veut peut-être dire que, dans ce cas, l'intérêt versé profite au créancier mais soulage aussi le débiteur qui se libère. Notons que Chantraine, peut-être influencé par le *LSJ*, qui indique quand même « corr. Hermann », fait comme si ὥντωρ était le texte transmis : ainsi également M. Lejeune, *Mémoires de philologie mycénienne*, Deuxième série, Roma 1971, 216, et Aura Jorro, *Diccionario micénico*, II, 26. Les dictionnaires étymologiques de H. Frisk (*Griechisches etymologisches Wörterbuch*, Heidelberg 1970,

salaire qui étourdit, stupéfiait les hommes » et 10.18 ἀγάνορα πλοῦτον « la prospérité qui étourdit, stupéfiait les hommes »¹⁵⁰ ; fr. 105a.3 Maehler, πάτερ, κτίστορ Αἴτνας « père qui as fondé Aetna »¹⁵¹ ; Simonide fr. 23 West² ὄμυντορα δυσφροσυνάων (le vin) ; Bacchylide 9.43-4 Maehler ἐ]γγέων ἴστορες | κοῦραι « les Amazones expertes au javelot » ; Eschyle *Suppl.* 1040 θέλκτορι Πειθοῖ¹⁵²; Sophocle *Ant.* 974 ἀλαστόροισν ὄμμάτων κύκλοις « den Rache heischenden Augensternen »¹⁵³ ; Euripide *Ion* 478 διαδέκτορα πλοῦτον « Reichtum, der durch Vererbung seinen Besitzer wechselt »¹⁵⁴. Chez Timothée *Persae* 130-1 λαιμοτόμοι... μήστορι σιδάρῳ « l'habile coupe-gorge, le fer », le nom d'agent est non apposé à l'autre substantif, selon une construction standard¹⁵⁵, mais c'est ce dernier qui est apposé à λαιμοτόμοι μήστορι¹⁵⁶. À l'époque de Hermann et Boeckh, on pouvait faire valoir une entrée du lexique de Photios (O 340, III, 86 Theodoridis ≈ Hésychios, O 885) Ὄνήτωρ· ὄνησιν φέρων· καὶ ὄνάτωρ ὁμοίως, la qualification d'un emplâtre comme ὄνήτωρ εἰς ἄπαντα chez Galien¹⁵⁷, et les anthroponymes Ὄνήτωρ (notamment *Ilias* 16.604¹⁵⁸) et Ὄνητορίδης (notamment *Odyssaea* 3.282)¹⁵⁹. Aujourd'hui, on peut rapprocher mycénien « o-na-te-re », ὄνατῆρες, « ‘tenants’, “who enjoy the produce of the land” »¹⁶⁰ et l'occurrence de

2 vols.) et Beekes (*Etymological Dictionary of Greek*, Leiden 2010) indiquent qu'il s'agit d'une conjecture. Le mot ne se trouve ni dans le *Lexicon Pindaricum* de Rumpel ni dans le *Lexicon to Pindar* de Slater. « Les Doriens semblent avoir gardé plus longtemps que les autres grecs l'usage des suffixes -τήρ et -τωρ », note P. Chantraine, *La formation des noms en grec ancien*, Paris 1933, 324 ; parmi les exemples qu'il mentionne, ἀλέκτωρ et κτίστορ se trouvent chez Pindare : voir E. Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis auf -τήρ, -τωρ, -της*, Strasbourg 1912, II, 154-6. On peut aujourd'hui ajouter σαμάντωρ ; un fragment d'attribution incertaine (347 Maehler) offre κοσμήτωρ.

¹⁵⁰ Nous suivons l'analyse de ἀγάνωρ chez F. Sommer, *Zur Geschichte der griechischen Nominalkomposita*, München 1948, 169-70.

¹⁵¹ Voir E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris 1948, 33. « La langue de la lyrique dorienne, note-t-il, ne fournit qu'un petit nombre d'exemples » (contreposer la remarque de Chantraine citée ci-dessus !). Nous lui empruntons cet exemple et les deux suivants.

¹⁵² Voir Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis*, II, 10 (on trouvera, dans cet ouvrage, d'autres exemples de noms d'agent en -τωρ qualifiant un substantif, notamment quand ce substantif est féminin : cf. II, 49-50) ; Friis Johansen et Whittle, *Aeschylus. The Suppliants*, III, 324 *ad loc.*

¹⁵³ Voir Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis*, Strasbourg 1910, I, 216 ; G. Liberman, « Petits riens sophocléens : *Antigone* IV », *Hyperboreus* 29, 2023, 173-95, spéc. 182-3.

¹⁵⁴ Voir Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis*, II, 10. On peut aussi rapprocher l'expression τίτας φόνος « le sang qui appelle vengeance » chez Eschyle *Choeph.* 67 (voir Fraenkel, *Geschichte der griechischen Nomina agentis*, I, 183).

¹⁵⁵ Voir K. Brugmann, *Die Syntax der einfachen Satzes im Indogermanischen*, Berlin-Leipzig 1925, 97-102.

¹⁵⁶ Voir U. von Wilamowitz, *Timotheos. Die Perser*, Leipzig 1903, 52.

¹⁵⁷ *De compositione medicamentorum*, XIII, 840.5 Kühn.

¹⁵⁸ Voir C. Brügger, *Homers Ilias, Band IX, Sechzehnter Gesang, Faszikel 2 : Kommentar*, Berlin-New York 2016, 262.

¹⁵⁹ Voir TGL VI 2022 D.

¹⁶⁰ Voir D. Gary Miller, *Ancient Greek Dialects and Early Authors*, Boston-Berlin 2014, 297, qui rate une belle occasion de faire le lien avec le passage de Pindare, et B. Helly, M. Mari, « Tagoi,

ònáτωρ chez Simonide fr. 54.2 Poltera, dans un contexte obscur, certes, « Helfer (zur Erlangung des) Kranzes (?) »¹⁶¹ ou évocation de l'entraîneur du vainqueur qui, adjuteur, trouverait contrepartie, ἀντώνατο (v. 3), dans la victoire de son élève¹⁶². Dans un fragment tragique qui cherche encore son auteur (fr. 405.2-3 Snell-Kannicht ; Eschyle d'après Hermann), la Mort déclare que la Nuit a mis au monde en elle non « une maîtresse de la lyre, non une prophétesse, non une doctoresse, ἀλλὰ τὸνητὸν ἄματ | ψυχαῖς » : inspiré par Hermann, Bergk¹⁶³ suggère ἀλλ’ ὄντατορα, ce qui est proche de la leçon transmise et serait corroboré par le mot ἀρωγός dans l'introduction de Plutarque (*Amatorius*, 758B), si ἀρωγός était sûr et qu'on n'eût pas envisagé la correction ἀγωγός (Xylander). Ni Hermann ni Boeckh n'ont vu qu'il faut absolument, chez Pindare, faire de τόκος ḥnáτωρ le sujet de κατακλώσσει. Or il n'y a, si l'on prend acte de cette nécessité, plus de place pour la seconde occurrence de ὄπτη, qu'un scribe, l'œil déviant sur la ligne précédente (parablepsie), aura, présumons-nous, répété. Nous suggérons, à titre d'exemple, la restitution du mot τίσιν, qui avec τετέσμεν et λόγον constitue un double accusatif bien pindarique, mais d'autres mots sont possibles, ainsi πολύν (cf. N. 6.33), « un riche éloge collectif », γλυκύν ou encore κλυτόν.

O. 10.34-8

..... καὶ μὰν ξεναπάτας
 Ἐπειῶν βασιλεὺς ὅπιθεν
 οὐ πολλὸν ἵδε πατρίδα πολυκτέανον ὑπὸ στερεῷ πυρί³⁵
 πλαγαῖς τε σιδάρου βαθὺν εἰς ὄχετὸν ἄτας
 ἔζοισαν ἐὰν πόλιν.

« Et en vérité le roi des Épéiens (Augias), habitué à tromper ses hôtes, peu de temps après vit son opulente patrie, sous un feu inexorable et les coups du fer, dans le fossé profond du malheur s'effondrer, sa cité à lui ». Sûrement d'aucuns trouveront pathétique la chute finale ἐὰν πόλιν ; pour notre part, la reprise de πατρίδα par ἐὰν πόλιν (apposition)¹⁶⁴ nous semble à la fois gauche et plate, en sorte que nous soupçonnons ces mots d'être un bouche-trou destiné à remplacer

Tagai e *tagonatai in Macedonia », dans F. Camia, L. Del Monaco, M. Nocita, eds., *Mélanges Maria Letizia Lazzarini*, Roma 2018, I, 261-82, spéc. 270-2. Il faut rattacher ḥnáτωρ à ḥnínymu, ḥnáτῆρες à ḥnínymata (voir Aura Jorro, *Diccionario micénico*, II, 26-7). Les ḥnáτῆρες ont, ce semble, l'usufruit d'une terre que désigne « o-na-to », ḥnáτōv.

¹⁶¹ O. Poltera, *Simonides lyricus. Testimonia und Fragmente*, Basel 2008, 133.

¹⁶² Ainsi, Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 112.

¹⁶³ Ap. A.W. Winckelmann, *Plutarchi opera moralia selecta*, Zurich 1836, I, 168.

¹⁶⁴ Il nous paraît impossible d'entendre ἵδε πατρίδα πολυκτέανον ὑπὸ στερεῷ πυρὶ ἐὰν τε πόλιν ὑπὸ πλαγαῖς σιδάρου βαθὺν εἰς ὄχετὸν ἄτας ἔζοισαν, autrement dit « the countryside is put to the torch and the city slides into ruin under blows of steel » (nous reproduisons les mots d'un rapporteur). D'abord, τε joint certainement στερεῷ πυρὶ et πλαγαῖς σιδάρου ; ensuite πατρίδα ne signifie pas « the countryside ».

une épithète qualifiant ἄτας, à savoir ὑπερφάτον, « ineffable ». Rapprocher *O.* 1.57 ἄταν ὑπέροπλον, « un malheur démesuré »¹⁶⁵ ; *Prometheus uinctus* 1078-9 εἰς ἀπέραντον δίκτυον ἄτης | ἐμπλεχθήσεσθ' ὑπ' ἀνοίας ; en *P.* 2.28-9 ἀλλά νιν ὕβρις εἰς ἀνάταν ὑπεράφανον | ὥρσεν « son outrecuidance le conduisit, l'arrogant, à la ruine », nous ne rapportons pas ὑπεράφανον à ἀνάταν¹⁶⁶. L'adjectif dont nous suggérons la restitution n'apparaît que chez Pindare, deux fois. Dans le passage (*O.* 9.65) de tradition directe transmis par les manuscrits byzantins (car l'autre, fr. 52k.15 Maehler, se trouve dans un *Péan* que nous connaissons surtout par la tradition indirecte), le mot ὑπερφάτον aurait disparu au profit de ὑπέρτατον, si l'on ne connaissait Pindare que par l'édition de Thomas Magister¹⁶⁷.

O. 10.60-1

τίς δὴ ποταίνιον
ἔλαχε στέφανον (...);

60

Pindare s'apprête à donner les noms des six vainqueurs du tout premier concours olympique, à la course à pied, à la lutte, au pancrace, à la course de chars, au lancer de javelot, au lancer de poids. Il serait, trouvons-nous, logique que ποταίνιον στέφανον fût au pluriel (l'alphabet utilisé par Pindare notait de la même manière, par *O*, « omicron » et « omega »), et la métrique corrobore cette hypothèse. En effet, le singulier rend nécessaire la division boeckhienne en deux vers¹⁶⁸ : grâce à la « syllaba breuis in elemento longo », cette division rend viable le « dochmius kaibelianus » τίς δὴ ποταίνιον, — — ~ — ~ —, dont la forme doit être — — ~ — — à l'intérieur d'un vers, autrement dit en synaphie avec un autre colon¹⁶⁹ (en l'occurrence, ce colon est une dipodie anapestique ou en épouse la forme¹⁷⁰).

¹⁶⁵ Pour ce sens, voir H. Osthoff, « Etymologisches zur Steigerungsformenbildung », dans H. Osthoff, K. Brugmann, *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, Leipzig 1910, VI, 327-36.

¹⁶⁶ Voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 62, à rebours de l'exégèse courante. L'adjectif caractérise proprement l'agir humain (cf. J.H.H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache*, Leipzig 1886, IV, 272-3) et qualifierait improprement ἀνάτα au sens de « ruine » (sur ce sens, voir Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, 86, à *N.* 9.21). Si l'on prend ἀνάτα au sens de « folie » (cf. Slater, *Lexicon to Pindar*, 80 s. v.), l'impropriété est moins évidente, mais elle subsiste néanmoins, car ἀνάτα, en tant qu'affection mentale, provoque l'ὑπερηφανία (« arrogance ») mais n'est pas provoquée par elle.

¹⁶⁷ Voir Irigoin, *Histoire du texte de Pindare*, 186.

¹⁶⁸ Nous critiquons cette division de Boeckh tout en restant dans le cadre de la colométrie boeckhienne et de ses principes.

¹⁶⁹ Il est, en raison de la synaphie, impossible de reconnaître, avec Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 64, un phrécatien (.. — ~ — —) dans le vers ~ — — / — — ~ — — / — — —, *N.* 3 str. / antistr. 4, βοὰ δὲ νικαφόρῳ σὺν Ἀριστοκλείδᾳ πρέπει (v. 67) : il s'agit évidemment (cf. E. Graf, *Pindars logaoedische Strophen*, Marburg 1892, 36) d'un glyconien (~ — ~ — —) encadré par une dipodie iambique « pure » et une dipodie iambique « syncopée ».

¹⁷⁰ Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, 305 et Snell-Maeher y voient une forme de mètre iam-

Mais la division boeckhienne a ceci pour conséquence que le petit vers 18 se termine par l'adverbe comparatif ώς : Αγησιδαμος ώς | Ἀχιλεῖ Πάτροκλος. Il y a bien quelque cas analogues chez Pindare¹⁷¹, mais la difficulté du singulier aux v. 60-1 et l'anomalie (en elle-même admissible) de ώς final suggèrent que Boeckh a divisé en deux ce qui est en fait un vers, le vers antépénultième de l'épode : τίς δὴ ποταινίων ἔλαχε στεφάνων¹⁷². Bergk¹⁷³ avait déjà vu tout cela, et il est, à notre avis, bien regrettable qu'il n'ait pas été suivi. Le vers formé par 39-40, νεῖκος δὲ κρεσσόνων ἀποθέσθ' ἄπορον, « impossible d'escamoter le différend qui vous oppose à de plus puissants que vous », n'appelle aucune remarque, sauf que son unicité restituée donne tout son éclat à la maxime dont il est porteur. Aux v. 102-3 κεῖνον κατὰ χρόνον ιδέᾳ τε καλόν, le « digamma efficiens » qui affecte ιδέᾳ allonge la dernière syllabe de χρόνον¹⁷⁴. Les vers 81-2 posent un petit problème : πυρπάλαμον βέλος (80) | ὥρσικτύπου Διός, ἐν ἄπαντι κράτει (81-2) | αἴθωνα κεραυνὸν ἄραρότα (83)¹⁷⁵ « le trait foudroyant de Zeus tonnant, éclair

bique. Le même colon (identique en apparence du moins) pourrait ouvrir le premier vers de la strophe / antistrophe. Là au moins, ce pourrait être non une forme de mètre iambique (Wilamowitz) mais un hémièpèse masculin acéphale, bien que l'ode ne soit pas « dactylo-épitrifique ». Henry, *Pindar's Nemeans, A Selection*, 53, à propos de N. 6 str. 3, admet ~ ~ - ~ ~ -, « dodrane B acéphale », comme dernier colon du vers. K. Itsumi, *Pindaric Metre. The 'Other Half'*, Oxford 2009, 47 voit dans le premier vers de la strophe / antistrophe des « dactylo-épitrifites » libres, *D e e*, et (182) il analyse ἔλαχε στέφανον, qui est pour lui un vers indépendant, comme D. C.M. Lucarini, *Commentariolum de origine atque natura dactylo-epititorum*, dans Lucarini, C. Melidone, S. Russo, eds., *Symbolae Panhormitanae : scritti filologici in onore di Gianfranco Nuzzo*, Palermo 2021, 68 observe que dans les odes dactylo-épitrifiques on trouve l'hémièpèse initial présumé suivi d'iambes. Voir notre remarque sur *O.* 13.114. L'ode « éolo-iambique » qu'est *O.* 10 met au défi les métriciens, dont les analyses varient sans qu'aucune ne donne, à beaucoup près, satisfaction. Wilamowitz, *Pindaros*, 219 suggère l'influence des poètes de Locres, que l'épinicie célèbre. Selon M.G. Fileni, *Senocrito di Locri e Pindaro*, Urbino 1987, 15, Pindare, qui semble célébrer Xénocrate ou Xénocrate de Locres dans le fr. 140b Maehler = *paeanes* G9, 382-3 Rutherford, met en pratique dans *O.* 10 « l'armonia locrese » inventée par Xénocrate : voir Westphal, *Die Musik des griechischen Alterthumes*, 90-3 ; *Aristoxenus von Tarent. Melik und Rhythmis der classischen Hellenenthums*, Leipzig 1883, I, 505 ; H. Abert, *Die Lehre vom Ethos in der griechischen Musik*, Leipzig 1899, 95 ; T. Reinach, *La musique grecque antique*, Paris 1926, 37 ; West, *Ancient Greek Music*, 384, en remplaçant, n. 95, « fr. 104b » par « fr. 140b » ; Rutherford, *Pindar's Paeans*, 383-4 ; S. Hagel, *Ancient Greek Music. A New Technical History*, Oxford 2010, 430-1, en remplaçant, n. 132, « fr. 125 » par « fr. 140b ».

¹⁷¹ Voir par exemple Liberman, *Pythiques*, 247 ; Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 190 n. 205.

¹⁷² Ce vers (« dochmios kaibelianus » et ~ ~ - ~ ~ -) est presque le reflet inversé du premier vers de la strophe / antistrophe (~ ~ - ~ ~ - et deux mètres iambiques sous forme de deux crétiques apparents).

¹⁷³ *Pindari carmina*, Lipsiae 1878⁴, 117. Il n'a pas conformé son texte à sa remarque, ce qui peut expliquer qu'on n'en tienne aucun compte.

¹⁷⁴ Occurrence unique de ιδέᾳ chez Pindare. Sur le « digamma efficiens » dans cette famille de mots, voir Heimer, *Studia Pindarica*, 35-8. Comme nous l'avons signalé dans notre remarque sur *O.* 6.43, nous admettons que — en dehors du cas spécifique du pronom atone (voir notre observation sur *O.* 1.57) — le « digamma efficiens » puisse faire position après une syllabe finale brève fermée.

¹⁷⁵ Ce vers n'est autre que le « Lieblingsvers des Mesomedes » que ce poète emploie κατὰ στίχον et que Maas, *Epidaurische Hymnen*, 30 baptise donc du nom de « mesomedeus ».

incandescent qui sied à toute victoire (agonistique) ». Selon Verdenius¹⁷⁶, « ἐν simply emphasizes the fact that the Thunderbolt is closely joined to every kind of victory, i.e., that it easily achieves any victory »¹⁷⁷. Bergk admet un allongement de la finale de Διός et l'on peut comparer *O.* 6.77 ύπὸ Κυλλάνας ὥρος¹⁷⁸, Αγησία, et *P.* 3.6, γνιαρκέος Ασκλήπιον¹⁷⁹, à ceci près que dans ces deux cas le mot dont la finale est allongée est suivi d'un nom propre tétrasyllabique qui commence par la même lettre et surtout par une syllabe longue : – ~ « – » –, à quoi s'opposerait, dans notre passage, – ~ « – » ~ ~ –, contexte métrique où ne se présente aucun allongement pindarique connu. Si Bergk n'est pas dans le vrai, nous suggérons de lire, avec le même sens, σὺν ἀπαντὶ κράτει, où la préposition allonge la finale de Διός. Que les deux prépositions satisfassent au sens¹⁸⁰, c'est ce que suggère l'existence des deux verbes ἐναραρίσκω et συναραρίσκω.

O. 10.86-90¹⁸¹

ἀλλ’ ὅτε παῖς ἔξ ἀλόχου πατρί¹⁸²
ποθεινὸς ἵκοντι νεότατος τὸ πάλιν ἥδη, μάλα δέ τοι θερμαίνει
[φιλότατι νόον·]
ἐπεὶ πλοῦτος ὁ λαχῶν ποιμένα
ἐπακτὸν ἀλλότριον
θνάσκοντι στυγερώτατος.

90

86 ὅτε Boeckh : ὥστε codd. || 87 νεότατος] νεότατι A^s(Σ) ζ | τὸ πάλιν Byz.
: τοῦμπαλιν A v : ἔμπαλιν C¹ O : δ' ἔμπαλιν C : τ' ἔμπαλιν N | δέ τοι codd.,
tuetur Verdenius¹⁸² : δέ oi Boeckh, quod uulgo recipiunt excepto Tycho
Mommsen¹⁸³.

« Mais comme un fils <vient> à un père qui désirait l'obtenir de son épouse, un père désormais parvenu au rebours de la jeunesse — le voilà qui réchauffe vivement son cœur d'amour : <on comprend qu'il soit comblé>¹⁸⁴, car la richesse

¹⁷⁶ *Commentaries on Pindar, Volume 2*, 80-1.

¹⁷⁷ Rapprocher *Odyssea* 5.234 πέλειν μέγαν, ἄρμενον ἐν παλάμησι ; πρόσφορος construit avec ἐν *O.* 9.80-1 et *N.* 8.48-9. Mais μύθον, ὃ δῆ καὶ πᾶσιν ἐνī φρεσὶν ἤραβεν ἦμιν (*Odyssea*, 4.777) signifie non « it fitted our temper well » (*LSJ* s. v. IV), mais « qui nous plut à tous au fond de nous ».

¹⁷⁸ Voir Adorjáni, *Pindars sechste olympische Siegesode*, 22.

¹⁷⁹ Voir Liberman, *Pythiques*, 229, en ajoutant une référence à P. Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten bei Bakchylides und Pindar*, Berlin 1914, 19.

¹⁸⁰ Quiconque pratique les lettres grecques avec quelque assiduité sait que σύν (parfois « ein modales “in” », T. Mommsen) semble à l'occasion être mis pour ἐν : voir Bossler, *De praepositionum usu apud Pindarum*, 27-8 ; T. Mommsen, *Beiträge zu der Lehre von den griechischen Präpositionen*, Berlin 1895, 572-5.

¹⁸¹ Sur 10.97, voir notre observation relative à 13.47-8.

¹⁸² *Commentaries on Pindar, Volume 2*, 82.

¹⁸³ Nous reprenons les données de l'apparat de Snell-Maehler.

¹⁸⁴ C'est un nouvel exemple d'ἐπεὶ « elliptique » (voir notre remarque sur *O.* 1.26), mais l'ellipse est ici si transparente qu'on peut pratiquement, comme font tous les traducteurs, se passer de rétablir

qui échoit à un pasteur importé, étranger, est tout à fait honnie d'un homme qui meurt ». C'est le premier membre d'une comparaison dont le second membre ouvre la strophe suivante et est introduit par un κοι qui a la valeur de « sic ». Le maintien de la vulgate post-boeckhienne δέ οἰ par des interprètes qui, comme Gentili et Lomiento¹⁸⁵, entendent non plus, comme Boeckh, « le fils lui (à son père) réchauffe le cœur d'amour » mais « le père réchauffe son cœur d'amour » ne laisse pas que d'étonner. L'abandon justifié de l'interprétation de Boeckh appelait le renoncement à sa correction, car l'usage de οἰ comme réfléchi direct n'est pas pindarique¹⁸⁶. La proposition ὅτε παῖς ἐξ ἀλόχου πατρὶ ποθεινὸς ἵκοντι νεότατος τὸ πάλιν ἥδη souffre de l'absence d'un verbe conjugué à un mode personnel. On supplée habituellement une forme du verbe « être » (cf. Race, « as a son, born of his wife, is longed for »), mais c'est là un véritable contresens, car le contexte appelle un verbe signifiant qu'un fils échoit enfin au père : Catulle, qui s'est inspiré du passage (68B, 119-24), en a bien compris le sens, comme le montre « diuitiis uix tandem inuentus auitis » (v. 121). Verdenius¹⁸⁷, à qui la difficulté n'a pas échappé, supplée φαίνεται, qu'il tire, présumons-nous, du v. 85, τὰ παρ’ εὐκλέι Δίρκα χρόνῳ μὲν φάνεν « les chants qui enfin parurent, virent le jour sur les bords de la célèbre Dircé », et cette explication marque un progrès. Mais cette extraction de φαίνεται semble raide : il serait plus aisément et plus pertinent de reprendre φάνεν, cette fois-ci aoriste non complétif, comme au v. 85, mais gnomique, qui ne jure nullement avec le présent θερμαίνει¹⁸⁸. Nous nous demandons cependant si sous ἥδη, bien que πάλιν ἥδη paraisse impeccable¹⁸⁹, ne se dissimule pas ἥλθεν¹⁹⁰, « comme un fils a fini par venir au père qui le désirait ». Rapprocher *O.* 1.99-100, τὸ δ’ αἰεὶ παράμερον ἐσλόν | ὑπατον ἔρχεται παντὶ βροτῶν, « Mais ce qui est pour tout mortel le summum, c'est le bien qui lui vient chacun des jours qui se succèdent » ; nous avons commenté *O.* 6.43-4 ἥλθεν δ’ ύπὸ σπλάγχνων φυγὼν ὥδιν’ ἐρατὸν Ἰαμος | ἐς φάος αὐτίκα.

Dans le petit vers ἐπακτὸν ἀλλότριον, le second adjectif explique le premier : serait-ce une glose insérée ?¹⁹¹ Le scholiaste d'Eschyle *septem* 583 b et c, II 2,

ce qui est sous-entendu.

¹⁸⁵ « Il soggetto è, evidentemente, il padre, non il figlio » (Lomiento, *Olimpiche*, 574).

¹⁸⁶ Slater, *Lexicon to Pindar*, 142 s. v. ἐ le rappelle en renvoyant à la monographie du Père E. des Places, *Le pronom chez Pindare. Recherches philologiques et critiques*, Paris 1947, 21 ss. A. Dyroff, *Geschichte des Pronomen Reflexivum*, Würzburg 1892, I, 89 l'avait écrit en « Sperrschrift » : « Direkt reflexiv ist das Pronomen an keiner Stelle ».

¹⁸⁷ *Commentaries on Pindar, Volume 2*, 81.

¹⁸⁸ Voir Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 246 § 306.

¹⁸⁹ Comparer Thucydide 8.85.4, ὁ δὲ Ἀλκιβιάδης διεβεβήκει πάλιν ἥδη παρὰ τοῦ Τισσαφέρνους ἐς τὴν Σάμον ; 7.44.4, εἰ φύλον εἴη τῶν ἥδη πάλιν φευγόντων, πολέμιον ἐνόμιζον. Occurrences assez nombreuses dans la gréécité plus tardive.

¹⁹⁰ Pour une correction analogue dans une épigramme de Callimaque, voir Liberman, *Cynthia. Monobiblos de Sextus Properce*, 165.

¹⁹¹ Rapprocher Sophocle *Oed. Col.* 711, εὕππον, εὕπωλον, avec la remarque de G. Liberman, « Petits riens sophocléens : *Oed. Col.*, I », *Hyperboreus* 26, 2020, 40-1. Pindare semble utiliser ἐπακτός en *P.* 6.10-12 χειμέριος ὅμβρος, ἐπακτός ἐλθών ἐριθρόμουν νεφέλας | στρατὸς ἀμειλιχος

261 O. L. Smith, explique, dans στράτευμ' ἐπακτὸν ἐμβεβληκότα, l'adjectif ἐπακτόν par ἀλλότριον. Si ἀλλότριον est bien une glose chez Pindare, elle a pu chasser un syntagme tel que νιοῖ¹⁹² ἄτερ, « à un homme qui meurt sans fils » (cf. par exemple v. 91 ἀοιδᾶς ἄτερ « sans chant » ; *O.* 14.8 οὐδὲ... σεμνᾶν Χαρίτων ἄτερ « non sans les vénérables Charites »). On rapprochera *O.* 9.60-1 μὴ καθέλοι μιν αἰὸν πότμον ἐφάψαις | ὥρφανὸν γενεᾶς « de peur que le temps ne l'enlève en l'affublant d'un destin privé de progéniture » ; fr. 94a.16 Maehler ὅτινι μὴ λιπότεκνος σφαλῇ πάμπαν οἶκος βιαίᾳ δαμεὶς ἀνάγκᾳ « quiconque ne voit pas, dompté par l'implacable nécessité, s'effondrer de fond en comble sa maison dépourvue de progéniture ».

O. 13.16-17

πολλὰ δ' ἐν καρδίαις ἀνδρῶν ἔβαλον

(épode)

Ὕραι πολυάνθεμοι ἀρχαῖα σοφίσμαθ'. (...)

« Et souvent les Heures aux guirlandes fleuries injectèrent dans le cœur de vos hommes (les fils d'Alétès, par extension les Corinthiens) d'antiques inventions ». Mme Peri¹⁹³ rapproche *O.* 7.43-4 ἐν δ' ἀρετάν | ἔβαλεν καὶ χάρματ' ἀνθρώποισι προμαθέος αἰδῶς¹⁹⁴, en posant dans les deux passages une tmèse.

« l'avverse d'hiver, armée amère venue de l'étranger, armée de la nue grondante », mais Glaser, *Die zusammengesetzten Nomina bei Pindar*, 34 a peut-être raison d'approuver la correction de Bergk ἐπακτός, « herangestürmt commend », « die so gut mit dem nachfolgenden Bilde harmoniert ». Bergk, *Pindari carmina*, Lipsiae 1878⁴, 203 renonce à sa conjecture mais considère toujours ἐπακτός comme gâté.

¹⁹² C'est-à-dire νιοῖ ; comparer, avec le commentaire de Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, 148-9, N. 9.55 ἀκοντίζων σκοποῖ ἄγχιστα Μοισᾶν (σκοποῦ BD : corr. Ahrens) « lançant le javelot très près (ou « au plus près ») du but des Muses », non « non lontano dalle Muse colpendo il bersaglio » (Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 213). Un rapporteur nous fournit, à propos de cette élision, la référence à N. Lane, « Two Lacunae in Pindar's Pythian Odes Reconsidered », *Mnemosyne* 73, 2020, 494 n. 17.

¹⁹³ *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 38.

¹⁹⁴ Les explications qui ont les faveurs des exégètes (voir Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 66-7) et se fondent sur les nominatifs αἰδώς ou Αἰδώς nous laissant perplexe, nous nous risquons à en adopter une inspirée de celle de Wilamowitz, *Pindaros*, 366 n. 3, isolée, certes, mais qui nous paraît faire sens : « les marques de respect préalablement réfléchi (προμαθέος αἰδῶς génitif dépendant de χάρματα sujet et pris dans un sens que nous croyons trouver en *O.* 2.99, κεῖνος ὅσα χάρματ' ἄλλοις ἔθηκεν, « qui pourrait énumérer tous les services dont lui, Théron, a gratifié les autres ? ») qui valent à leurs auteurs la reconnaissance des bénéficiaires, eux aussi (καὶ, « etiam », dit par rapport aux victoires agonistiques) mettent l'excellence dans le cœur des hommes ». Le génitif dorien αἰδῶς devrait être αἰδόος (ici contracte) : voir O. Schroeder, *Pindari carmina*, Lipsiae 1923², 499. Verdenius approuve une critique acerbe que L.R. Farnell adresse à l'interprétation de Wilamowitz, « nearer to the style of modern journalism than to anything Hellenic », mais que penser de « Réserve (Αἰδός), fille du Prévoyant (Προμαθέος), met dans le cœur des hommes capacité à réussir et joies du succès »?

C'est, s'agissant de *O.* 13.15, inhabituel, si nous ne nous abusons, car lexiques et commentateurs modernes¹⁹⁵ prennent καρδίας pour le régime de la préposition ἐν: « la costruzione, dipendente da βάλλω, è quella usuale, e ben documentata già in Omero », explique Mme Lomiento¹⁹⁶. La construction se trouve non seulement chez « Homère » mais chez Pindare lui-même, *P.* 1.74, ὥκυπόρων ἀπὸ ναῶν ὁ σφιν ἐν πόντῳ βάλεθ' ἀλικίαν, « (le chef des Syracuseans) qui, des navires à la course rapide, jeta à la mer leur jeunesse »¹⁹⁷. Mais Mme Peri semblerait avoir raison, car chez « Homère » c'est ἐμβάλλω qui est utilisé figurément avec θυμῷ, φρεσὶ(ν) et καρδίη : cf. *Ilias* 11.11-12 = 14.151-2 Ἀχαιοῖσιν δὲ μέγα σθένος ἐμβαλ ἔκαστῳ | καρδίῃ. Toutefois, c'est Mme Lomiento qui aurait raison si la règle posée par Bossler¹⁹⁸ était juste : « in tmesi praepositionem nusquam nomen sequitur, quod praepositioni iungi possit »¹⁹⁹. Même si Bossler a raison, Wilamowitz²⁰⁰ s'égare quand il veut reconnaître en ἐν l'emploi latif de la préposition (dans le dialecte bétien et le dialecte delphique par exemple)²⁰¹ et écrire καρδίας. Mais il a certainement raison de penser²⁰² que Pindare a utilisé ἐν latif plus souvent que nous ne le trouvons dans les manuscrits, les papyrus et les éditions, où nous lisons

Rien de plus « hellénique » que la mise en valeur de la χάρις (cf. v. 89, αἰδοίαν χάριν, avec l'explication de Becker, *Das Bild des Weges*, 91, et non celle de B. MacLachlan, *The Age of Grace. Charis in Early Greek Poetry*, Princeton 1993, 110) que valent aux Héliades le respect témoigné aux dieux, en dépit du « nuage d'oubli » qui leur fit négliger une prescription d'Apollon (voir notre observation sur *O.* 7.45-7).

¹⁹⁵ Ainsi également Bossler, *De praepositionum usu apud Pindarum*, 24 (travail ancien mais de premier ordre).

¹⁹⁶ *Olimpiche*, 595.

¹⁹⁷ Voir Bossler, *De praepositionum usu apud Pindarum*, 24 ; Slater, *Lexicon to Pindar*, 174 s. v. ἐν 8, en retirant *O.* 13.16.

¹⁹⁸ *De praepositionum usu apud Pindarum*, 23 et 67-8, où il se réfère à un travail de W. Pierson (1831). Le fondement de la règle est « esthético-stylistique », car, selon Pierson et Bossler, la tmèse visant l'originalité stylistique, la juxtaposition du préverbe et du régime du verbe irait contre cette recherche. Cela paraît un peu naïf et ne tient pas compte de l'histoire de la langue. Il est instructif de comparer I. Hajnal, « Die Tmesis bei Homer und auf den mykenischen Linear B-Tafeln : ein chronologisches Paradox ? », dans J.H.W. Penney, ed., *Indo-European Perspectives : Studies in Honour of Anna Morpurgo Davies*, Oxford 2004, 146-78. Il fait la part de la motivation stylistique chez « Homère ».

¹⁹⁹ On fera bien attention que « possit » exclut les cas tels que la formule homérique πρὸς μῆθον ἔειπε. Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 146-7, n'évoque pas la règle de Pierson-Bossler.

²⁰⁰ *Pindaros*, 372 n. 2.

²⁰¹ Voir Slater, *Lexicon to Pindar*, 201 s. v. ἐς 2 (« ἐν, a Doric form of ἐς », dit-il erronément) ; K. Brugmann, « Zur Syntax der indogermanischen Sprachen, besonders des Griechischen », *Berichte über die Verhandlungen der Königl.-Sächsischen Gesellschaft der Wissenschaften, Philologisch-Historische Klasse* 35, 1883, 169-95, spéc. 182-3. Brugmann, *op. cit.*, 181-95 montre que la préposition ἐν était, comme « in » en latin, locative ou lative (ainsi déjà A. F. Pott), et que *ἐνς < εἰς fut à ἐν ce que le pléonastique εἰς (« ek » et « das ablativische -s ») fut originellement à ἐκ, sauf que *ἐνς, formation analogique de ἐξ, prit le sens latif par contraste avec εἰς. Chantraine, *Dictionnaire étymologique*, 326 s. v. εἰς s'en tient à une distinction entre *ἐνς latif et ἐν locatif qui explique difficilement l'emploi double de ἐν.

²⁰² *Pindaros*, 101.

ές. Si l'on applique à notre passage les analyses de Brugmann²⁰³, καρδίας est un « locatif du but », qu'il soit le régime de la préposition ou le complément du verbe composé, et, dans ἔμβαλεν, le préverbe est latif. Les verbes de mouvement ont, chez Pindare, pour préverbe ἐν- quand le verbe simple est à initiale consonantique et ἐσ- quand leur initiale est vocalique.

O. 13.43-5

ὅσσα τ' ἐν Δελφοῖσιν ἀριστεύσατε,
ἡδὲ χόρτοις ἐν λέοντος, δηρίομαι πολέσιν
περὶ πλήθει καλῶν· (...)

45

« Quant à toutes les premières places que vous²⁰⁴ remportâtes à Delphes (les concours pythiques) et dans les enclos du lion (les concours néméens), je dispute avec beaucoup de la quantité de vos exploits ». C'est faire violence au grec que de lui extorquer, avec Boeckh²⁰⁵, le sens suivant, en admettant qu'il soit satisfaisant (ce qu'il n'est même pas) : « vous avez remporté plus de victoires que beaucoup d'athlètes dont on additionnerait toutes les victoires ». On ne peut pas non plus tirer du grec l'idée que Pindare rivalise avec beaucoup d'autres encomiastes dans la célébration de tant de victoires²⁰⁶ : περὶ πλήθει καλῶν indique que l'objet de la dispute est le nombre de victoires. Le grec peut signifier un désaccord de Pindare avec beaucoup de ses collègues sur le nombre des victoires, mais cette idée nous paraît carrément absurde. On atténue l'exorbitance de son incongruité en comprenant avec Gentili, « io sfido molti per tante belle imprese », interprétation à laquelle se rallie Mme Peri²⁰⁷ et qu'elle qualifie de « neutra, con πολέσιν generico ». Mais cette atténuation se fait au prix de l'exactitude, car, si l'on n'est pas obligé de rapporter πολέσιν aux collègues et rivaux de Pindare, il reste que le dénominatif δηρίομαι²⁰⁸, latin « certo, certare », tiré de δῆρις, « certamen », étymologiquement « séparation », « déchirure »²⁰⁹, ne signifie pas « sfido ». C'est non sans jouer sur les mots que, pour soutenir « sfido », Mme Peri explique que le verbe, construit avec le datif, « vale “lanciare una sfida” ». « Nichtig und abgeschmackt wäre es, wenn Pindar es nur mit vielen (was für vielen ?) aufnehmen

²⁰³ « Zur Syntax der indogermanischen Sprachen, besonders des Griechischen », 184.

²⁰⁴ Xénophon et les autres Oligaithides, explique-t-on. Voir le chapitre « The Oligaithidai and their Victories » chez Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 98-117.

²⁰⁵ Voir aussi O. Schroeder, *Pindari carmina*, Lipsiae 1923², 514.

²⁰⁶ Voir N. 9.54-5 ὑπὲρ πολλῶν τε τυμαλφεῖν λόγοις | νίκαν (majusculé par Bury) « et (je forme le vœu) d'exalter avec mes paroles élogieuses la victoire en surpassant beaucoup (d'autres poètes) ».

²⁰⁷ *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 63.

²⁰⁸ Nous considérons que Schulze, *Quaestiones epicae*, 348-9 a prouvé l'acceptabilité de cette forme et de la scansion brève de l'« iota ».

²⁰⁹ Voir F. Bopp, *Vergleichendes Accentuationssystem (...) des Sanskrit und Griechischen*, Berlin 1854, 289 n. 232 ; *Vergleichende Grammatik*², Berlin 1861, III, 380-1 = *Grammaire comparée*², trad. M. Bréal, Paris 1878, IV, 267 ; Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 326.

wollte », objecte Wilamowitz²¹⁰. Plutôt que de recourir à des subterfuges dignes de scholiastes, un philologue doit savoir tirer les conséquences d'un constat incontestable. Une partie de la solution s'offre d'elle-même. Hermann, Bergk et Wilamowitz reconnaissent sous πολέσιν un datif du substantif πόλις, attique πόλεσι(v) mais chez Pindare πολίεσ(σ)ι (*P.* 7.9 et fr. 43.3 Maehler)²¹¹, qui est exclu par le mètre²¹². Bergk et Wilamowitz envisagent πόλισιν, connu comme forme ionienne (Hérodote par exemple) mais aussi attesté dans une inscription arcadienne (Mantinée, *IPArk* 9,9, πόλιστ²¹³). Toutefois δηρίομαι fait difficulté : nous en voulons pour preuve la paraphrase de Wilamowitz lui-même, « (...) daß das Geschlecht der Oligaithiden es an Siegen mit ganzen Staaten aufnehmen kann », qui cadre non avec δηρίομαι mais avec δηρίεσθε ou δηρίετε²¹⁴, métriquement impossibles. Nous suggérons que Pindare s'adresse ici à Xénophon et à son père Thessalos (cf. v. 29-40) en tant que représentants des Oligaithides (les v. 40-2 mentionnent brièvement le grand-père Ptoïôdoros, Terpsias et Éritimos) et que la solution du problème est la restitution du duel δηρίετον²¹⁵ : « quant à toutes les premières places que vous remportâtes à Delphes et dans les enclos du lion, vous

²¹⁰ *Pindaros*, 369 n. 3.

²¹¹ Un rapporteur cite πολέσιν (πολίεσσιν Boeckh, approuvé par Schroeder) dans le fr. 210.1 Maehler.

²¹² Liberman, *Pindare. Pythiques*, 98, admet une double entente oraculaire de πολεῖς en *P.* 4.56, passage qui diffère de celui que nous étudions.

²¹³ Cette forme était seulement supposée ou déduite, du temps de Bergk, de Westphal, *Formenlehre der griechischen Sprache*, 244, et de É. Boisacq, *Les dialectes doriens*, Paris-Liège 1891, 144.

²¹⁴ Rapprocher *N.* 11.24-6 παρὰ Κασταλίᾳ | καὶ παρ’ εὐδένδρῳ μολὼν ὄχθῃ Κρόνου | κάλλιον ἀν δηρίων τῶν ἐνόστησ’ ἀντιπάλων « si, une fois arrivé là-bas, il avait concouru près de Castalie ou sur la colline bien arborée de Cronos, il serait revenu plus triomphalement que ses adversaires ». Nous adoptons, comme nous fîmes jadis, la variante δηρίων τῶν (B), non δηριώντων (D), que Schulze, *Quaestiones epicae*, 348 n. 3 suggère non sans raison de corriger en δηριόντων. Mais la redondance δηριώντων ἀντιπάλων est choquante et παρὰ Κασταλίᾳ καὶ παρ’ εὐδένδρῳ ὄχθῃ ne se rapporte adéquatement ni à μολὼν ni à ἐνόστησ(ε). Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 583 nous objecte que, si on lit δηρίων, la place de τῶν est « anomale », ce qui exact. Mais cela ne veut pas dire que δηριώντων ou δηριόντων soit juste : nous suggérons que sous τῶν se cache l'adjectif possessif ὁν, « ses adversaires ». Nos rapporteurs nous objectent qu'on attendrait un participe non présent (δηρίων) mais aoriste. Cependant le participe présent se justifie parce que la phrase compacte équivaut à un système conditionnel avec un imparfait dans la protase (εἰ μολὼν ἐδηριάζετο) et un aoriste dans l'apodose (cf., pour cette combinaison, Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 352). Le participe présent correspond notamment à l'imparfait de la protase : cf. Platon, *coniuium*, 208D οἵτι σύ, ἔφη, Ἀλκηστιν ὑπὲρ Ἄδητου ἀποθανεῖν ἄν, ἦ Ἀχιλλέα Πατρόκλῳ ἐπαποθανεῖν (...), μή οιομένους [= εἰ μὴ φοντο] ἀθάνατον μνήμην ὑπετῆς πέρι ἑαυτῶν ἔσεσθαι (...); La différence que fait le LSJ entre le moyen « contend » et l'actif « contest a prize » est factice, comme le prouve Théognis 1.995, σοὶ τ’ εἴη καὶ ἐμοὶ σοφίης πέρι δηρισάντοι, et Théocrite *eidyllia* 25.82 Gow, οὐκ ἀν οἱ θηρῶν τις ἐδήρισεν πέρι τιμῆς, rapprochés de Pindare fr. 52f.118-19 Maehler περὶ τιμᾶν | δηρι]αζόμενον « disputant des priviléges ». Le sens n'est jamais que celui du latin « certo ».

²¹⁵ Voir *O.* 2.87 γαρύετον « ils croassent » (leçon contestée, voir O. Schroeder, *Pindari carmina*, Lipsiae 1923², 98-9 et 512) ; 10.5, ἐρύκετον (impératif, « repoussez ») et A. Cuny, *Le nombre duel en grec*, Paris 1906, 470-1 ; Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 51-2. Pour la disparité de nombre ἀριστεύσατε / δηρίετον, comparer *O.* 9.43-5 καταβάντε... ἔθεντο... κτισσάσθαν (mais voir Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 186) ; *N.* 10.64-5 ἐξικέσθαν... ἐμήσαντ(o)... πάθον.

disputez avec des cités du nombre d'exploits », « cum ciuitatibus de uictoriarum numero certatis », c'est-à-dire, comme l'explique Wilamowitz, « vos victoires sont aussi nombreuses que celles de cités entières ». Schroeder²¹⁶ croit savoir que les cités ne comptabilisaient pas les victoires de leurs athlètes et il en fait une objection à l'interprétation de Wilamowitz, mais il est évident que le poète veut dire ceci : « vos victoires sont aussi nombreuses que celles de cités entières, si l'on dénombre les victoires par cité » ; le propos du poète n'implique pas que chaque cité dénombrait effectivement les victoires de leurs athlètes. La corruption de πόλιστιν et la mésintelligence de ΠΟΛΕΣΙΝ, considéré comme l'équivalent de πολλοῖς, et l'idée fausse que le poète est en désaccord avec πολλοῖς sur le nombre de victoires (cf. scholie 63a, διαφίλονεικήσω πλείστοις περὶ τῶν ὑμετέρων καλῶν) aura peut-être amené le changement du duel en δηρίομαι²¹⁷. Ce n'est pas le seul passage qui a pu pârir de ce type de faute. Dans *O.* 6.90-1, le locuteur est censé s'adresser ainsi à Ainéas, l'homme chargé d'exécuter l'ode : ἐσσὶ γὰρ ἄγγελος ὁρθός, | ἥγκομων σκυτάλα Μοισᾶν, γλυκὺς κρατήρ ἀγαθέγκτων ἀοιδᾶν « car tu es un messager droit, scytale des Muses à la belle chevelure, doux cratère de chants très sonores ». Adorjáni²¹⁸ impute à un « mangelhaften Verständnis der Stelle » les corrections de Wilamowitz ἔστι (1886)²¹⁹ et, mieux, à notre avis, εῖσι (1922) : nous avouons peiner, comme Schroeder²²⁰ et Yvonneau²²¹, à avaler cette triple qualification du sujet Ainéas dont le dernier volet fait de l'heureux exécutant un « doux cratère de chants très sonores ». Ce « mélangeur » (car κρατήρ, mycénien « ka-ra-te-ra », est un « nomen agentis »²²²) ne devrait-il pas être plutôt Pindare? La question se pose, comme on verra en comparant les passages accumulés par Nünlist²²³. La restitution de la troisième personne élimine cette difficulté et la surcharge de la qualification du sujet Ainéas : « le scytale des Muses à la belle chevelure est en route, messager droit, doux cratère de chants très sonores » (il s'agit de l'ode, dont l'évocation comme « cratère » est absolument pindarique). Loin qu'il soit nécessaire de donner à εῖσι un sens futur²²⁴, c'est le sens présent qui

²¹⁶ *Pindari carmina*, 1923², 514.

²¹⁷ Schulze, *Quaestiones epicae*, 348 n'était pas certain que l'« editorum consensus » fût fondé à établir le texte de notre passage tel qu'on le lit, avec δηρίομαι : il avait une fois de plus raison.

²¹⁸ *Pindars sechste olympische Siegesode*, 284.

²¹⁹ Faute inverse dans *N.* 3.76, où Bergk restitue τῶν οὐκ ἀπεσσι, « (quatre « vertus ») dont tu n'es pas éloigné » — il s'agit des caractères propres des trois âges de la vie et de la quatrième « vertu », sous laquelle les trois autres se subsument et qui est un leitmotiv pindarique (voir Liberman, « L'elogio pindarico di Teoseno (fr. 123) rivisitato », 163-9) : φρονεῖν τὸ παρκείμενον, ne pas sortir de sa condition et ne pas désirer ce qui n'est pas assorti à cette condition. Wilamowitz, *Pindaros*, 279 n. 2 fait valoir cette correction en faveur de la correction inverse dans *O.* 6.90.

²²⁰ *Pindari carmina*, Lipsiae 1923², 119-20 et 512.

²²¹ « Pindare et l'écriture », 5.

²²² Voir Westphal, *Formenlehre der griechischen Sprache*, I, 292.

²²³ *Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung*, 201-4 (cf. aussi Meusel, *Pindarus Indogermanicus*, 630-53).

²²⁴ Voir Slater, *Lexicon to Pindar*, 156 s. v. εῖμι : « in the indicative, probably a future sense is required ».

lui convient²²⁵ : comparer fr. 137* Maehler ὥλβιος ὕστις ιδὼν κεῖν' εἴσ' ὑπὸ χθόν'· οἶδε μὲν βίου τελευτάν, | οἶδεν δὲ διόσδοτον ἀρχάν « fortuné qui va dessous la terre après avoir vu ces Mystères : il connaît le terme de la vie, il en connaît le début dieudonné »²²⁶. Enfin, dans N. 9.28-31 εἰ δύνατόν, Κρονίων, πεῖραν μὲν ἀγάνορα Φοινικοστόλων | ἐγχέων ταύταν θανάτου πέρι καὶ ζωῆς ἀναβάλλομαι ώς πόρσιστα, μοῖραν δ' εὔνομον | αἰτέω σε παισὶν δαρὸν Αἰτναίων ὅπαζειν, | Ζεῦ πάτερ « si c'est possible²²⁷, fils de Cronos, je repousse le plus loin possible une telle (une autre ?)²²⁸ épreuve étourdissante des lances empourprées (rougies de sang / puniques) <dans une lutte> à la mort et à la vie, et je te demande, Zeus Père, d'octroyer un durable destin d'eunomie aux fils des Etnéens », nous peinons à accepter l'indicatif présent ἀναβάλλομαι, d'après lequel le poète est dit accomplir lui-même ce dont il demande à Zeus l'effectuation²²⁹. On retrouve aisément ἀναβαλλέμεν, « (je te demande de) repousser », dont S. Karsten (1825) est le premier inventeur. Wackernagel corrige notoirement une faute analogue en N. 8.38 (καλύψαι', à la fin d'un vers !, pour l'infinitif καλύψαι, sc. εὑχομαι)²³⁰.

²²⁵ Delbrück, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, II, 14, 69-71, 120-1 et 257-8 relève et justifie finement la différence chez « Homère » entre εἰμι, le plus souvent « j'irai », et εἰσι, le plus souvent « il va ».

²²⁶ « Pindarus de metempsychosi loquitur », C.A. Lobeck, *Aglaophamus*, Königsberg 1829, I, 69 n. [a].

²²⁷ « Insolito il ricorso alla « possibilità » in una preghiera (un parallelo è rintracciabile nel *Vangelo di Matteo*, all'interno della preghiera di Cristo sul monte Getsemani, « Padre, se possibile, allontana da me questo calice ») », affirme Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, 524, mais voir Xénophon, *Hell.* 5.4.30, Ὡ πάτερ, Κλεώνυμός με κελεύει σου δεηθῆναι σῶσαι οἱ τὸν πατέρα· καὶ ἐγὼ ταύτα σου δέομαι, εἰ δύνατόν ; *Ilias* 1.393, ἀλλὰ σὺ εἰ δύνασαι γε περίσχεο παιδὸς ἔησος ; Ovide *met.* 10.274-5, « si, di, dare cuncta potestis, | sit coniunx, opto etc. » ; G. Appel, *De Romanorum precatiōnibus*, Gießen 1909, 154. Ces exemples montrent qu'il est aussi faux de dire que chez Pindare εἰ δύνατόν se justifie parce que la prière « invece di essere attribuita alla divinità, è espressa in prima persona ». Cette première personne du présent de l'indicatif ne saurait guère d'ailleurs « exprimer la prière ».

²²⁸ U. von Wilamowitz, *Kleine Schriften IV. Lesefrüchte und Verwandtes*, Berlin 1962, 9 remplace ταύταν, qui lui paraît privé de référent, par τακτάν (= κειμένην), censé faciliter le lien entre πεῖραν et θανάτου πέρι καὶ ζωῆς.

²²⁹ Braswell, *A Commentary on Pindar Nemean Nine*, 102, allègue, après Dissen, Perse 2.36, « nunc Licini in campos, nunc Crassi mittit in aedis », c'est-à-dire « orat ut mittatur », « an idiom apparently unnoticed by commentators on Persius », mais, dans sa célèbre édition commentée de Perse (Leipzig 1843, 128), Otto Jahn explique correctement le passage de Perse. La nourrice envoie « le grêle être où elle place son espoir », à savoir le tout petit, là où elle souhaite qu'il aille, « spem macram supplice uoto | nunc Licini in campos, nunc Crassi mittit in aedis ». Le passage de Perse n'est en fait pas comparable à celui de Pindare, car, à la différence de ἀναβάλλομαι, « mittit » dit non la réalisation du désir mais le désir lui-même, en l'occurrence l'ambition de la nourrice pour le nourrisson.

²³⁰ Nous rejetons l'alternative proposée par N. Lane, « Two Textual Notes on Pindar's Eighth Nemean », *CQ* 65, 2015, 356-60, à savoir ἐγὼ δ' ἀστοῖς ἀδεῖν καὶ χθονὶ γυῖα καλύψαις, « but I pray to please my fellow citizens even after hiding my limbs in the earth », au lieu de ἐγὼ δ' ἀστοῖς ἀδεῖν καὶ χθονὶ γυῖα καλύψαι, « mais moi je prie simplement pour ensevelir mes membres dans la terre en ayant été agréable à mes concitoyens ». Lane méconnaît cet emploi intensif idiomatique de καὶ = latin « uel », allemand « auch nur » (cf. Hartung, *Lehre von den Partikeln der griechischen Sprache*,

O. 13.47-8

ἔπεται δ' ἐν ἑκάστῳ
μέτρον· νοῆσαι δὲ καιρὸς ἄριστος.

« A tutte le cose si accompagnava misura : ottimo a sapersi discernere è l'istante opportuno », traduit Mme Peri, en faisant l'impassé sur la préposition dans ἐν ἑκάστῳ²³¹. On pourrait songer à rapprocher un passage étudié dans notre remarque sur *O. 10.60-1* ἐν ἄπαντι κράτει | αἱθωνα κεραυνὸν ἀραρότα (10.82-3) « éclair incandescent qui sied à toute victoire (agonistique) », mais ᔁπεται « sequitur » diffère par trop de ἀραρότα. Si l'idée générale n'est pas douteuse, il est très douteux qu'on puisse l'obtenir en tirant ᔁπεται de ἔπομαι « suivre ». Nous étions, de notre côté, parvenu à la conclusion qu'en réalité ici ᔁπεται provient de ἔπω et nous nous réjouissons de voir que Mme Peri en fait l'hypothèse. Pour nous, la chose est entendue. Le verbe a surtout survécu par ses composés, mais le simple, au sens propre, se trouve d'une manière indubitable dans l'*Iliade* 6.321-2 τὸν δ' εὐρ' ἐν θαλάμῳ περικαλλέα τεύχε' ἔποντα²³² | ἀσπίδα καὶ θώρηκα, καὶ ἀγκύλα τόξ' ἀφόωντα. Les deux verbes ᔁπο (latin « sepelio »²³³, « j'honore [d'une sépulture] ») et ᔁπομαι (latin « sequor ») n'ont pas la même étymologie²³⁴, mais, selon Meier-Brugger²³⁵, ils se sont tellement contaminés l'un l'autre que ᔁπομαι finit par être le moyen de ᔁπω (cf. *P. 1.50* τὰν Φιλοκτήταο δίκαν ἐφέπον

I, 135-6 ; W. Bäumlein, *Untersuchungen über griechische Partikeln*, Stuttgart 1861, 150-1 ; R. Kühner, B. Gerth, *Ausführliche Griechische Grammatik, Zweiter Teil, Satzlehre, Zweiter Band*, Hannover-Leipzig 1904, 254-5 ; J. Vahlen, *Gesammelte philologische Schriften*, Leipzig-Berlin 1911, I, 305), que Cicéron calque parfois au moyen de « etiam » (remarque de F. Hand, *Tursellinus seu de particulis Latinis*, Leipzig 1832, II, 566-7 ; Vahlen, *op. et loc. cit.*, ne parle pas de calque). Sa correction comporte, à nos yeux, une difficulté de sens : comment s'y prendre pour plaire à ses concitoyens après sa propre mort ?

²³¹ L'*Olimpica XIII* di Pindaro, 64. Elle sait que son rapprochement de Théognis 1.327-8 ἀμαρτωλαὶ γὰρ ἐν ἀνθρώποισιν ἔπονται | Θνητοῖς, Κύρψε, ne tient pas.

²³² Voir L. Meyer, *Handbuch der griechischen Etymologie*, Leipzig 1901, I, 351-2 ; M. Stoevesandt, *Homers Ilias, Band IV, Sechster Gesang, Faszikel 2 : Kommentar*, Berlin-New York 2008, 109.

²³³ Avec un élargissement de la racine, cf. sanscrit « sapar-yá-ti » comparé à « sápati » et voir Schulze, *Kleine Schriften*, 474, et M. Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, Heidelberg 1976, III, 429-30. Mme Peri rattache à la même famille le composé πολύσεπτος « très vénéré » (fr. 52ma.7 Maehler), qui est ordinairement rapporté à σέβω, dont l'origine est tout autre.

²³⁴ C'est le génial Adalbert Kuhn qui s'est avisé de l'étymologie propre de ᔁπω (*Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* 2, 1853, 131). On a peiné et l'on peine parfois encore à prendre pleinement acte de la découverte de Kuhn. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 1879⁵, 460, Kühner-Blass, *Ausführliche Griechische Grammatik, Erster Teil, Elementar- und Formenlehre, Zweiter Band*, 423 et Mutzbauer, *Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre und der homerische Tempusgebrauch*, 102 évoquent la racine à laquelle ressortit ᔁπω mais le rattachent encore à « sequor ».

²³⁵ M. Meier-Brügger ap. C. Stray, M. Clarke, J.T. Katz, eds., *Liddell and Scott. The History, Methodology, and Languages of the World's Leading Lexicon of Ancient Greek*, Oxford 2019, 336.

« suivant la manière de Philoctète »). Pourrait-on dire que ἔπω (transitif) fournit à ἔπομαι (intransitif) un passif ?²³⁶ Le sens « la mesure est suivie en toute chose » ne conviendrait guère à notre passage²³⁷ ; ce dernier appelle plutôt « est objet de soin, de considération »²³⁸, ce qui n’implique pas qu’on parvienne *effectivement* toujours à observer la mesure. Pindare a une prédilection pour le composé ἀμφέπω, dont on recense quinze occurrences, auxquelles il faut peut-être ajouter un passage dont nous avons réservé l’examen pour la présente observation, *O.* 10.97-9 ἐγὼ δὲ συνεφαπτόμενος σπουδᾶ, κλυτὸν ἔθνος | Λοκρῶν ἀμφέπεσον, μέλιτι | εὐάνορα πόλιν καταβρέχον « quant à moi, qui mets mon soin à m’attacher à eux, me voilà tombé en embrassade de la nation de Locres, sur la cité, cité pourvue en hommes de valeur, de qui je fais pleuvoir une pluie de miel ». Cette apparition unique de ἀμφιπίτνῳ chez Pindare, dans un sens non attesté ailleurs (« metaph., *take to one’s heart* » *LSJ*²³⁹) qui peut être celui de ἀμφέπω, suggère à Bergk²⁴⁰ de rétablir l’imparfait ἀμφίεπον qui, chez « Homère » et ailleurs dans la poésie épique, alterne avec ἀμφεπτόν. Chez Pindare, comme le remarque Bergk, le contexte requiert un aoriste (cf. αἴνησα v. 100), le même aoriste idiomatique auquel Pindare recourt quand il évoque son arrivée à l’endroit où il est censé célébrer le vainqueur et qu’il est courant de rendre par le présent de l’indicatif²⁴¹. Mais, croit

²³⁶ Nous considérons comme fourvoyée la défense par Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemeo*, 552-3, de ἔπεται transitif dans *N.* 10.37 (voir Wilamowitz, *Pindaros*, 425 n. 3, qui lit ἔπεβα) et abusif son retour à la ponctuation fausse qui amène à considérer ἔπετο comme transitif dans *O.* 6.72. « Non conviene intervenire su un testo unanime, la cui anomalia era avvertita dallo scolio », dit-elle, mais l’« unanimité » inlassablement invoquée par les défenseurs de leçons très douteuses ou fausses est un faux-semblant qui se réduit à l’« unité » (le manuscrit-source qui comportait l’erreur) et le commentaire même antique d’une leçon fautive ou suspecte ne peut authentifier ladite leçon. Ces deux observations banales s’imposent ou devraient s’imposer d’évidence (voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 253 et « *Consensus codicum, consensus editorum*, méthodologie et pratique de l’ecdotique classique générale et propertienne en particulier », *ExClass* 27, 2023, 197-203), mais c’est un fait, non moins déplorable qu’indéniable, qu’il faut sans cesse les rappeler même aux auteurs d’éditions « critiques », accompagnées ou non de commentaires.

²³⁷ « If, remarque justement un rapporteur, due measure were followed in every case, how could one account for the obvious instances where it is not followed ? ». On pourrait répondre à cette objection en donnant un sens conatif à ἔπεται. Le rapporteur suggère ἔπετας δ’ ἐν ἐκάστῳ | μέτρον, « “Due measure is a companion in every affair” whether we recognize it or not ». Mais ici, à la différence de *P.* 5.4, où la richesse est « une suivante qui amène beaucoup d’amis », ἔπετας semble obscur, et, au fond, l’objection formulée contre la proposition « la mesure est suivie en toute chose » ne vaut-elle pas aussi contre « Due measure is a companion in every affair » ?

²³⁸ Mme Peri traduit « riverita è in tutte le cose misura » et elle rapproche *P.* 9.78-9.

²³⁹ Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 72, traduit « embraced » mais ce rendu ne change rien à la singularité de l’emploi métaphorique du verbe ἀμφιπίτνῳ.

²⁴⁰ Bergk, *Pindari carmina*, 1878⁴, 124. Rien ne prouve que Bergk ait distingué ἔπω de ἔπομαι étymologiquement, mais cela n’affecte pas son propos.

²⁴¹ On explique diversement cet aoriste : voir Erdmann, *De Pindari usu syntacticō*, 59 ; Mme Hummel, *La syntaxe de Pindare*, 244 ; Meusel, *Pindarus Indogermanicus*, 383 (ignore la contribution de von der Mühl que nous allons citer). « It is much simpler to assume that the aorist refers to the time before the ode was performed », objecte Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 53, à P. von der Mühl, *Ausgewählte Kleine Schriften*, Bâle 1975, 223 n. 53, qui, dans d’excellentes lignes, invoque

Bergk, Pindare a préféré l'imparfait²⁴², qui était connu et métriquement adéquat, à l'inconnu et métriquement inadéquat *ἀμφέσπον, analogique de ἐπέσπον, lequel est, lui, attesté dans la poésie épique et que l'on rattache à ἐφέπω²⁴³. En *P.* 4.133, nous avons bien ἐπέσποντο, « ils approuvèrent », qu'il faut rattacher à ἐφέπομαι²⁴⁴; Pindare n'a pas -έσπον rattaché à -έπω. Selon Bergk, « quamquam Boeoti antiquitatis verborum tenaces fuerunt », Pindare avait écarté en raison de son obscurité l'aoriste *ἀμφέσπον²⁴⁵. Mais nous avons besoin d'un aoriste et cette forme est si proche de la « paradosis » ἀμφέπεσον que nous nous demandons si le poète n'avait pas écrit ἀμφέσπον, forme remarquable extrêmement exposée et peut-être vestige archaïque. La tradition du texte pindarique aurait ainsi gardé la trace de la leçon véritable, récupérable grâce à une simple métathèse²⁴⁶. Nous rapprochons l'« emendatio palmaris » de Bekker περιέσπε(ν) pour la leçon περιέπεσε(ν) chez Flavius Josèphe *Ant. Iud.* 19.237 καὶ γὰρ τὸν νεκρὸν περιέσπεν τοῦ Γαῖου²⁴⁷.

une tradition indo-européenne ancienne et allègue *Rig-Veda* « ástōṣi », αἴνησα « je loue ». En tout cas, c'est, croyons-nous, le même emploi de l'aoriste que l'on trouve en védique et en grec et que, avant d'alléguer « ástōṣi », Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*², II 3, 764 décrit très bien : « Der Zeitpunkt des Vorgangs fällt gleichsam noch in die Gegenwart des Sprechenden hinein, und der Vorgang erscheint für den Sprechenden als aktuell, nicht als schon historisch ».

²⁴² Le *LSJ* donne ἄμφεπον / ἄμφίεπον comme « impf. or aor. » sans exposer ses raisons.

²⁴³ Voir Risch, *Wortbildung der homerischen Sprache*, 259 § 96b. Brugmann, *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*², II 3, 126 le rattache à la racine à laquelle ressortit « sequor ».

²⁴⁴ Voir Forssman, *Untersuchungen zur Sprache Pindars*, 3 n. 1 ; Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 219 ; Willi, *Origins of the Greek Verb*, 74-5.

²⁴⁵ L'absence d'aspiration dans ἐπ-έ-σπ-ον s'explique par une forme sans redoublement mais avec augment syllabique : voir Curtius, *Das Verbum der griechischen Sprache*, II, 31-2. Si l'on rattache *ἀμφέσπον à un tel aoriste, la forme n'est pas anomale, car l'aoriste thématique peut être bâti sur le degré zéro, *ἔ-σπ-ον, ou le degré plein de la racine, *ἔ-σεπ-ον (cf. Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, 746-7). Bergk fait peut-être fond sur l'idée ancienne d'une « syncope » dans la formation de l'aoriste à redoublement : *ἔσπ- > *ἔσεπ- > *σέσεπ- (voir Kühner-Blass, *Ausführliche Griechische Grammatik, Erster Teil, Elementar- und Formenlehre, Zweiter Band*, 115 et 423). Raprocher sanscrit présent « sápati », « il honore » ; aoriste 3 injonctif « sīśapanta », « qu'ils se laissent honorer » (« sie sollen sich pflegen lassen », Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Altindischen*, III, 430). Mais l'aoriste à redoublement et sans augment *ἔσπον (> *σέ-σπ-) montre le degré zéro de la racine attendu dans un aoriste grec à redoublement. La forme *ἔσεπ- > *σέσεπ- est anomale ; on pourrait peut-être la défendre comme artificielle, créée d'après diverses analogies (cf. ἔπλεξ / ἔπλετο, tous deux chez Pindare ; γένετο / ἔγεντο, tous deux chez Pindare [cf. Szemerényi, *Syncope in Greek and Indo-European and the Nature of Indo-European Accent*, 168-77] et voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 52 à *P.* 1.92, *ἐντράπλοις pour ἐντραπέλοις), mais ce n'est pas nécessaire puisque *ἀμφ-έσεπ-ον peut être un aoriste thématique.

²⁴⁶ La forme πεπαρεῖν / πεπορεῖν (v. 1.) en *P.* 2.57, « artificial creation » ou « genuine archaism » (Willi, *Origins of the Greek verb*, 73-4), a bien résisté. Ce n'est pas le cas de θέν (*O.* 1.64) : voir notre observation sur *O.* 8.65.

²⁴⁷ Justus von Destinon pourrait bien avoir raison de penser retrouver la vraie leçon περιέπωσι sous les variantes problématiques πειθώσι / πείθουσι / περιθέωσι dans *Bellum Iud.* 5.400-1 δεῖ γάρ, οἵμαι, τοὺς χωρίον ἄγιον νεμομένους ἐπιτρέπειν πάντα τῷ θεῷ δικάζειν καὶ καταφρονεῖν τότε χειρὸς

O. 13.49-53

έγὼ δὲ ἴδιος ἐν κοινῷ σταλείς
μῆτίν τε γαρύων παλαιγόνων
πόλεμόν τ’ ἐν ἡρωῖαις ἀρεταῖσιν
οὐ ψεύσομαι’ ἀμφὶ Κορίνθῳ, Σίσυφον μὲν πυκνότατον παλάμαις ὡς θεόν
καὶ τὰν πατρὸς ἀντία Μήδειαν θεμέναν γάμον, αὐτῷ
[ναὶ σώτειραν Ἀργοῖ καὶ προπόλοις·

50

49-53 ut legendi uarietatem ad rem non pertinentem enotare supersedimus,
ita Hartmanno (1918) αὐτῷ non ad θεμέναν γάμον sed ad ναὶ referenti nos
quoque adstipulari scito (secus nuperrime Peri).

« Pour ma part, engagé en mon particulier dans une expédition à visée collective, chantant et l'intelligence de ceux d'autrefois et la guerre où ils illustreront leur excellence héroïque, je ne mentirai pas sur Corinthe : Sisyphe, très habile en ses tours, comme un dieu, et Médée, qui, contre son père, assuma le mariage, assurant le salut de la nef Argo elle-même et de son équipage ». Le passage pâtit d'un déficit manifeste de « diagnose » chez la plupart des commentateurs. En effet, la difficulté de construction des accusatifs Σίσυφον et Μήδειαν (en ordre croissant d'improbabilité : « libres accusatifs épexégétiques » ; en dépendance de γαρύων v. 50 ; à mettre en rapport directement avec ψεύσομαι²⁴⁸) et l'étrangeté ou la faiblesse de ὡς θεόν²⁴⁹ amènent immanquablement à soupçonner que ces deux mots occupent la

ἀνθρωπίνης, ὅταν αὐτὸι πείθωσι (tel est le « *textus receptus* ») τὸν ἄνω δικαστήν. Nous suggérons que, d'une manière analogue, sous les variantes προσέρπει et προσέλκει (*O.* 6.83, cf. scholie 142a, προσέρπει προσάγει !) se cache un composé disparu *προσύρει : ἤτα (καὶ Hartung) μ' ἔθέλοντα προσύρει (προσέλκει Hartung) καλλιρόαισι πνοαῖς (καλλιρόοισι ροαῖς Hartung d'après la variante καλλιρόοισι et les scholies 142bc et 143a, qui portent ροαῖς, mais voir Timothée, *Persae* 108, νῦν ἀήτας φερόμεθ') | ματρομάτωρ ἐμὰ Στυμφαλὶς εὐνανθῆς Μετώπα, « voilà que, non sans que j'y consente, m'entraîne en avant, sous des souffles d'air de belle coulée, la mère de ma mère, la stymphalienne fleurie Métopè » (Hartung, *Pindar's Werke, I. Die Olympischen Oden*, 238-41 est le premier Moderne à rattacher le v. 83 non à ce qui précède mais à ce qui suit ; voir aussi Lehnus, *Pindaro. Olimpiche*, 104-5, quoique nous trouvions problématique l'interprétation de ἄ comme article rapporté à ματρομάτωρ ἐμὰ Στυμφαλὶς εὐνανθῆς Μετώπα). Le verbe σύρω (cf. Hésychios Σ 2796 σύρων· ἔλκων) n'apparaît pas dans le texte transmis de Pindare, mais voir Liberman, *Pindare. Pythiques*, 142, à *P* 6.14. Il s'emploie idiomatiquement à propos de la traction du courant (cf. *Anth. Pal.* 9.84.1-2 = Antiphane II.1-2 Gow-Page, Νηδὸς ἀλιστρέπτου πλαγκτὸν κύτος εἰδεν ἐπ' ἀκτῆς | μηλοβότης βλοσσοροῖς κύμασι συρόμενον ; F. Passow, *Handwörterbuch der griechischen Sprache*, Leipzig, 1857³, II 2, 1763B 1c ; Wilamowitz, *Timotheos. Die Perser*, 44, sur le substantif σύρτης). Quoi qu'en dise Adorjáni, *Pindars sechste olympische Siegesode*, 266, la leçon προσέρπει ne permet pas de donner un sens satisfaisant au participe ἔθέλοντα, qui implique le consentement à une contrainte prétendue, bien marquée par σύρω. La métaphore est nautique : la naïade Métopè entraîne, sur ses ondes, le vaisseau « poétologique » (cf. Nünnlist, *Poetologische Bildersprache in der frühgriechischen Dichtung*, 265-76).

²⁴⁸ Voir Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 72.

²⁴⁹ Lire Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 73-4.

place d'un participe présent régissant Σίσυφον et Μήδειαν. Le mérite de ce diagnostic revient à Bossler²⁵⁰, dont les conjectures αἰνέων et ὑμνέων satisfont du point de vue du sens, « je ne mentirai pas sur Corinthe en louant Sisyphe ou Médée ». Il n'est pas impossible que ὡς θεόν soit non la corruption du participe recherché mais un bouché-trou réparant sa disparition accidentelle. Dans ce cas, ἀπύων (cf. par exemple *O.* 5.19), « en célébrant », aurait aussi ses chances. Si au contraire (et cela paraît plus probable) ὡς θεόν est bien le résultat de la corruption d'un participe, l'homérique βωστρέων (Maas²⁵¹), « en appelant à la rescousse », non attesté chez Pindare, est « paléographiquement » ingénieux, mais il s'écarte du sens plausible — de ce point de vue, ἀθρέων, l'autre idée de Maas, est exclu. Rien ne serait plus proche de ὡς θεόν que ὠθέων, « poussant devant moi », manière très hardie et peut-être, même pour Pindare, trop hardie, de dire « mettant en avant » (προφέρων) tout en faisant allusion à la pierre que pousse Sisyphe (cf. *Odyssea* 11.596 λᾶαν ἄνω ὥθεσκε ποτὶ λόφον)²⁵²; on peut comparer l'emploi de ἀείρεσθαι « être soulevé » au sens du latin « extolli », « être exalté » (Slater, *Lexicon to Pindar*, s. v. ἀείρω 3), ἐπαείρω « exalter » (*O.* 9.20) et βαστάζω « porter »²⁵³, « soulever », d'où « exalter » dans deux passages remarquables et controversés, *O.* 12.19 et *I.* 3.8²⁵⁴. Mais la conjecture la plus plausible est peut-être le participe κοσμέων, qui à la fois offre un sens satisfaisant (« honorant », « célébrant », cf. *N.* 6.46²⁵⁵) et ne s'écarte pas excessivement du « ductus litterarum » (ΠΑΛΑΜΑΙC<K>OCMEΩΝ).

²⁵⁰ *De praepositionum usu apud Pindarum*, 44-5 n. *.

²⁵¹ Sur ces « marginalia » de Maas, voir Lehnus, *Maasiana & Callimachea*, 344.

²⁵² La notice de Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 1676-7, sur ὠθέω ne fait pas oublier les analyses où, en discutant les mots auxquels il rattache ce verbe, H. Osthoff en éclaire le sens : voir « Die tiefstufe im indogermanischen vocalismus » dans H. Osthoff, K. Brugmann, *Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen*, Leipzig 1881, IV, 188-93. Consulter également l'étude sémantique de A.F. Pott, *Etymologische Forschungen*², Detmold 1873, IV, 866-7.

²⁵³ On rejette aujourd'hui le rapprochement étymologique βαστάζω / latin « gesto » (fréquentatifs) défendu par G. Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig 1879⁵, 476 n° 638b.

²⁵⁴ Voir Verdenius, *Commentaries on Pindar*, I, 101-2.

²⁵⁵ Mme Cannatà Fera, *Pindaro. Le Nemee*, traduit « adorni » (137), parle de « celebrazione » et rapproche Bacchylide 12.7 (425). Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 760 adopte l'étymologie qui rattache κόσμος au latin « censeo » mais aussi au sanscrit « śāṃs- », « louer » : « The original meaning was probably 'to put in order (by speaking)'. The meaning 'to adorn' is probably secondary within Greek », remarque-t-il, mais la seconde observation pourrait bien non corroborer l'hypothèse formulée dans la première mais résulter d'elle. Selon Chantraine, *Dictionnaire étymologique*, 571, « Il est clair que κόσμος exprime originellement la notion d' 'ordre, mise en ordre' », mais il priviliege la même étymologie que Beekes ; le sens d' 'ornement' » est déjà, comme Chantraine lui-même le remarque, dans l'*Iliade* (voir 4.145 ἀμφότερον κόσμος θ' ἵππῳ ἐλατῆρι τε κῦδος, avec Porzig, *Die Namen für Satzinhalt im Griechischen und im Indogermanischen*, 149). E. Fraenkel, *Index der kretischen Inschriften nebst Nachträgen und kurzem Abriss der Laut-, Formen- und Wortbildungslehre des kretischen Dialekts*, Göttingen 1915, 1076 mentionne en premier une autre étymologie, « *κόμπσμος, cf. κομψός », qui évoque le lien entre l'adjectif latin « mundus », « soigné, élégant » et le substantif « mundus » (voir, sur tous ces mots et quelques autres, les analyses pionnières de Pott,

O. 13.80-2

..... ὅταν δ' εὐρυσθενεῖ
καρταίποδ' ἀναρόῃ Γαιαόχῳ,
θέμεν Ἰππίᾳ βωμὸν εὐθὺς Αθάνᾳ.

80

81 κραταίποδ' : corr. Byz. | ἀναρόῃ codd. : αὐερόῃ Σ 114c v (apud Drachmann in apparatu critico), id est scholia in Pindari editione Romana a Zacharia Calliergo Cretensi confecta et anno 1515 prolata.

« Et (le devin ordonna à Bellérophon), après avoir sacrifié au dieu à la vaste puissance Gaiaochos un <taureau> au pied fort, d'établir aussitôt un autel en l'honneur d'Athéna Équestre ». Mme Peri²⁵⁶ a raison de dire que ἀναρόῃ, « tirer la tête en arrière, égorger »²⁵⁷, est « l'unica lezione con valore testimoniale »²⁵⁸. Toutefois, même si la variante αὐερόῃ n'a que l'autorité d'une conjecture, elle mérite discussion : dans cette forme épique (éolienne), αὐ- forme une diphtongue (cf. *Ilias* 1.459 αὐέρυψαν μὲν πρῶτα καὶ ἔσφαξαν καὶ ἔδειραν) qui, chez Pindare, ruinerait le mètre. Ce dernier requerrait ἀνερόῃ (~~ ~ -) > ἀFFFερόῃ > ἀνFερόῃ²⁵⁹ : « u » est consonne²⁶⁰, exactement comme dans ἀνάτα, la forme éolienne que l'on trouve chez les poètes lesbiens²⁶¹ et, à côté de ἄτα, chez Pindare. Si l'on devait rejeter ἀναρόῃ, il ne serait pas difficile d'expliquer pourquoi cette forme se serait

*Etymologische Forschungen*², IV, 383-8). « Mundus » serait une sorte de calque sémantique du grec κόσμος, senti comme étant à κομψός, « élégant », ce que « mundus » substantif est à « mundus » adjetif. A. Walde, *Vergleichendes Wörterbuch der indogermanischen Sprachen, herausgeben und bearbeitet von J. Pokorny*, Berlin-Leipzig 1930, I, 403 et 471 met en avant l'étymologie κόσμος > *κομπσός et suppose que le substantif a été formé — formation très rare — à partir de l'adjetif κομψός, lequel apparaît dans la littérature attique au V^e s. (l'attribution de ἄκομψος à Archiloque, fr. 158 Bergk, par le *LSJ* et Chantraine, 561 est une erreur : le fragment appartient aux Αρχύλογοι de Cratinos, fr. 15 Kassel-Austin). Fraenkel repousse l'étymologie qui rapproche κόσμος du latin « corpus » et dont nous avons fait état en examinant O. 1.28b. Le promoteur de ce rapprochement, Brugmann (« 3. κόσμος. », *IF* 28, 1911, 358-63), part lui aussi du primat de la notion d'ordre et de mise en ordre. Il n'exclut pas (360 n. 2) phonétiquement κόσμος > *κόμπσος, mais objecte que « die Bedeutungen passen weniger gut zueinander » — parce qu'il pose la notion d'ordre comme primaire ? Pott, *op. cit.*, 385-6 met en doute ce postulat. Il est vrai qu'il rattache κόσμος (> κόδ-μος) à κέ-καδ(< σ)-μαι : ce fut longtemps l'étymologie pour ainsi dire reçue (Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie*, 138). Le premier inventeur de κόσμος > *κόμπσος semble être Brugmann, Fraenkel paraît avoir repris l'idée, Walde et Pokorny partent explicitement de Brugmann.

²⁵⁶ *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 96.

²⁵⁷ Voir Schulze, *Quaestiones epicae*, 58-9 et 512.

²⁵⁸ Voir Schroeder, *Pindari carmina*, 1923², 500.

²⁵⁹ Voir, aussi pour la réduction de ἄφε- à ἀνε-, Schwyzer, *Griechische Grammatik*, I, 224. M. Grammont, *Phonétique du grec ancien*, Lyon 1948, 53 cite ἔφαδε dans le Code de Gortyne à côté d'épique εῦαδε > *ἔφα- > « *eswa- ».

²⁶⁰ Schulze, *Quaestiones epicae*, 59 n. 2 s'est égaré sur ce point.

²⁶¹ Voir Hamm, *Grammatik zu Sappho und Alkaios*, 18 § 17. En leur dictionnaire respectif, Chantraine (s. v. ἄτα) et, en 2010, Beekes (s. v. ἄτη) continuent d'écrire ἀνάτα, graphie du *LSJ* corrigée dans le *Revised Supplement* de 1996.

substituée à ἀνερύη : ne comprenant pas que « u » était consonne, on croyait se trouver face à une leçon amétrique ἀνερύη. Selon Mme Peri, « Il confronto con ἀναρρώ / ἀνάρρωσις attestati ad es. in attico (Ar. *Pax* 890) e nel dorico siceliota (Epich. *PCG* fr. 198.2) sconsiglia di escludere come etimologicamente impossibile (...) la lezione concordemente trasmessa dai manoscritti ». Nous croyons qu'elle a encore raison sur ce point. Mais ἀναρρύη (> ἀναρρύ-) ruinerait le mètre, — ~ (iambe), καρταίποδ' ἀνα- | ~ - ~ - ~ - (« dochmius Kaibelianus »), -ρύη Γαισόχω (avec abrégement de la diphontongue -αι-²⁶²). On trouve bien dans une épître prétendue de Démocrite à Hippocrate, [Hippocrate] *epistulae* 23.2, 26 Putzger = Démocrite C fr. 6.2 Diels-Kranz σοφίη μὲν γὰρ ψυχὴν ἀναρύεται παθέων « la sagesse sauve l'âme des souffrances », mais, comme le suggère sinon son sens²⁶⁴, du moins sa voix et contrairement à ce que disent les dictionnaires²⁶⁵, ἀναρύεται se rattache non à ἐρύω « tirer » mais à ἔρυ(ο)μαι « sauver ». Il convient donc, si l'on veut, à juste titre, croyons-nous, défendre ἀναρύη²⁶⁶ chez Pindare, de remarquer avec P. Maas que chez ce poète la scansion normale²⁶⁷ est ἀποργνύμεναι (*P.* 4.198²⁶⁸), sans allongement de la finale du préverbe, non ἀπορργνύμεναι, même si l'on trouve chez lui le type ἀναρρῆξαι (fr. 180.1 Maehler) et bien sûr ἄρρηκτον (*I.* 4.47).

²⁶² Voir Schulze, *Quaestiones epicae*, 59, 317 et 327. Le « digamma efficients » initial présumé ne joue pas dans *N.* 7.67 βίᾳα πάντ' ἐκ ποδὸς ἐρύσας « ayant écarté de mon chemin toutes les violences ». Le participe ἐρύσας exprime l'idée du latin « arcere » et se rapporte peut-être, quoi qu'en aient dictionnaires, lexiques et commentateurs, au verbe identifié sous la forme ἔρυ(ο)μαι « defendere servare arcere retinere », dépourvue de « digamma » : voir Schulze, *Quaestiones epicae*, 325-9. Il relève (328) ἔρυτο passif dans Hésiode *Theog.* 304, mais ne discute pas *N.* 7.67 et remarque l'absence d'actif dans le « *verbum seruandi* ».

²⁶³ Voir Heimer, *Studia Pindarica*, 117 ; Schulze, *Quaestiones epicae*, 40-52.

²⁶⁴ L'original est ou semble être σοφίη δὲ ψυχὴν παθῶν ἀφαιρεῖται (fr. B 31 Diels-Kranz).

²⁶⁵ La position de l'*Index Hippocraticus* (I, Göttingen 1986) n'est pas, à nos yeux, claire : il a une entrée ἀναρπόνομαι et la traduction latine « libero ». L'entrée suivante est ἀναρύω, expliqué « exhaustio » : il s'agit d'une variante papyrologique ἀναρύσαι, verbe composé tiré du simple ἀρύω, dans le traité *Sur les Vents VI*, 104,8 Littré (voir l'apparat critique à ce passage).

²⁶⁶ Éliminer la résolution, propre à ce passage mais vénierille, du second temps fort du mètre iambique en contractant ἀναρύη en ἀνρύη (Triclinius approuvé par G. Hermann, *Opuscula*, Leipzig 1877, VIII, 126) est peut-être un remède pire que le mal : ἀνρ- est sans exemple chez Pindare et ἀνρύη risque d'être un « barbarisme » sinon en grec tout court (car -ανρ- n'est pas inconnu dans les inscriptions), du moins en grec pindarique. Il est vrai qu'un autre helléniste d'un calibre comparable, H.L. Ahrens, « Studien zum Agamemnon des Aeschylus », *Philologus, Erster Supplementband*, Göttingen 1860, 244-7, n'hésite pas à attribuer la forme ἀνρύων à Eschyle (*Ag.* 70), avec, de surcroît, « u » long. Quant à la correction ἀερύη (avec contraction de ἀε-) d'abord imprimée par Schroeder, son auteur lui-même (*Pindari carmina*, 1923², 514) l'a rejetée, à bon droit.

²⁶⁷ Maas, *Epidaurische Hymnen*, 10 avec n. 5 : « Ol. 6, 83. 9, 91. 10, 70. 12, 15. 13, 81. Pyth. 4, 178. 198. 6, 37. 12, 17. Isthm. 8, 19. fr. 111, 5 [texte transmis]. 129, 3. 318 ; dagegen pp nur Isthm. 6, 47. 7, 44 (fraglich). fr. 180, 1. Ähnlich ist das Verhältnis am Wortanfang: die normalen Fälle habe ich nicht gezählt, pp Pyth. 1, 45. Nem. 5, 13. 50. 8, 29 ». Les fragments inconnus de Maas ne changent pas la donne.

²⁶⁸ Voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 281.

O. 13.92

τὸν δ' ἐν Οὐλύμπῳ φάτναι Ζηνὸς ἀρχαῖαι δέκονται.

« Quant à Pégase, les antiques mangeoires de Zeus le reçoivent dans l’Olympe ». Mme Peri²⁶⁹ explique que les φάτναι ἀρχαῖαι de Pindare sont les ἀμβρόσιαι κάπαι de *Ilias* 8.434 καὶ τοὺς μὲν (ἴππους) κατέδησαν ἐπ’ ἀμβροσίησι κάπησιν. Les chevaux des dieux mangent ἀμβρόσιον εἶδαρ, *Ilias* 5.369 et 13.35 ; voir encore 5.777 τοῖσιν δ' ἀμβροσίην Σιμόεις ἀνέτειλε νέμεσθαι. Mais le rapprochement de Mme Peri ne fait que renforcer la perplexité où nous plonge l’épithète ἀρχαῖαι, qui intriguait déjà Thiersch en 1820²⁷⁰, comme le montre sa conjecture ἀργενναι (on lit πόλιν ἐν ἀργεννόεντι μαστῷ, « une cité sur un mamelon éclatant de blancheur », en *P.* 4.8). S’il ne s’agit pas d’une « faute par persévérance » due à ἀρχαῖα σοφίσμαθ(α) (v. 17), le passage de Pindare a peut-être été parasité par le souvenir de l’expression proverbiale εἰς ὀρχαίας φάτνας· ἐπὶ τῶν ἀπολαύσεως τίνος ἐκπεσόντων, εἴτα πάλιν ἐπὶ τὴν ἀρχαίαν ἀνελθόντων δίαιταν (*Photios E* 276, II, 32 Theodoridis, avec la note de l’éditeur). On songerait à εῦξεσται « bien polies » en se rappelant *Ilias* 24.279-80 ἵππους δὲ Πριάμῳ ὑπαγον ζυγόν, οὓς ὁ γεραιός | αὐτὸς ἔχων ἀτίταλλεν ἐϋξέστη ἐπὶ φάτνῃ. Pindare n’a pas εῦξεστος mais il a trois occurrences de ξεστός, à propos d’une caisse de char polie (*P.* 2.10), d’un char à mules (*P.* 4.94), d’une pierre tombale (*N.* 10.67). Mais ce serait là une caractérisation banale pour les mangeoires de Zeus, et le mot est trop éloigné du « ductus litterarum » : un adjectif bien pindarique, ἀφνειαῖ²⁷¹ (sept occurrences),

²⁶⁹ *L’Olimpica XIII di Pindaro*, 106.

²⁷⁰ « Vetus » (Horace *carm.* 3.18.7) est tout à fait approprié à l’autel rustique d’où s’élèvent les volutes de l’encens offert par les paysans de Mandela.

²⁷¹ Indépendamment de Vogt, *De metris Pindari*, 95-6 et de Schroeder, *Pindari carmina*, 26 § 46, pour qui seuls ἀφνεός et Ἀλφεός sont pindariques, Barrett, *Greek Lyric, Tragedy, & Textual Criticism*, 126-7 avec n. 17 se demande si Pindare n’a pas seulement utilisé et écrit ἀφνεός, non ἀφνειός et Ἀλφεός, non Ἀλφειός, parce que, dans la tradition directe, les mss. présentent la première forme partout où celle-ci est métriquement assurée, tandis qu’ils sont divisés dans les deux cas (*O.* 7.1, ἀφνεᾶς, où, comme l’explique notre observation sur *O.* 7.58-61, nous lisons ἀφνεᾶς, et 15, Ἀλφεῖ) ou une « syllaba anceps » brève est au moins possible (« licentia primi systematis »). Il considère l’irrégularité de responsion (car ἀφνεᾶς et Ἀλφεῖ entraînent cette irrégularité) comme plus plausible qu’une variation de Pindare dans la « scansion » du mot. Indifférent aux arguments que fait valoir, avant Barrett, Felix Vogt dans la « quaestio tertia. De syllaba ancipi in medio versus strophae doricae » de sa thèse, 93-110, Maas, *Die neuen Responsionsfreiheiten*, 20 préfère la pureté de la responsion à la réduction de -εός / -ειός à -έός avec la scansion afférante. Dans *O.* 13.92, la forme préconisée par Vogt et Barrett, ἀφνεά, introduirait (au temps faible du second pied d’une dipodie trochaïque) la même irrégularité de responsion, ici non autorisée par la « licentia primi systematis » et donc proscriite. Nous ne refusons pas ἀφνειός à Pindare. Comparons le cas de πνοαί (6 x) / πνοιαῖς (1 x), en quoi F. Solmsen, *Untersuchungen zur griechischen laut- und Verslehre*, Strassburg 1901, 112-14 reconnaît une forme avec allongement métrique empruntée à la poésie épique : la métrique impose la longue (πνοιαῖς) en *O.* 3.31. Le problème abordé par Barrett doit être traité à une échelle plus vaste : voir Schulze, *Quaestiones epicae*, 40-52. Il admet chez Pindare la variation Ἀλφεός / Ἀλφειός. « Pindar, remarque un rapporteur, tolerates variants like ἵππιος / -ειος [voir Schroeder, 28 §

« riches », peut-être « toujours bien pourvues », conviendrait à l'évocation d'un cheval admis dans les mangeoires de l'Olympe et qui, contrairement à la situation que le proverbe εἰς ἀρχαίας φάτνας a en vue, connaît un changement de régime pour le mieux. Pindare n'aurait peut-être pas utilisé « ambroisie » et l'adjectif ἀμβρόσιος à propos de mangeoires. L'adjectif ἀφενέος qualifie les « terres de Pylades » en *P.* 11.15, et, très joliment, la main munificente de celui qui, dans la « propinatio » festive et nuptiale du début de la septième *Olympique*, tend la coupe écumante de vin²⁷². Là comme ici on notera le jeu allitérant, Φιάλαν (...) ἀφενέᾶς / φάτναι (...) ἀφνειά.

O. 13.106-8

..... τὰ δ’ ὑπ’ ὄφρύϊ Παρνασσίᾳ
ἢξ· Ἀργεῖ θ’ ὅσσα καὶ ἐν Θήβαις· ὅσα τ’ Ἄρκασιν ἀνάσσων†
μαρτυρήσει Λυκάιου βωμὸς ἄναξ (...)

« Victoires remportées au pied du sourcil²⁷³ (roche abrupte) du Parnasse : six. Et combien à Argos et à Thèbes ! Et combien (de victoires) le maître-autel du Lycéen qui est le maître des Arcadiens n'attesterait-il pas ! ». Nous sommes d'accord avec le diagnostic de Mme Peri²⁷⁴ qu'incarnent les « crucis desperationis », telles qu'elle les dispose, sauf que, comme on verra, nous considérons ἄναξ comme correctement transmis (notons que la faute ἀνάσσων²⁷⁵ suppose ἄναξ). Nous croyons toutefois que sa discussion des solutions envisageables manque de boussole, bien que les critiques qu'elle adresse au texte non métrique conjecturé par Mme Lomiento et édité par Gentili soient tout à fait fondées. Nous pensons qu'il faut rendre pleinement justice à l'« emendatio palmaris » par laquelle le « dernier » Bergk²⁷⁶ change l'insensé et amétrique Ἄρκασιν ἀνάσσων en Ἄρκασι

50], Καδμέιος / -εῖος, Νέμεα / -εια, τέλεος / -ειος, νύμφιος / -εῖος. This makes it rather unlikely that Pindar would have been as picky as Barrett contends ».

²⁷² L'épithète est encore plus heureuse si elle conserve une trace de l'étymologie qui la rattache au mot ἀφρός « écume » et au latin « amnis », si l'on en croit A. Willi, « Flowing riches: Greek ἄφενος and Indo-European Streams », dans *Indo-European Perspectives: Studies in Honour of Anna Morpurgo Davies*, 323-37 (il n'exploite pas le passage de Pindare) — « does not convince », juge Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 177. Willi, « Flowing riches », 323-4 se débarrasse un peu vite, nous semble-t-il, du rattachement de ἄφ-νος / ἄφ-ενος à sanscrit « áp-naḥ », latin « ops », proposé et défendu pour la première fois non par Michel Bréal (1905-1906) mais par Curtius, *Grunderzüge der griechischen Etymologie*, Leipzig 1862¹, II, 92 ; édition en un volume avec la collaboration d'E. Windisch, Leipzig 1879⁵, 510. Mayrhofer, *Kurzgefasstes etymologisches Wörterbuch des Alttindischen*, Heidelberg 1956, I, 40 maintient cette étymologie, que Beekes qualifie de « now generally rejected ».

²⁷³ Voir J.H.H. Schmidt, *Synonymik der griechischen Sprache*, Leipzig 1879, III, 100.

²⁷⁴ *L’Olimpica XIII di Pindaro*, 20 et 118-21.

²⁷⁵ « Antiqua παρεπιγραφή voci ἄναξ superscripta », explique Bergk, *Pindari carmina*, 1878⁴, 138-9.

²⁷⁶ *Pindari carmina*, 1878⁴, 139. Il reconnaît s'être auparavant fourvoyé. Il s'en faut que les cor-

βάσσαις, « dans les vallons arcadiens » : en *O.* 3.27 Pindare parle des gorges et des anfractuosités très sinueuses de l’Arcadie, Ἀρκαδίας ἀπὸ δειρᾶν καὶ πολυγνάμπτων μυχῶν ; ici la « vraisemblance paléographique » et la topographie imposent βάσσαις, « vallons »²⁷⁷ (quatre occurrences chez Pindare). Mme Peri observe à juste titre que l’usage réclame la présence du substantif qualifié par Λυκαίου. Ce substantif est tout trouvé, c’est βωμοῦ, dont la dernière syllabe est, selon l’usage²⁷⁸, abrégée en hiatus devant l’initiale brève de ἄναξ privé de « digamma » (c’est le cas dans la majorité des occurrences du substantif) : Λυκαίου βωμοῦ ἄναξ est un « kenning » du type χρυσέων οἴκων ἄναξ καὶ γαμβρὸς Ἡρας (*I.* 4.60)²⁷⁹, « le maître des maisons d’or et l’époux d’Héra »²⁸⁰. De Λυκαίου βωμοῦ rapprocher fr. 52f.114 Maehler Ἐρκεῖον… βωμόν « l’autel Hercien », c’est-à-dire « l’autel de Zeus Hercien »²⁸¹. Il y a, pensons-nous, un degré non négligeable de probabilité que la version originale du passage soit ὅσα τ’ Ἀρκάσι βάσσαις μαρτυρήσει Λυκαίου βωμοῦ ἄναξ « et combien de victoires remportées dans les vallons de l’Arcadie le Maître de l’autel lycéen n’attesterait-il pas ! »²⁸².

rections les plus élégantes et les plus simples apparaissent toujours immédiatement, et, hélas !, il s’en faut de beaucoup qu’elles soient toujours reconnues. Mais c’est à tort que Bergk soupçonne le futur caractéristique μαρτυρήσει : voir I.L. Pfeijffer, *First Person Futures in Pindar*, Stuttgart 1999, 51.

²⁷⁷ « Nam, précise Bergk, in convalle olim Lycaeum celebrari solita sunt, cf. Curtius Pelop. I 300 [E. Curtius, *Peloponnesos. Eine historisch-geographische Beschreibung der Halbinsel*, Gotha, 1851, I, 299-304] ». Voir aussi C. Bursian, *Geographie von Griechenland*, Leipzig 1868-72, II, 237, qui citent les passages de Pindare pertinents ; D. Gilman Romano, « The hippodrome and the equestrian contests at the sanctuary of Zeus on Mt. Lykaion, Arcadia », dans J.-C. Moretti, P. Valavanis, eds., *Les hippodromes et les concours hippiques dans la Grèce antique*, Athina 2019, 27-44.

²⁷⁸ Voir par exemple *P.* 4.5 ἀποδάμοι Ἀπόλλωνος.

²⁷⁹ Sur cet emploi de ἄναξ, voir M.L. West, *The East Face of Helicon*, Oxford 2007, 545-7. Mme Peri donne de nombreux exemples du « kenning ». « Eine kühne Metonymie », observe, à propos de Λυκαίου βωμὸς ἄναξ, K. Stegmann von Pritzwald, *Zur Geschichte der Herrscherbezeichnung von Homer bis Plato*, Leipzig 1930, 81-2. « Ob, poursuit-il, der Altar des Zeus Lykaios als “Fürst der Altäre” oder als “Fürst von Arkadien” gedacht ist, ἄναξ ist er insofern, weil ihm ein ein Ding beeinflussendes Übergeordnetsein zugemessen werden kann. Und gerade die Einwirkung des Altars soll ja hier dargestellt werden ; ein Führerausdruck etwa an solcher Stelle würde nur ein Sein konstatieren können ». Notre correction résout la difficulté que cet érudit tente d’affronter en collant au texte transmis. M. Sotiriou, « Poet, Patron, Message : Witness-Roles and the Game of Truth in Epinician Eidography », dans A. Markantonatos, V. Liotsakis, A. Serafim, *Witnesses and Evidence in Ancient Greek Literature*, Berlin-Boston 2021, 240-1 reproduit et paraphrase imperturbablement le texte transmis comme s’il était correct et ne présentait aucune difficulté.

²⁸⁰ Mme Peri fait donc fausse route en suggérant de remplacer ἄναξ par le bouche-trou *iδόν*. Williamowitz, *Pindaros*, 370-1 n. 3 n’a guère brillé dans l’émendation de ce passage : il lit ὅσα τ’ Ἀρκάς (Ἀρκὰς Hermann) ἄνακτος (avec « digamma efficients ») μαρτυρήσει Λυκαίου βωμὸς ἄποξ (= « für alle Mal » ; « in summa » selon Schroeder, *Pindari carmina*, 1923², 514). Nous ne pouvons voir en ἄπαξ qu’un affreux bouche-trou.

²⁸¹ Voir S. Radt, *Pindars zweiter und sechster Paian*, Amsterdam 1958, 161 et K. Brugmann, « Altitalisches », *IF* 15, 1903, 69-86, spéc. 86. Pourquoi minuscule-t-on cette épiclese (cf. « Iuppiter Penetalis ») et Τέλειος (cf. *O.* 13.115) ?

²⁸² Un rapporteur nous informe du lancement d’une autre restitution, ὅσα τ’ Ἀρκὰς ἀνάσσων | μαρτυρήσει Λυκαίου βωμοῦ ἄναξ, « and all those (victories) to which the Arcadian Lord presiding over his Lykaian altar will bear witness ». Si Ἀρκὰς ἀνάσσων Λυκαίου βωμοῦ ἄναξ ne nous agrée

Il faut, comme Wilamowitz l'a rappelé mais en vain²⁸³, supprimer le point en haut après ἄναξ, car les toponymes qui suivent en une cascade expressive sont autant de sujets de μαρτυρήσει dans l'exclamative ὅσα μαρτυρήσει : Πέλλανά τε καὶ Σικυών καὶ Μέγαρ' Αιακιδᾶν τ' εὐερκὲς ἄλσος ἡ τ' Ἐλευσίς καὶ λιπαρὰ Μαραθών τοι θ' ὁπ' Αἴτνας ὑψηλόφου καλλίπλοντοι πόλιες ἡ τ' Εὖβοια. S'appuyant sur cette observation, un rapporteur objecte que « Maître de l'autel lycéen » jure avec les autres sujets de μαρτυρήσει, qui sont des toponymes, et l'idée que Zeus est appelé à attester les victoires l'étonne. Mais « le maître-autel du Lycéen » tranche aussi avec les autres sujets de μαρτυρήσει, ce qui montre l'intention de mettre en relief les *Lykaia*²⁸⁴ et Zeus Lycéen. La « uariatio » du changement typologique de sujet « Maître de l'autel lycéen » opère cette mise en relief tout en indiquant, par le truchement de l'épiclèse du dieu, un lieu précis et des « jeux ». Pourquoi un dieu — en l'occurrence Zeus, invoqué v. 26 et 115 et évoqué v. 106 en tant que « signore di Olimpia e di quelle agoni »²⁸⁵ — ne pourrait-il pas attester les victoires que remportèrent ses protégés à des « jeux » institués en son honneur et qu'il vit du sommet du mont Lycée²⁸⁶, également appelé Olympos²⁸⁷ ? Zeus Λυκαῖος, dont le τέμενος était réputé être privé d'ombre et priver de leur ombre

pas, nous nous félicitons de constater que Λυκαίου βωμοῦ ἄναξ est venu à l'esprit d'un autre critique.

²⁸³ Les éditeurs de Pindare continuent de mettre le point en haut après ἄναξ, rendant le passage inconstructible. Mme Peri ne s'interroge pas sur la construction. Restituons, sans changer aucune lettre, l'exclamation dont l'oblitération dépare Eschyle *Choeph.* 434 τὸ πᾶν ἀτίμως ἔλεξας, οἵμοι. Comme l'explique très bien H. Weil, *Aeschyli quae supersunt tragoeiae*, vol. I. sect. 2., *Choephoroi*, Gießen 1860, 55, Oreste réagit à l'évocation de tous les affronts infligés à Agamemnon. Mais ἀτίμως ἔλεξας fait difficulté, car l'explication de Garvie, *Aeschylus. Choephoroi*, 162, « a compressed phrase in which the adverb refers to the content rather than the manner », est intenable : il faut, croyons-nous, entendre τὸ πᾶν ἀτιμός ἔλεξας, « comme tu as complètement recensé les affronts ! ».

²⁸⁴ Voir Mme Peri, *L'Olympica XIII di Pindaro*, 121.

²⁸⁵ Voir Mme Peri, *L'Olympica XIII di Pindaro*, 116-17. Nous rapprocherions Eschyle *Choeph.* 583-4 τὸ δέ ἄλλα τούτῳ δεῦρ' ἐποπτεῦσαι λέγω, | ξιφηφόρους ἀγῶνας ὥρθοσαντί μοι, si, à l'instar de certains exégètes, nous pensions qu'Oreste s'adresse à Apollon Agyieus ou à Hermès ἐναγώνιος et que nous ne croyions pas, avec K.O. Müller (*Zeitschrift für die Alterthumswissenschaft* 3, 1836, 34-5) et d'autres, que le déictique renvoie à Agamemnon.

²⁸⁶ Voir Pausanias 8.38.7 ἔστι δὲ ἐπὶ τῇ ἄκρᾳ τῇ ἀνωτάτῳ τοῦ ὄρους γῆς χῶμα, Διὸς τοῦ Λυκαίου βωμός, καὶ ἡ Πελοπόννησος τὰ πολλά ἔστιν ὁπ' αὐτοῦ σύνοπτος.

²⁸⁷ Voir Pausanias 8.38.2 avec le commentaire de H. Hitzig et de H. Blümner, Leipzig 1907, 255.

ceux qui y pénétraient²⁸⁸, est un dieu qui voit et peut attester²⁸⁹. Au début de la quatrième *Olympique* (victoire remportée en 452), le locuteur invoque Zeus et déclare que la ronde de ses filles les Heures, accompagnée des accents changeants de la lyre, l'ont amené à Olympie afin qu'il témoigne des plus sublimes luttes: τεοὶ γὰρ Ὄραι | ὥτῳ ποικιλοφόρμυγγος ἀοιδᾶς ἐλιστόμενοι μ' ἔπειμψαν | νύψηλοτάτων μάρτυρ' ἀέθλων. Cette manière recherchée de dire que l'écoulement de l'intervalle entre les « jeux » amène le locuteur à Olympie lie son témoignage à Zeus par le truchement de ses filles. Dans le passage de l'*Olympique XIII* (victoire remportée en 464), c'est, si nous voyons juste, le locuteur qui appelle Zeus à attester les victoires et donc à garantir la sincérité du témoignage poétique²⁹⁰ qui les mentionne. On se sert du texte transmis de notre passage pour illustrer *O.*

²⁸⁸ Voir Pausanias 8.38.5 avec le commentaire de Hitzig-Blümner, 257. Le Zeus Lycéen est alors, comme l'entendait A.B. Cook (*Zeus. A Study in Ancient Religion*, Cambridge 1914, I, 63-8), un « dieu de lumière », que cette conception implique, entre Λυκαῖος et la famille de mots indiquant la lumière (cf. par ex. ἀμφιλόκη), un lien étymologiquement vrai ou faux (sur l'étymologie, voir J.N. Bremmer, *The World of Greek Religion and Mythology. Collected Essays II*, Tübingen 2019, 368-9). Lobeck, *Aglaophamus*, 894-5, approuvé par Welcker, *Kleine Schriften*, Bonn 1850, III, 162, raille le merveilleux de la luminosité intégrale du sanctuaire (cf. K.O. Müller, *Die Dorier*, Breslau 1844², I 1-2, 309) sans être sensible à ce qu'il révèle de croyance. Cook insiste sur les deux colonnes placées devant l'autel ὡς ἐπὶ ἀνίσχοντα... ἥλιον (Paus. 8.38.7). Il est vrai qu'il n'est plus possible de faire valoir en faveur du « dieu de lumière » l'épithète ἀστερόπος (pour ἀστερωπός) accolée au Zeus Lycéen dans le célèbre fragment anapestique des Αζάνες d'Achaïos (20 F 2,4 Snell-Kannicht), car Wilamowitz y restitue ἀστοργος, à juste titre. Il s'y agit en effet du sacrifice humain offert à Zeus Lycéen. Le lecteur s'amusera peut-être d'apprendre que D. Ohlenroth, *Das Abaton des Lykäischen Zeus und der Hain der Elaia, Zum Diskos von Phaistos und zur frühen griechischen Schriftkultur*, Tübingen 1996, 191 croit déchiffrer dans la face A du disque une « strophe » relative à Zeus Λυκαῖος, qualifié de φαενών. La fin de la strophe signifierait : « (>Vom Gott<) gezeichnet und vereinsamt immerdar und heillos ganz soll der im Heiligtum, der es zu betreten versuchte, umkehren schattenlos (ἄσκιος) ».

²⁸⁹ « Zeus, welcher (...) hoch oben auf dem Kamme des Berges gelagert ist und den man sicher nicht irgendwie als Richter, sondern einzig als Zeugen des für seinen Sohn Apollon so bedeutsamen Vorgangs zu betrachten hat. Ist er es doch, der Alles sieht und alles weiß », explique J. Overbeck, *Griechische Kunstmethologie, Apollon*, Leipzig 1889, V, 441 à propos d'une célèbre *pélikè* apulienne provenant de Ruvo, Naples Mus. Naz. 81392 (H 3231), et représentant la lice musicale entre Apollon et Marsyas.

²⁹⁰ Dans *O.* 4.3 (voir Thummer, *Pindar. Die isthmischen Gedichte*, I, 34 n. 12), μάρτυς n'implique pas un témoignage oculaire, à la différence, selon nous, de μαρτυρήσει ici. Le mot μάρτυς (cf. μέρ-τ-μνα, latin « me-mor », « me-mor-ia », sanscrit « smr-ti » = « souvenir ») désigne étymologiquement un témoignage de mémoire : cf. Pott, *Etymologische Forschungen*², II 3, 718 ; E. Leisi, *Der Zeuge im Attischen Recht*, Frauenfeld 1908, 1-5 ; Beekes, *Etymological Dictionary of Greek*, 908-9 (mais l'hypothèse d'un « loan from Pre-Greek » est injustifiée, car, si l'on pose « r » voyelle et non, comme Beekes, consonne, on n'aboutit pas à « *bratu- » et on n'a pas besoin de recourir au « deus ex machina » de l'emprunt). Le jugement de J.L. O'Neil, « The Treatment of Vocalic R and L in Greek », *Glotta* 47, 1969, 8-46, spéc. 15, « The postulated connection between “witness” and μέριμνα “care” cannot be regarded as highly probable », est à côté de la plaque. Leisi, 4-5 remarque que, si étymologiquement μάρτυς ne se rapporte qu'à la deuxième fonction du témoin, « er behält die Wahrnehmung im Gedächtnis », il peut désigner toutes les « trois phases de son activité », « er nimmt eine Tatsache oder einen Vorgang war », la deuxième, la troisième, « er berichtet darüber zu geigneter Zeit », ou les « phases » 1 ou 3 séparément l'une de l'autre, la « phase » 2 étant signifiée par μνήμων.

9.98-9 σύνδικος δ' αὐτῷ Ἰολάου | τύμβος ἐνναλία τ' Ἐλευσίς ἀγλαῖαισιν, pris au sens de « ils attestent ses brillantes victoires, le tombeau de Iolaos et Éleusis la marine »²⁹¹. Weir Smyth²⁹² cite les deux passages de Pindare à propos de Simonide fr. 261.7-9 Poltera μαρτυρεῖ δὲ καὶ Λεωνίδας, | ἀρετᾶς μέγαν λελοιπός | κόσμον ἀέναόν τε κλέος : « Leonidas, who was interred where he fell with the rest of his band, is a σύνδικος ». Si nous osions, nous ferions valoir ce texte de Simonide en illustration de notre correction de Pindare *O.* 13.108 : Zeus serait le σύνδικος²⁹³ de l'athlète vainqueur non moins que de son laudateur. Or nul meilleur garant que Zeus : καρτερός | ὄρκος ἀμμιν μάρτυς ἔστω Ζεὺς ὁ γενέθλιος ἀμφοτέροις (*P.* 4.166-7) « que, puissant garant, nous soit témoin Zeus, notre ancêtre à tous deux ».

O. 13.112-15

..... καὶ πᾶσαν κάτα
 Ἐλλάδ' εύρήσεις ἐρευνῶν μάσσον' ἢ ως τιδέμεν†.
 τάλλατ† κούφοισιν ἐκνεῦσαι ποσίν·
 Ζεῦ Τέλει', αἰδῶ {τε} δίδοι²⁹⁴ καὶ τύχαν τερπνῶν γλυκεῖαν.

115 del. Byz. Quisquilius ad rem non pertinentes enotare supersedimus.

« Et en fouillant bien dans toute l'étendue de l'Hellade tu en trouveras plus (de victoires) qu'il n'est possible d'en voir. Mais, d'un pied agile, extrais-toi (de ce tourbillon) à la nage²⁹⁵. Zeus Terminal, donne (aux Oligaithides) le respect (de leurs concitoyens) et la douce collation des joies (des succès aux concours) ».

²⁹¹ À *O.* 9.98-9 et 13.108 Thummer, *Pindar: Die isthmischen Gedichte*, I, 30 (« Der Sieg wird oft "bezeugt" »), joint *O.* 7.86-7 ἐν Μεγάροισιν τ' οὐχ ἔτερον λιθίνα | ψῆφος ἔχει λόγον « et à Mégare le vote gravé dans la pierre (« de iudicium sententiis inscriptum lapidi decretum », Boeckh, commentaire de 1821, 177) ne raconte pas une autre histoire ».

²⁹² *Greek Melic Poets*, 309.

²⁹³ La plus ancienne attestation de ce mot au sens juridique technique, ici bien sûr métaphorique, est *O.* 9.98 (année 466), s'il est vrai que les *Suppliants* d'Eschyle (v. 726) furent données en 463: voir A.H. Sommerstein, *Aeschylus. Suppliants*, Cambridge 2019, 42. Sommerstein cite Euripide, *Medea* 158, Ζεύς σοι τάδε συνδικήσει, passage qui nous intéresse au plus haut point. « The word, dit Sommerstein, properly denotes an advocate or supporting speaker in a lawsuit »; pour une définition plus précise et plus exacte, voir U. Kahrstedt, *Untersuchungen zur Magistratur in Athen*, Stuttgart 1936, 223-4.

²⁹⁴ On notera que cette forme seulement attestée (5 x) chez Pindare dans la littérature se trouve dans les inscriptions bœotiques : voir F. Bechtel, *Die griechischen Dialekte*, Berlin 1921, I, 289 ; Wackernagel, *Lectures on Syntax*, 278.

²⁹⁵ Le caractère métaphorique du propos nous paraît excuser l'incohérence caractérisée et caractéristique (cf. Mme Peri, *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 126) que relève un rapporteur entre « d'un pied agile » et « extrais-toi à la nage » : « only certain animals swam with their feet and when humans did so it was for a special reason (e.g. Caesar wishing to keep his papers dry at Plut. *Caes.* 49.4) ». Nous ne croyons pas qu'il faille envisager une faute de texte.

Mme Peri²⁹⁶ ne voit pas de difficulté dans ιδέμεν, que Bergk²⁹⁷ jugeait « haud dubie corruptum » et que Wilamowitz²⁹⁸ croyait nécessaire de justifier presque comme un effet παρὰ προσδοκίαν, « plus qu'il n'est possible d'en... voir ». Pindare, argue Wilamowitz, a déjà dit (v. 46) que les victoires des Oligaithides sont plus nombreuses que des grains de sable ; il renchérit maintenant en disant qu'on ne peut même pas les voir toutes : il faut en laisser de côté, « man kann sie gar nicht alle sehen, muß dies oder jenes übersehen ». Cette défense tombe à l'eau, si nous osons dire, car « dies oder jenes übersehen » montre bien que le mot attendu est celui que Wilamowitz cherche à noyer (il ne le cite pas, selon sa fâcheuse habitude) mais qui refait surface dans sa paraphrase : il s'agit de διῆμεν (W. von Christ, 1886), « énumérer », « passer en revue intégralement », cf. par exemple Platon *Crito* 47C ἵνα μὴ πάντα διῆμεν. L'infinitif ιδέμεν est une anagramme approchée de διῆμεν, mais ce verbe n'apparaît pas avant Aristophane. Moins proche des lettres transmises mais plus susceptible d'avoir été employé par Pindare serait λεγέμεν au sens de « compter », « recenser » que le *LSJ* s. v. I.2ab illustre au moyen, par exemple, de *Odyssea* 4.452 ; *O.* 13.46 οὐκ ἀν εἰδείην λέγειν ποντιᾶν ψάφων ἀριθμόν et, s'agissant du moyen, *P.* 4.189²⁹⁹. La faute λεγέμεν < ιδέμεν relèverait d'une sorte d'« erreur polaire »³⁰⁰. Au vers suivant, ἀλλὰ altère le mètre, qui réclame deux brèves (aujourd'hui seuls Gentili et Mme Lomiento lisent

²⁹⁶ *L'Olimpica XIII di Pindaro*, 124.

²⁹⁷ *Pindari carmina*, 139.

²⁹⁸ *Pindaros*, 371.

²⁹⁹ Voir Braswell, *A Commentary on the Fourth Pythian Ode of Pindar*, 273.

³⁰⁰ Bien que le phénomène soit connu depuis longtemps, l'expression « erreur polaire » remonte à un article de D. Young (1967) sur la pathologie textuelle de Pindare : voir W.W. Briggs, Jr., « Housman and Polar Errors », *AJPh* 104, 1983, 268-77, spéc. 268 n. 2. Ce type d'erreur est plus répandu et plus varié que ne le croit Briggs. Liberman, *Cynthia. Monobiblos de Sextus Properce*, 60 n. 98 suggère « inque... suum caput » chez Properce 4.8.44 « reccedit inque suos mensa supina pedes ».

ἀλλὰ)³⁰¹. Mme Peri admet ἄγε, qu'elle attribue à P. Maas³⁰², mais écarte ἔκνευσον du même érudit³⁰³ et conserve l'infinitif jussif. Si elle indique bien que l'infinitif jussif existe chez Pindare, elle ne prend pas garde que, dans les passages de ce poète où apparaît ἄγε³⁰⁴, ce mot est suivi d'un impératif (à une exception près, une première personne du pluriel du subjonctif aoriste) et jamais d'un infinitif. Or il n'y a aucune raison de rejeter l'infinitif ; loin qu'il faille modifier l'infinitif pour accueillir ἄγε, cette conjecture est peut-être à écarter. Nous ne prisons ni les corrections ἀνα, latin « domine » (Pauw ; vocatif présent chez Pindare) ou « surge » (Kayser ; forme absente de chez Pindare) ni μάλα κούφοισι δ' ἔκνευσαι de Wilamowitz. La conjonction ἀλλά risque de n'être qu'une parmi les interpolations destinées à éliminer l'asyndète caractéristique de Pindare, comme on sait depuis le travail pionnier de Dissen (1830) repris par Mme Hummel³⁰⁵. Dans ce cas, il est erroné de se fonder sur le « *ductus litterarum* » pour restituer le mot original (Maas lui-même considère ἀλλά comme une interpolation et ne fonde pas ἄγε sur ἀλλά). Ici la « poly-asyndète » est particulièrement expressive : la fin presse (telle est la « mise en scène » que la parole poétique fait d'elle-même), le poète

³⁰¹ L'apparent anapest initial est en fait soit 1) la continuation — par delà la fin de vers, la « breuis in longo » et même l'hiatus (v. 67-8) — de l'hémième masculin, en l'occurrence μάλον' ἦ ὡς ιδέμεν : voir W. Christ, *Die metrische Überlieferung der pindarischen Oden*, München 1868, 61 ; Vogt, *De metris Pindari*, 77 (cf. « *quaestio altera. De continuatione rhythmī in strophis doricis* », 56-92) ; West, *Greek Metre*, 73 et Lucarini, *Commentariolum de origine atque natura dactylo-epitritorum*, 75 ; soit 2) un mètre trochaïque acéphale à second élément renversé, (—) ~ ~ —, à la place de — — (μεταβολὴ κατὰ ρυθμόν, cf. F. Bellermann, *Anonymi scriptio de musica*, Berlin 1841, 34 ; contra, Abert, *Die Lehre vom Ethos in der griechischen Musik*, 161 n. 2) : voir H. Jusatz, *De irrationalitate studia rhythmica*, Leipzig 1893, 330-2, et Lucarini, 66-7. C'est l'analyse que paraîtraient appeler le colon trochaïque suivant (« *leykythion* ») et le rapprochement d'autres vers de Pindare commençant de la même manière : voir U. von Wilamowitz, *Griechische Verskunst*, 433. C'est aussi ce qu'exposait, à sa manière, Westphal, *Griechische Metrik*², Leipzig 1868, 652-3, 657-9, 796-7, 814 et 816 (« mit anlautender Pause statt der ersten θέσις »), avant que son collègue A. Rossbach, *Griechische Metrik*³, Leipzig 1889, 424 ne postule un anapest initial avec « *syncope* » de la θέσις suivante. Itsumi, *Pindaric Metre. The 'Other Half'*, 204 est aussi en faveur de l'acéphalie. Mme Peri, 142 se résout à écarter ἀλλά, dont le sens la satisfait pourtant et qui ne crée qu'une impureté de responsion modérée si, comme elle l'envisage, ~ ~ — équivaut à — — (cf. West, *Greek Metre*, 73-4, lequel remarque cependant que les trois passages, un de Bacchylide et deux dans la tragédie, attestant cette responsion peuvent être corrompus). L'analyse de Gentili-Lomiento, « *Nota metrica* », 316, « *responsione dell'epitrito trocaico con l'ionico a minore nelle strofe corrispondenti* », est fourvoyée.

³⁰² Un rapporteur nous signale que ἄγε revient à Ahlwardt (1820).

³⁰³ Maas recommande le subjonctif ἔκνευσον (cf. P. 1.60, première personne du pluriel) dans *Die neuen Responsionsfreiheiten*, 24, puis en 1919 il renonce à cette conjecture au motif que les lyriques n'emploient pas ainsi la première personne du singulier et il lui substitue ἔκνευσον ou le (non irréprochable) moyen ἔκνευσαι : voir ses *Kleine Schriften*, 29 et 32.

³⁰⁴ O. 2.89 ; 13.68 (« *an der respondierenden Stelle* », observe Maas en recommandant ἄγε v. 114) ; N. 6.28 (cités par Mme Peri). Nous avons signalé qu'on trouve un verbe au subjonctif après ἄγε en P. 1.60.

³⁰⁵ *La syntaxe de Pindare*, 361-78. Sur le « *horror asyndeti* » des copistes, voir M.G. Xanthou, « Ludolph Dissen, August Boeckh, Gottfried Hermann and Tycho Mommsen: Tracing Asyndeton, Steering Influence », *BICS* 57, 2014, 1-20. On observera qu'avec son μάλα κούφοισι δ' ἔκνευσαι Wilamowitz lui-même est victime du syndrome du « *horror asyndeti* ».

doit rapidement s'extraire du tourbillon des trop nombreuses victoires, il passe d'une seconde personne (εὐρήσεις = εὐρήσει τις) à une autre seconde personne différente (c'est lui-même qu'il apostrophe v. 140) pour enfin invoquer Zeus Téleios (épithète doublement pertinente ici), à qui il adresse une prière que mettent en valeur la position finale et l'asyndète. L'interpolation de la conjonction ἀλλά aura causé la perte d'un mot qui fut peut-être la forme rarissime σύθι, « hâte-toi de t'extraire » : cf. Hésychios Σ 2217, III, 366 Hansen σύθι³⁰⁶. ἔλθε ; I. 8.61-2, ἔσσυται τε Μοισαῖον ὄμρα Νικοκλέος | μνᾶμα πυγμάχου κελαδῆσαι « et le chariot des Muses se hâte de célébrer la gloire mémorable du pugiliste Nikoklès ». L'actif σύθι équivaut ici pour le sens à un moyen (cf. σύτο, O. 1.20), c'est-à-dire à la correction, à notre avis fourvoyée, du lemme d'Hésychios par Cobet *σύθητι (> *σύθηθι avec dissimilation des aspirées)³⁰⁷. Ce sens intransitif de σύθι est diversement expliqué³⁰⁸. Nous ne croyons pas qu'il soit invraisemblable d'attribuer cette forme active de sens intransitif à Pindare au motif qu'il n'emploie que le moyen de ce verbe. Un rapporteur remarque ceci : « σύθι is glossed ἔλθε on its one appearance, in Hesychius : evidently it did not govern an infinitive in the passage to which the gloss refers. » L'observation semble juste, mais elle n'empêche pas qu'on ait pu

³⁰⁶ L'unique manuscrit, Marcianus Gr. 622, a l'accentuation paroxytone, qui implique « u » bref. Malgré l'analogie trompeuse de κλῦθι, l'accentuation propérispomène σύθι de l'édition de M. Schmidt (IV, 92), qui suit C. Goettling, *Allgemeine Lehre vom Accent der griechischen Sprache*, Jena 1835, 89 est abusive : voir Osthoff, « Die tiefstufe im indogermanischen vocalismus », dans Osthoff-Brugmann, *Morphologische Untersuchungen*, IV, 58-9 et Schwzyer, *Griechische Grammatik*, I, 800 n. 6. Osthoff, 56 envisage non λῦθι mais λύθι dans un jeu de mots de Pindare, fr. 85 Maehler, sur δῆθύραμψος rapporté à un cri formulé par Zeus lors de la naissance de Dionysos, λῦθι ράμψα (voir Wilamowitz, *Pindaros*, 345 n. 3). Selon des sources commodément transcrives par van der Weiden, *The Dithyrambs of Pindar*, 227 et Lavecchia, *Pindari dithyramborum fragmenta*, 72, Pindare aurait dit λυθίραμψος à la place de διθύραμψος (épithète ou théonyme prêtendu, cf. E.R. Dodds, *Euripides. Bacchae*, Oxford 1960², 143, à Euripide, *Bacch.*, 526) et il aurait appelé Dionysos λυθίραμψος ou λυθίραμψος. Maehler, van der Weiden et S. Porres Caballero, « Dionysos' Definitive Rebirth (OF 328 I) », dans M. Herrero de Jáuregui et alii, eds., *Tracing Orpheus, Studies of Orphic Fragments*, Berlin-Boston 2011, 129 n. 10, et, avant eux, Welcker lui-même, *Griechische Götterlehre*, Göttingen 1860, II, 582 et Weir Smyth, *Greek Melic Poets*, xliv attribuent λυθίραμψος à Pindare non sans créduité et même incurie, car la formation sans exemple de cette épithète ou de ce théonyme supposés est barbare (Slater, *Lexicon to Pindar*, 338 voit dans le mot « a Pindaric etymological interpretation of the word dithyramb »). D'après nous, λυθίραμψος / λυθίραμψος représente non une citation de Pindare mais deux extrapolations dont la dualité même dénonce l'inauthenticité. « Pindare joue sur le mot διθύραμψος de manière à suggérer qu'il comprend par là λυθίραμψος ou λυθίραμψος dit de Dionysos lui-même » : voilà ce qu'au fond, suggérons-nous, veulent dire les sources censées citer Pindare.

³⁰⁷ C.G. Cobet, « Hesychiana », *Mnemosyne* 9, 1881, 378. Certains n'hésitaient pas, avant Cobet, à considérer σύθι comme une forme syncopée de σύθητι.

³⁰⁸ Voir Willi, *Origins of the Greek Verb*, 320. Lui-même compare, pertinemment, croyons-nous, l'impératif actif intransitif παῦε (« stop ! »), qui correspond à παύομαι, en sorte qu'on aurait cette analogie : σύθι : σύτο = παῦε : παύομαι. Mme F. Létoublon, « Aoristes et imparfaits des verbes de mouvement chez Homère », dans *Études homériques. Séminaire de recherche sous la direction de Michel Casevitz*, Lyon 1989, 86 voit dans σύθι un reliquat d'aoriste thématique de sens intransitif « à voyelle longue », écrit-elle erronément.

employer cet impératif actif dans le sens attesté pour le moyen *aussi* quand le verbe est suivi d'un infinitif. Pindare³⁰⁹ utilise plusieurs fois le verbe ou le participe seuls au moyen avec le sens du latin « properare » ; il emploie le moyen suivi de l'infinitif une fois, dans le passage que nous avons cité.

³⁰⁹ Voir Slater, *Lexicon to Pindar*, 464 s. v. σεύομαι.

